

LA THORILLIÈRE. Comment vous en va ?

MOLIÈRE. Fort bien, pour vous servir. (Aux actrices.) Mesdemoiselles, ne...

LA THORILLIÈRE. Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

MOLIÈRE. Je vous suis obligé. (A part.) Que le diable t'emporte ! (Aux acteurs.) Ayez un peu soin...

LA THORILLIÈRE. Vous jouez une pièce nouvelle aujourd'hui ?

MOLIÈRE. Oui, monsieur. (Aux actrices.) N'oubliez pas...

LA THORILLIÈRE. C'est le roi qui vous l'a fait faire ?

MOLIÈRE. Oui, monsieur. (Aux acteurs.) De grâce, songez...

LA THORILLIÈRE. Comment l'appellez-vous ?

MOLIÈRE. Oui, monsieur.

LA THORILLIÈRE. Je vous demande comment vous la nommez.

MOLIÈRE. Ah ! ma foi ! je ne sais. (Aux actrices.) Il faut, s'il vous plaît, que vous...

LA THORILLIÈRE. Comment serez-vous habillés ?

MOLIÈRE. Comme vous voyez. (Aux acteurs.) Je vous prie...

LA THORILLIÈRE. Quand commencerez-vous ?

MOLIÈRE. Quand le roi sera venu. (A part.) Au diantre le questionneur !

LA THORILLIÈRE. Quand croyez-vous qu'il vienne ?

MOLIÈRE. La peste m'étouffe, monsieur, si je le sais.

LA THORILLIÈRE. Savez-vous point...

MOLIÈRE. Tenez, monsieur, je suis le plus ignorant homme du monde. Je ne sais rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure. (A part.) J'enrage ! Ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des questions, et ne se soucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.

LA THORILLIÈRE. Mesdemoiselles, votre serviteur.

MOLIÈRE. Ah ! bon, le voilà d'un autre côté.

LA THORILLIÈRE à mademoiselle du Croisy. Vous voilà belle comme un petit ange. Jouez-vous toutes deux aujourd'hui ?  
(En regardant mademoiselle Hervé.)

MADemoisELLE DU CROISY. Oui, monsieur.

LA THORILLIÈRE. Sans vous la comédie ne vaudrait pas grand'chose.

MOLIÈRE bas, aux actrices. Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là ?

MADemoisELLE DE BRIE à la Thorillière. Monsieur, nous avons ici quelque chose à répéter ensemble.

LA THORILLIÈRE. Ah ! parbleu ! je ne veux pas vous empêcher ; vous n'avez qu'à poursuivre.

MADemoisELLE DE BRIE. Mais...

LA THORILLIÈRE. Non, non, je serois fâché d'incommoder personne. Faites librement ce que vous avez à faire.

MADemoisELLE DE BRIE. Oui, mais...

LA THORILLIÈRE. Je suis homme sans cérémonie, vous dis-je, et vous pouvez répéter ce qui vous plaira.

MOLIÈRE. Monsieur, ces demoiselles ont peine à vous dire qu'elles souhaiteroient fort que personne ne fût ici pendant cette répétition.

LA THORILLIÈRE. Pourquoi ? il n'y a point de danger pour moi.

MOLIÈRE. Monsieur, c'est une coutume qu'elles observent, et vous aurez plus de plaisir quand les choses vous surprendront.

LA THORILLIÈRE. Je m'en vais donc dire que vous êtes prêts.

MOLIÈRE. Point du tout, monsieur, ne vous hâtez pas, de grâce.

## SCÈNE III.

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE,  
DU CROISY, MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE,  
MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE. Ah ! que le monde est plein d'impertinents ! Or sus, commençons. Figurez-vous donc, premièrement, que la scène est dans l'antichambre du roi ; car c'est un lieu où il se passe tous les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé de faire venir là toutes les personnes qu'on veut, et on peut trouver des raisons même pour y autoriser la venue des femmes que j'introduis. La comédie s'ouvre par deux marquis qui se rencontrent. (A la Grange.) Souvenez-vous bien, vous, de venir, comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque, et grondant une petite chanson entre vos dents. La, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrain à deux marquis, et ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace. (A la Grange.) Allons, parlez.

LA GRANGE.

« Bonjour, marquis. »

MOLIÈRE.

Mon Dieu ! ce n'est point là le ton d'un marquis, il faut le prendre un peu plus haut ; et la plupart de ces messieurs affectent une manière de parler particulière pour se distinguer du commun : *Bonjour, marquis*. Recommencez donc.

LA GRANGE.

« Bonjour, marquis.

MOLIÈRE.

» Ah ! marquis, ton serviteur.

LA GRANGE.

» Que fais-tu là ?

MOLIÈRE.

» Parbleu ! tu vois ; j'attends que tous ces messieurs aient débouché la porte pour présenter là mon visage.

LA GRANGE.

» Têtebleu ! quelle foule ! je n'ai garde de m'y

- » aller froter, et j'aime bien mieux entrer des der-  
 » niers.
- MOLIÈRE. » Il y a là vingt gens qui sont fort assurés de n'en-  
 » frer point, et qui ne laissent pas de se presser et  
 » d'occuper toutes les avenues de la porte.
- LA GRANGE. » Crions nos deux noms à l'huissier, afin qu'il nous  
 » appelle.
- MOLIÈRE. » Cela est bon pour toi ; mais, pour moi, je ne  
 » veux pas être joué par Molière.
- LA GRANGE. » Je pense pourtant, marquis, que c'est toi qu'il  
 » joue dans la Critique.
- MOLIÈRE. » Moi ! je suis ton valet ; c'est toi-même en propre  
 » personne.
- LA GRANGE. » Ah ! ma foi ! tu es bon de m'appliquer ton per-  
 » sonnage.
- MOLIÈRE. » Parbleu ! je te trouve plaisant de me donner ce  
 » qui t'appartient.
- LA GRANGE riant. » Ah ! ah ! ah ! c'est drôle.
- MOLIÈRE riant. » Ah ! ah ! ah ! cela est bouffon.
- LA GRANGE. » Quoi ! tu veux soutenir que ce n'est pas toi qu'on  
 » joue dans le marquis de la Critique ?
- MOLIÈRE. » Il est vrai, c'est moi. *Détestable, morbleu ! de-  
 » testable ! tarte à la crème ! C'est moi, c'est moi ;*  
 » assurément, c'est moi.
- LA GRANGE. » Oui, parbleu ! c'est toi, tu n'as que faire de  
 » railler ; et, si tu veux, nous gagerons et verrons  
 » qui a raison des deux.
- MOLIÈRE. » Et que veux-tu gager encore ?
- LA GRANGE. » Je gage cent pistoles que c'est toi.
- MOLIÈRE. » Et moi, cent pistoles que c'est toi.
- LA GRANGE. » Cent pistoles comptant ?
- MOLIÈRE. » Comptant. Quatre-vingt-dix pistoles sur Amyn-  
 » tas, et dix pistoles comptant.
- LA GRANGE. » Je le veux.
- MOLIÈRE. » Cela est fait.
- LA GRANGE. » Ton argent court grand risque.
- MOLIÈRE. » Le tien est bien aventuré.
- LA GRANGE. » A qui nous en rapporter ?
- MOLIÈRE à Brécourt. » Voici un homme qui nous jugera. Cheva-  
 » lier...
- BRÉCOURT. » Quoi ?
- MOLIÈRE. Bon, voilà l'autre qui prend le ton de marquis ;  
 vous ai-je pas dit que vous faites un rôle où l'on  
 doit parler naturellement ?
- BRÉCOURT. Il est vrai.
- MOLIÈRE. Allons donc. « Chevalier...
- BRÉCOURT. » Quoi ?

MOLIÈRE. » Juge-nous un peu sur une gageure que nous  
» avons faite.

BRÉCOURT. » Et quelle?

MOLIÈRE. » Nous disputons qui est le marquis de la Critique  
» de Molière; il gage que c'est moi, et moi je gage  
» que c'est lui.

BRÉCOURT. » Et moi, je juge que ce n'est ni l'un ni l'autre.  
» Vous êtes fous tous deux de vouloir vous appliquer  
» ces sortes de choses; et voilà de quoi j'ouïs l'autre  
» jour se plaindre Molière, parlant à des personnes  
» qui le chargeoient de même chose que vous. Il di-  
» soit que rien ne lui donnoit du déplaisir comme  
» d'être accusé de regarder quelqu'un dans les por-  
» traits qu'il fait; que son dessein est de peindre les  
» mœurs sans vouloir toucher aux personnes, et que  
» tous les personnages qu'il représente sont des per-  
» sonnages en l'air et des fantômes proprement, qu'il  
» habille à sa fantaisie pour réjouir les spectateurs;  
» qu'il seroit bien fâché d'y avoir jamais marqué qui  
» que ce soit; et que, si quelque chose étoit capable  
» de le dégouter de faire des comédies, c'étoit les  
» ressemblances qu'on y vouloit toujours trouver et  
» dont ses ennemis tâchoient malicieusement d'ap-  
» puyer la pensée, pour lui rendre de mauvais offices  
» auprès de certaines personnes à qui il n'a jamais  
» pensé. Et, en effet, je trouve qu'il a raison: car  
» pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer tous ses  
» gestes et toutes ses paroles, et chercher à lui faire  
» des affaires en disant hautement: Il joue un tel,  
» lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à  
» cent personnes? Comme l'affaire de la comédie est  
» de représenter en général tous les défauts des  
» hommes, et principalement des hommes de notre  
» siècle, il est impossible à Molière de faire aucun  
» caractère qui ne rencontre quelqu'un dans le monde;  
» et s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé toutes les per-  
» sonnes où l'on peut trouver les défauts qu'il peint,  
» il faut, sans doute, qu'il ne fasse plus de comédies.

MOLIÈRE. » Ma foi! chevalier, tu veux justifier Molière et  
» épargner notre ami que voilà.

LA GRANGE. » Point du tout; c'est toi qu'il épargne, et nous  
» trouverons d'autres juges.

MOLIÈRE. » Soit. Mais, dis-moi, chevalier, crois-tu pas que  
» ton Molière est épuisé maintenant et qu'il ne trou-  
» vera plus de matière pour...

BRÉCOURT. » Plus de matière? Eh! mon pauvre marquis, nous  
» lui en fournirons toujours assez, et nous ne pre-

MOLIÈRE.

» nous guère le chemin de nous rendre sages pour  
 » tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. »  
 Attendez. Il faut marquer davantage tout cet en-  
 droit. Écoutez-le-moi dire un peu. « Et qu'il ne trou-  
 vera plus de matière pour... — Plus de matière ?  
 » Eh ! mon pauvre marquis, nous lui en fournirons  
 » toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin  
 » de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout  
 » ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses co-  
 » médies tout le ridicule des hommes ? Et, sans sortir  
 » de la cour, n'a-t-il pas encore vingt caractères de  
 » gens où il n'a point touché ? N'a-t-il pas, par exem-  
 » ple, ceux qui se font les plus grandes amitiés du  
 » monde, et qui, le dos tourné, font galanterie de  
 » se déchirer l'un l'autre ? N'a-t-il pas ces adulateurs  
 » à outrance, ces flatteurs insipides, qui n'assaison-  
 » nent d'aucun sel les louanges qu'ils donnent, et dont  
 » toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait  
 » mal au cœur à ceux qui les écoutent ? N'a-t-il pas  
 » ces lâches courtisans de la faveur, ces perfides  
 » adorateurs de la fortune, qui vous encensent dans  
 » la prospérité et vous accablent dans la disgrâce ?  
 » N'a-t-il pas ceux qui sont toujours mécontents de  
 » la cour, ces suivants inutiles, ces incommodes as-  
 » sidus, ces gens, dis-je, qui, pour services, ne  
 » peuvent compter que des importunités, et qui veu-  
 » lent que l'on les récompense d'avoir obsédé le  
 » prince dix ans durant ? N'a-t-il pas ceux qui cares-  
 » sent également tout le monde, qui promettent leurs  
 » civilités à droite et à gauche, et courent à tous  
 » ceux qu'ils voient avec les mêmes embrassades et  
 » les mêmes protestations d'amitié ? — Monsieur,  
 » votre très-humble serviteur. Monsieur, je suis tout  
 » à votre service. Tenez-moi des vôtres, mon cher.  
 » Faites état de moi, monsieur, comme du plus chaud  
 » de vos amis. Monsieur, je suis ravi de vous em-  
 » brasser. Ah ! monsieur, je ne vous voyois pas !  
 » Faites-moi la grâce de m'employer. Soyez persuadé  
 » que je suis entièrement à vous. Vous êtes l'homme  
 » du monde que je révère le plus. Il n'y a personne  
 » que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure de  
 » le croire. Je vous supplie de n'en point douter.  
 » Serviteur. Très-humble valet. — Va, va, marquis,  
 » Molière aura toujours plus de sujets qu'il n'en  
 » voudra, et tout ce qu'il a touché jusqu'ici n'est rien  
 » que bagatelle au prix de ce qui reste. » Voilà à peu  
 près comme cela doit être joué.

- BRÉCOURT. C'est assez.
- MOLIÈRE. Poursuivez.
- BRÉCOURT. « Voici Climène et Élise. »
- MOLIÈRE à mesdemoiselles du Parc et Molière. Là-dessus vous arriverez toutes deux. (À mademoiselle du Parc.) Prenez bien garde, vous, à vous déhancher comme il faut et à bien faire des façons. Cela vous contraindra un peu; mais qu'y faire? Il faut parfois faire violence.
- MADemoiselle MOLIÈRE. « Certes, madame, je vous ai reconnue » de loin, et j'ai bien vu à votre air que ce ne pou- » voit être une autre que vous.
- MADemoiselle DU PARC. » Vous voyez. Je viens attendre ici la » sortie d'un homme avec qui j'ai une affaire à dé- » mêler.
- MADemoiselle MOLIÈRE. » Et moi de même. »
- MOLIÈRE. Mesdames, voilà des coffres qui vous serviront de fauteuils.
- MADemoiselle DU PARC. « Allons, madame, prenez place, s'il » vous plaît.
- MADemoiselle MOLIÈRE. » Après vous, madame. »
- MOLIÈRE. Bon. Après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra place et parlera assis, hors les marquis, qui tantôt se lèveront et tantôt s'assoieront, suivant leur inquiétude naturelle. « Parbleu! chevalier, tu devrois » faire prendre médecine à tes canons.
- BRÉCOURT. » Comment?
- MOLIÈRE. » Ils se portent fort mal.
- BRÉCOURT. » Serviteur à la turlupinade!
- MADemoiselle MOLIÈRE. » Mon Dieu! madame, que je vous trouve » le teint d'une blancheur éblouissante et les lèvres » d'un couleur de feu surprenant!
- MADemoiselle DU PARC. » Ah! que dites-vous là, madame? ne me » regardez point, je suis du dernier laid aujourd'hui.
- MADemoiselle MOLIÈRE. » Eh! madame, levez un peu votre coiffe.
- MADemoiselle DU PARC. » Fi! je suis épouvantable, vous dis-je, » et je me fais peur à moi-même.
- MADemoiselle MOLIÈRE. » Vous êtes si belle!
- MADemoiselle DU PARC. » Point, point.
- MADemoiselle MOLIÈRE. » Montrez-vous.
- MADemoiselle DU PARC. » Ah! fi donc, je vous prie!
- MADemoiselle MOLIÈRE. » De grâce.
- MADemoiselle DU PARC. » Mon Dieu non.
- MADemoiselle MOLIÈRE. » Si fait.
- MADemoiselle DU PARC. » Vous me désespérez.
- MADemoiselle MOLIÈRE. » Un moment.
- MADemoiselle DU PARC. » Hai.

MADemoiselle MOLIERE. » Résolument vous vous montrerez. On  
 » ne peut point se passer de vous voir.

MADemoiselle DU PARC. » Mon Dieu! que vous êtes une étrange  
 » personne! vous voulez furieusement ce que vous  
 » voulez...

MADemoiselle MOLIERE. » Ah! madame, vous n'avez aucun dés-  
 » avantage à paroître au grand jour, je vous jure! Les  
 » méchantes gens qui assuroient que vous mettiez  
 » quelque chose! Vraiment, je les démentirai bien  
 » maintenant.

MADemoiselle DU PARC. » Hélas! je ne sais pas seulement ce qu'on  
 » appelle mettre quelque chose. Mais où vont ces  
 » dames?

MADemoiselle DE BRIE. » Vous voulez bien, mesdames, que nous  
 » vous donnions en passant la plus agréable nouvelle  
 » du monde? Voilà monsieur Lysidas qui vient de  
 » nous avertir qu'on a fait une pièce contre Molière,  
 » que les grands comédiens vont jouer.

MOLIERE. » Il est vrai, on me l'a voulu lire, et c'est un

» nommé Br... Brou... Brossaut qui l'a faite.

DU CROISY.

» Monsieur, elle est affichée sous le nom de Bour-  
 » sault; mais, à vous dire le secret, bien des gens  
 » ont mis la main à cet ouvrage, et l'on en doit cou-  
 » vevoir une assez haute attente. Comme tous les  
 » auteurs et tous les comédiens regardent Molière  
 » comme leur plus grand ennemi, nous nous sommes  
 » tous unis pour le desservir. Chacun de nous a donné  
 » un coup de pinceau à son portrait; mais nous nous  
 » sommes bien gardés d'y mettre nos noms; il lui  
 » auroit été trop glorieux de succomber, aux yeux du  
 » monde, sous les efforts de tout le Parnasse; et,  
 » pour rendre sa défaite plus ignominieuse, nous  
 » avons voulu choisir tout exprès un auteur sans ré-  
 » putation.

MADemoiselle DU PARC. » Pour moi, je vous avoue que j'en ai  
 » toutes les joies imaginables.

MOLIERE.

» Et moi aussi. Par la sambleu! le railleur sera  
 » raillé; il aura sur les doigts, ma foi!

MADemoiselle DU PARC. » Cela lui apprendra à vouloir satiriser  
 » tout. Comment! cet impertinent ne veut pas que  
 » les femmes aient de l'esprit! Il condamne toutes nos  
 » expressions élevées et prétend que nous parlions  
 » toujours terre à terre!

MADemoiselle DE BRIE. » Le langage n'est rien; mais il censure  
 » tous nos attachements, quelque innocents qu'ils  
 » puissent être, et, de la façon qu'il en parle, c'est  
 » être criminelle que d'avoir du mérite.

- MADemoiselle DU CROISY. » Cela est insupportable. Il n'y a pas  
 » une femme qui puisse plus rien faire. Que ne laisse-  
 » t-il en repos nos maris, sans leur ouvrir les yeux  
 » et leur faire prendre garde à des choses dont ils  
 » ne s'avisent pas?
- MADemoiselle BÉJART. » Passe pour tout cela; mais il satirise  
 » même les femmes de bien, et ce méchant plaisant  
 » leur donne le titre d'honnêtes diablesses.
- MADemoiselle MOLIÈRE. » C'est un impertinent. Il faut qu'il en  
 » ait tout le soûl.
- DU CROISY. » La représentation de cette comédie, madame,  
 » aura besoin d'être appuyée, et les comédiens de  
 » l'hôtel...
- MADemoiselle DU PARC. » Mon Dieu! qu'ils n'appréhendent rien.  
 » Je leur garantis le succès de leur pièce, corps  
 » pour corps.
- MADemoiselle MOLIÈRE. » Vous avez raison, madame. Trop de  
 » gens sont intéressés à la trouver belle. Je vous  
 » laisse à penser si tous ceux qui se croient satirisés  
 » par Molière ne prendront pas l'occasion de se ven-  
 » ger de lui en applaudissant à cette comédie.
- BRÉCOURT ironiquement. » Sans doute; et pour moi je réponds de  
 » douze marquis, de six précieuses, de viugt co-  
 » quettes et de trente cocus, qui ne manqueront pas  
 » d'y battre des mains.
- MADemoiselle MOLIÈRE. » En effet. Pourquoi aller offenser toutes  
 » ces per sonnes-là, et particulièrement les cocus,  
 » qui sont les meilleures gens du monde!
- MOLIÈRE. » Par la sambleu! on m'a dit qu'on le va dauber,  
 » lui et toutes ses comédies, de la belle manière, et  
 » que les comédiens et les auteurs, depuis le cèdre  
 » jusqu'à l'hysope, sont diablement animés contre lui.
- MADemoiselle MOLIÈRE. » Cela lui sied fort bien. Pourquoi fait-il  
 » de méchantes pièces que tout Paris va voir et où  
 » il peint si bien les gens que chacun s'y connoît?  
 » Que ne fait-il des comédies comme celles de mon-  
 » sieur Lysidas? Il n'auroit personne contre lui et  
 » tous les auteurs en diroient du bien. Il est vrai que  
 » de semblables comédies n'ont pas ce grand con-  
 » cours de monde; mais, en revanche, elles sont  
 » toujours bien écrites, personne n'écrit contre elles,  
 » et tous ceux qui les voient meurent d'envie de les  
 » trouver belles.
- DU CROISY. » Il est vrai que j'ai l'avantage de ne me point faire  
 » d'ennemis et que tous mes ouvrages ont l'approba-  
 » tion des savants.
- MADemoiselle MOLIÈRE. » Vous faites bien d'être content de vous.

» Cela vaut mieux que tous les applaudissements du  
 » public et que tout l'argent qu'on sauroit gagner  
 » aux pièces de Molière. Que vous importe qu'il vienne  
 » du monde à vos comédies, pourvu qu'elles soient  
 » approuvées par messieurs vos confrères ?

LA GRANGE. » Mais quand jouera-t-on le Portrait du Peintre ?  
 DU CROISY. » Je ne sais ; mais je me prépare fort à paroître  
 » des premiers sur les rangs, pour crier : Voilà qui  
 » est beau !

MOLIÈRE. » Et moi de même, parbleu !

LA GRANGE. » Et moi aussi, Dieu me sauve !

MADemoISELLE DU PARC. » Pour moi, j'y payerai de ma personne  
 » comme il faut, et je répons d'une bravoure d'ap-  
 » probation qui mettra en déroute tous les jugements  
 » ennemis. C'est bien la moindre chose que nous de-  
 » vions faire, que d'épauler de nos louanges le ven-  
 » geur de nos intérêts !

MADemoISELLE MOLIÈRE. » C'est fort bien dit.

MADemoISELLE DE BRIE. » Et ce qu'il nous faut faire toutes.

MADemoISELLE BÉJART. » Assurément.

MADemoISELLE DU CROISY. » Sans doute.

MADemoISELLE HERVÉ. » Point de quartier à ce contrefaiseur de  
 gens.

MOLIÈRE. » Ma foi ! chevalier mon ami, il faudra que ton  
 » Molière se cache.

BRÉCOURT. » Qui, lui ? Je te promets, marquis, qu'il fait des-  
 » sein d'aller sur le théâtre, rire avec toutes les autres  
 » du portrait qu'on a fait de lui.

MOLIÈRE. » Parbleu ! ce sera donc du bout des dents qu'il  
 » rira.

BRÉCOURT. » Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de sujets  
 » de rire que tu ne penses. On m'a montré la pièce,  
 » et comme tout ce qu'il y a d'agréable sont effecti-  
 » vement des idées qui ont été prises de Molière, la  
 » joie que cela pourra donner n'aura pas lieu de lui  
 » déplaire, sans doute ; car, pour l'endroit où l'on  
 » s'efforce de le noircir, je suis le plus trompé du  
 » monde si cela est approuvé de personne ; et quant  
 » à tous les gens qu'ils ont tâché d'animer contre lui  
 » sur ce qu'il fait, dit-on, des portraits trop ressem-  
 » blants, outre que cela est de fort mauvaise grâce,  
 » je ne vois rien de plus ridicule et de plus mal re-  
 » pris ; et je n'avois pas cru jusqu'ici que ce fût un  
 » sujet de blâme pour un comédien que de peindre  
 » trop bien les hommes.

LA GRANGE. » Les comédiens m'ont dit qu'ils l'attendoient sur  
 » la réponse, et que...

BRÉCOURT. » Sur la réponse ? Ma foi ! je le trouverois un grand  
 » fou s'il se mettoit en peine de répondre à leurs in-  
 » vectives. Tout le monde sait assez de quel motif  
 » elles peuvent partir, et la meilleure réponse qu'il  
 » leur puisse faire, c'est une comédie qui réussisse  
 » comme toutes ses autres. Voilà le vrai moyen de se  
 » venger d'eux comme il faut ; et, de l'humeur dont  
 » je les connois, je suis fort assuré qu'une pièce nou-  
 » velle qui leur enlèvera le monde les fâchera bien  
 » plus que toutes les satires qu'on pourroit faire de  
 » leurs personnes.

MOLIÈRE. » Mais, chevalier... »

MADAMOISELLE BÉJART. Souffrez que j'interrompe pour un peu la  
 répétition. (A Molière.) Voulez-vous que je vous die ?  
 si j'avois été en votre place, j'aurois poussé les choses  
 autrement. Tout le monde attend de vous une ré-  
 ponde vigoureuse, et, après la manière dont on m'a  
 dit que vous étiez traité dans cette comédie, vous  
 étiez en droit de tout dire contre les comédiens et  
 vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIÈRE. J'enrage de vous ouïr parler de la sorte ! et voilà  
 votre manie, à vous autres femmes. Vous voudriez  
 que je prisse feu d'abord contre eux, et qu'à leur  
 exemple j'allasse éclater promptement en invectives  
 et en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer  
 et le grand dépit que je leur ferois ! Ne se sont-ils  
 pas préparés de bonne volonté à ces sortes de choses ?  
 Et, lorsqu'ils ont délibéré s'ils joueroient le Portrait  
 du Peintre, sur la crainte d'une riposte, quelques-  
 uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu : Qu'il nous  
 rende toutes les injures qu'il voudra, pourvu que nous  
 gagnions de l'argent ? N'est-ce pas là la marque d'une  
 âme fort sensible à la honte ? et ne me vengerois-je  
 pas bien d'eux en leur donnant ce qu'ils veulent bien  
 recevoir ?

MADAMOISELLE DE BRIE. Ils se sont fort plaints, toutefois, de trois  
 ou quatre mots que vous avez dits d'eux dans la Cri-  
 tique et dans vos Précieuses.

MOLIÈRE. C'est vrai, ces trois ou quatre mots sont fort of-  
 fensants, et ils ont grande raison de les citer. Allez,  
 allez, ce n'est pas cela. Le plus grand mal que je  
 leur aie fait, c'est que j'ai eu le bonheur de plaire  
 un peu plus qu'ils n'auroient voulu, et tout leur pro-  
 cédé, depuis que nous sommes venus à Paris, a trop  
 marqué ce qui les touche. Mais laissons-les faire tant  
 qu'ils voudront ; toutes leurs entreprises ne doivent  
 point m'inquiéter. Ils critiquent mes pièces ! tant

mieux ! et Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaise ! Ce seroit une mauvaise affaire pour moi.

MADemoiselle DE BRIE. Il n'y a pas grand plaisir pourtant à voir déchirer ses ouvrages.

MOLIÈRE.

Et qu'est-ce que cela me fait ? N'ai-je pas obtenu de ma comédie tout ce que j'en voulois obtenir, puisqu'elle a eu le bonheur d'agrèer aux augustes personnes à qui particulièrement je m'efforce de plaire ! N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée et toutes leurs censures ne viennent-elles pas trop tard ? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant ? et, lorsqu'on attaque une pièce qui a eu du succès, n'est-ce pas attaquer plutôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée que l'art de celui qui l'a faite ?

MADemoiselle DE BRIE. Ma foi ! j'aurois joué ce petit monsieur l'auteur qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MOLIÈRE.

Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la cour que monsieur Boursault ! Je voudrois bien savoir de quelle façon on pourroit l'ajuster pour le rendre plaisant, et si, quand on le berneroit sur un théâtre, il seroit assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui seroit trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée ; il ne demanderoit pas mieux, et il m'attaque de gaieté de cœur pour se faire connoître de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, et les comédiens ne me l'ont déchainé que pour m'engager à une sottie guerre, et me détourner, par cet artifice, des autres ouvrages que j'ai à faire ; et cependant vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau. Mais enfin, j'en ferai ma déclaration publiquement, je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques et leurs contre-critiques ; qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saisissent après nous, qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur théâtre et tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve et d'un peu de bonheur que j'ai, j'y consens ; ils en ont besoin, et je serai bien aise de contribuer à les faire subsister, pourvu qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienséance. La courtoisie doit avoir des bornes, et il y a des choses qui ne font rire ni les spectateurs ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix et ma

façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppose point à toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde; mais, en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grâce de me laisser le reste, et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs comédies. C'est de quoi je prierai civilement cet honnête monsieur qui se mêle d'écrire pour eux, et voilà toute la réponse qu'ils auront de moi.

MADemoiselle BÉJART. Mais enfin...

MOLIÈRE.

Mais enfin vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage; nous nous amusons à faire des discours au lieu de répéter notre comédie. Où en étions-nous? Je ne m'en souviens plus.

MADemoiselle DE BRIE. Vous en étiez à l'endroit...

MOLIÈRE.

Mon Dieu! j'entends du bruit; c'est le roi qui arrive assurément, et je vois bien que nous n'aurons pas le temps de passer outre. Voilà ce que c'est de s'amuser. Oh bien! faites donc, pour le reste, du mieux qu'il vous sera possible.

MADemoiselle BÉJART. Par ma foi! la frayeur me prend, et je ne saurois aller jouer mon rôle, si je ne le répète tout entier.

MOLIÈRE.

Comment! vous ne sauriez aller jouer votre rôle?

MADemoiselle BÉJART. Non.

MADemoiselle DU PARC. Ni moi le mien.

MADemoiselle DE BRIE. Ni moi non plus.

MADemoiselle MOLIÈRE. Ni moi.

MADemoiselle HERVÉ. Ni moi.

MADemoiselle DU CROISY. Ni moi.

MOLIÈRE. Que pensez-vous donc faire? Vous moquez-vous toutes de moi?

## SCÈNE IV.

BÉJART, MOLIÈRE, LA GRANGE,  
DU CROISY, MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE,  
MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

BÉJART.

Messieurs, je viens vous avertir que le roi est venu et qu'il attend que vous commenciez.

MOLIÈRE.

Ah! monsieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde, je suis désespéré à l'heure que je vous parle! Voici des femmes qui s'effraient et qui disent qu'il leur faut répéter leurs rôles avant que

d'aller commencer. Nous demandons, de grâce, encore un moment. Le roi a de la bonté, et il sait bien que la chose a été précipitée.

## SCÈNE V.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY,  
MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE,  
DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE. Eh! de grâce, tâchez de vous remettre; prenez courage, je vous prie.  
MADEMOISELLE DU PARC. Vous devez vous aller excuser.  
MOLIÈRE. Comment m'excuser?

## SCÈNE VI.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY,  
MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE,  
DU CROISY, HERVÉ, UN NÉCESSAIRE.

UN NÉCESSAIRE. Messieurs, commencez donc.  
MOLIÈRE. Tout à l'heure, monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, et...

## SCÈNE VII.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY,  
MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE,  
DU CROISY, HERVÉ, UN NÉCESSAIRE,  
UN SECOND NÉCESSAIRE.

LE SECOND NÉCESSAIRE. Messieurs, commencez donc.  
MOLIÈRE. Dans un moment, monsieur. (A ses camarades.) Eh quoi donc! voulez-vous que j'aie l'affront...

## SCÈNE VIII.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY,  
MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE,  
DU CROISY, HERVÉ, UN NÉCESSAIRE,  
UN SECOND NÉCESSAIRE, UN TROISIÈME NÉCESSAIRE.

LE TROISIÈME NÉCESSAIRE. Messieurs, commencez donc.  
MOLIÈRE. Oui, monsieur, nous y allons. Eh! que de gens se font de fête et viennent dire : Commencez donc, à qui le roi ne l'a pas commandé!

## SCÈNE IX.

MOLIERE, LA GRANGE, DU CROISY,  
 MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIERE,  
 DU CROISY, HERVÉ, UN NÉCESSAIRE,  
 UN SECOND NÉCESSAIRE, UN TROISIÈME NÉCESSAIRE,  
 UN QUATRIÈME NÉCESSAIRE.

LE QUATRIÈME NÉCESSAIRE. Messieurs, commencez donc.

MOLIERE.

Voilà qui est fait, monsieur. (À ses camarades.) Quoi donc! recevrai-je la confusion?

## SCÈNE X.

BÉJART, MOLIERE, LA GRANGE,  
 DU CROISY, MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE,  
 MOLIERE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIERE. Monsieur, vous venez pour nous dire de commencer; mais.

BÉJART. Non, messieurs, je viens pour vous dire qu'on a dit au roi l'embarras où vous vous trouviez, et que par une bonté toute particulière il remet votre nouvelle comédie à une autre fois, et se contente pour aujourd'hui de la première que vous pourrez donner.

MOLIERE.

Ah! monsieur, vous me redonnez la vie! Le roi nous fait la plus grande grâce du monde de nous donner du temps pour ce qu'il avoit souhaité, et nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paroître.

FIN DE L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

# LE MARIAGE FORCÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE

1664

## PERSONNAGES.

SGANARELLE.	ALCIDAS , frère de Dorimène.
GÉRONIMO.	LYCASTE , amant de Dorimène.
DORIMÈNE , jeune coquette , promise à Sganarelle.	PANCRACE , docteur aristotélicien.
ALCANTOR , père de Dorimène.	MARPHURIUS , docteur pyrrhonien.
	DEUX ÉGYPTIENNES.

*La scène est dans une place publique.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE parlant à ceux qui sont dans sa maison.

Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vite chez le seigneur Géronimo ; et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti et que je ne dois revenir de toute la journée.

## SCÈNE II.

SGANARELLE, GÉRONIMO.

GÉRONIMO ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle. Voilà un ordre bien prudent.

SGANARELLE. Ah! seigneur Géronimo, je vous trouve à propos, et j'allois chez vous vous chercher.

GÉRONIMO. Et pour quel sujet, s'il vous plaît?

SGANARELLE. Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

GÉRONIMO. Très-volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE. Mettez donc dessus, s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence que l'on m'a proposée, et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

- GÉRONIMO. Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela ; vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.
- SGANARELLE. Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout et de me dire nettement votre pensée.
- GÉRONIMO. Je le ferai, puisque vous le voulez.
- SGANARELLE. Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.
- GÉRONIMO. Vous avez raison.
- SGANARELLE. Et dans ce siècle on trouve peu d'amis sincères.
- GÉRONIMO. Cela est vrai.
- SGANARELLE. Promettez-moi donc, seigneur Geronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.
- GÉRONIMO. Je vous le promets.
- SGANARELLE. Jurez-en votre foi.
- GÉRONIMO. Oui, foi d'ami ! Dites-moi seulement votre affaire.
- SGANARELLE. C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.
- GÉRONIMO. Qui, vous ?
- SGANARELLE. Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus ?
- GÉRONIMO. Je vous prie auparavant de me dire une chose.
- SGANARELLE. Et quoi ?
- GÉRONIMO. Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant ?
- SGANARELLE. Moi ?
- GÉRONIMO. Oui.
- SGANARELLE. Ma foi ! je ne sais ; mais je me porte bien.
- GÉRONIMO. Quoi ! vous ne savez pas à peu près votre âge ?
- SGANARELLE. Non, est-ce qu'on songe à cela ?
- GÉRONIMO. Eh ! dites-moi un peu, s'il vous plaît : combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connoissance ?
- SGANARELLE. Ma foi ! je n'avois que vingt ans alors.
- GÉRONIMO. Combien fîmes-nous ensemble à Rome ?
- SGANARELLE. Huit ans.
- GÉRONIMO. Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre ?
- SGANARELLE. Sept ans.
- GÉRONIMO. Et en Hollande, où vous fûtes ensuite ?
- SGANARELLE. Cinq ans et demi.
- GÉRONIMO. Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici ?
- SGANARELLE. Je revins en cinquante-six.
- GÉRONIMO. De cinquante-six à soixante-huit il y a douze ans, ce me semble ; cinq ans en Hollande font dix-sept, sept ans en Angleterre font vingt-quatre, huit dans notre séjour à Rome font trente-deux, et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes

environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

SGANARELLE. Qui, moi? cela ne se peut pas.

GÉRONIMO. Mon Dieu! le calcul est juste; et là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire, mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout; et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin, je vous dis nettement ma pensée: je ne vous conseille point de songer au mariage, et je vous trouverois le plus ridicule du monde si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

SGANARELLE. Et moi je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

GÉRONIMO. Ah! c'est une autre chose! Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE. C'est une fille qui me plaît et que j'aime de tout mon cœur.

GÉRONIMO. Vous l'aimez de tout votre cœur?

SGANARELLE. Sans doute, et je l'ai demandée à son père.

GÉRONIMO. Vous l'avez demandée?

SGANARELLE. Oui. C'est un mariage qui se doit conclure ce soir; et j'ai donné ma parole.

GÉRONIMO. Oh! mariez-vous donc! je ne dis plus mot.

SGANARELLE. Je quitterois le dessein que j'ai fait! Vous semble-t-il, seigneur Geronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir; mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paroisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez? N'ai-je pas tous les mouvements de mon corps aussi bons que jamais, et voit-on que j'aie besoin de carrosse ou de chaise pour cheminer? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meilleures du monde? (Il montre ses dents.) Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien? (Il toussé.) Hem, hem, hem. Eh! qu'en dites-vous?

GÉRONIMO. Vous avez raison, je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE. J'y ai répugné autrefois ; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme qui me fera mille caresses, qui me dorlotera, et me viendra frotter lorsque je serai las ; outre cette joie, dis-je, je considère qu'en demeurant comme je suis je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles, et qu'en me mariant je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même ; que j'aurai le plaisir de voir des créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

GÉRONIMO. Il n'y a rien de plus agréable que cela, et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

SGANARELLE. Tout de bon, vous me le conseillez ?

GÉRONIMO. Assurément ; vous ne sauriez mieux faire.

SGANARELLE. Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

GÉRONIMO. Eh ! quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous vous allez marier ?

SGANARELLE. Dorimène.

GÉRONIMO. Cette jeune Dorimène, si galante et si bien parée ?

SGANARELLE. Oui.

GÉRONIMO. Fille du seigneur Alcantor ?

SGANARELLE. Justement.

GÉRONIMO. Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée ?

SGANARELLE. C'est cela.

GÉRONIMO. Vertu de ma vie !

SGANARELLE. Qu'en dites-vous ?

GÉRONIMO. Bon parti ! Mariez-vous promptement.

SGANARELLE. N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix ?

GÉRONIMO. Sans doute. Ah ! que vous serez bien marié ! Dépêchez-vous de l'être.

SGANARELLE. Vous me comblez de joie de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes noces.

GÉRONIMO. Je n'y manquerai pas ; et je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.

SGANARELLE. Serviteur.

GÉRONIMO à part. La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans. Oh ! le beau mariage ! Oh ! le beau mariage !

(Ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.)

## SCÈNE III.

SGANARELLE seul.

Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

## SCÈNE IV.

DORIMÈNE, SGANARELLE.

DORIMÈNE dans le fond du théâtre à un petit laquais qui la suit. Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue et qu'on ne s'amuse pas à badiner.

SGANARELLE à part, apercevant Dorimène. Voici ma maîtresse qui vient. Ah! qu'elle est agréable! Quel air et quelle taille! Peut-il y avoir un homme qui n'ait en la voyant des démangeaisons de se marier? (A Dorimène.) Où allez-vous, belle mignonne, chère épouse future de votre époux futur?

DORIMÈNE. Je vais faire quelques emplettes.

SGANARELLE. Eh bien! ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser, et je pourrai faire avec vous tout ce qui me plaira, sans que personne s'en scandalise. Vous allez être à moi depuis la tête jusqu'aux pieds, et je serai maître de tout: de vos petits yeux éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appétissantes, de vos oreilles amoureuses, de votre petit menton joli, de vos petits tétons rondelets, de votre... Enfin, toute votre personne sera à ma discrétion, et je serai à même pour vous caresser comme je voudrai. N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne?

DORIMÈNE. Tout à fait aise, je vous jure; car enfin la sévérité de mon père m'a tenue jusques ici dans une sujétion la plus fâcheuse du monde. Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, et j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât pour sortir promptement de la contrainte où j'étois avec lui, et me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, et je me prépare désormais à me donner du divertissement, et à réparer comme il faut le temps que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, et que vous savez comme il faut vivre, je crois que

nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez point de ces maris incommodes qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous avoue que je ne m'accommoderois pas de cela et que la solitude me désespère; j'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux et les promenades; en un mot, toutes les choses de plaisir, et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble, et je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'espère que, de votre côté, vous ne me contraindrez point dans les miennes; car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle et qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons étant mariés comme deux personnes qui savent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle, et c'est assez que vous serez assuré de ma fidélité comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous? je vous vois tout changé de visage.

SGANARELLE. Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

DORIMÈNE. C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens; mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu. Il me tarde déjà que je n'aie des habits raisonnables pour quitter vite ces guenilles. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut, et je vous enverrai les marchands.

## SCÈNE V.

GÉRONIMO, SGANARELLE.

GÉRONIMO. Ah! seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici, et j'ai rencontré un orfèvre, qui, sur le bruit que vous cherchez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de vous venir parler pour lui et de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

SGANARELLE. Mon Dieu, cela n'est pas pressé.

GÉRONIMO. Comment! que veut dire cela? Où est l'ardeur que vous montriez tout à l'heure?

SGANARELLE. Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrais bien agiter à fond cette matière, et que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, et qui vient tout à l'heure de me revenir dans l'esprit. Vous savez que les songes sont comme des miroirs

où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me sembloit que j'étois dans un vaisseau, sur une mer bien agitée, et que...

GÉRONIMO. Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire qui m'empêche de vous ouïr. Je n'entends rien du tout aux songes; et, quant au raisonnement du mariage, vous avez deux savants, deux philosophes vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt et demeure votre serviteur.

SGANARELLE seul. Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

## SCÈNE VI.

## PANCRACE, SGANARELLE.

PANCRACE se tournant du côté par où il est entré, et sans voir Sganarelle

Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne discipline, bannissable de la république des lettres.

SGANARELLE. Ah! bon. En voici un fort à propos.

PANCRACE de même, sans voir Sganarelle. Oui, je te soutiendrai par vives raisons, je te montrerai par Aristote, le philosophe des philosophes, que tu es un ignorant, un ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié, par tous les cas et modes imaginables.

SGANARELLE à part. Il a pris querelle contre quelqu'un. (A Pancrace.) Seigneur...

PANCRACE de même, sans voir Sganarelle. Tu veux te mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les éléments de la raison.

SGANARELLE à part. La colère l'empêche de me voir. (A Pancrace.) Seigneur...

PANCRACE de même, sans voir Sganarelle. C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

SGANARELLE à part. Il faut qu'on l'ait fort irrité. (A Pancrace.) Je...

PANCRACE de même, sans voir Sganarelle. *Toto calo, tota via aberras.*

SGANARELLE. Je baise les mains à monsieur le docteur.

PANCRACE. Serviteur.

SGANARELLE. Peut-on?...

PANCRACE se tournant vers l'endroit par où il est entré. Sais-tu bien ce que tu as fait? Un syllogisme *in Balordo*.

SGANARELLE. Je vous...

PANCRACE de même. La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

SGANARELLE. Je...

PANCRACE de même. Je crèverois plutôt que d'avouer ce que tu dis; et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

SGANARELLE. Puis-je...

PANCRACE de même. Oui, je défendrai cette proposition, *pugnis et calcibus, unguibus et rostro.*

SGANARELLE. Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère?

PANCRACE. Un sujet le plus juste du monde.

SGANARELLE. Et quoi, encore?

PANCRACE. Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécration.

SGANARELLE. Puis-je demander ce que c'est?

PANCRACE. Ah! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne partout, et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet État, devraient rougir de honte en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

SGANARELLE. Quoi donc?

PANCRACE. N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau?

SGANARELLE. Comment?

PANCRACE. Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau et non pas la forme, d'autant qu'il y a cette différence entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la figure la disposition extérieure des corps qui sont inanimés; et puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau et non pas la forme. (Se retournant encore du côté par où il est entré.) Oui, ignorant que vous êtes, c'est comme il faut parler, et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

SGANARELLE à part. Je pensais que tout fût perdu. (A Pancrace.) Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela.. Je...

PANCRACE. Je suis dans une colère que je ne me sens pas.

SGANARELLE. Laissez la forme et le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je...

PANCRACE. Impertinent fiellé!

SGANARELLE. De grâce, remettez-vous. Je...

PANCRACE. Ignorant!

SGANARELLE. Eh! mon Dieu! Je...

PANCRACE. Me vouloir soutenir une proposition de la sorte!

- SGANARELLE. Il a tort. Je...
- PANCRACE. Une proposition condamnée par Aristote...
- SGANARELLE. Cela est vrai. Je...
- PANCRACE. En termes exprès!
- SGANARELLE. Vous avez raison. (Se tournant du côté par où Pancrace est entré.) Oui, vous êtes un sot et un impudent de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire. Voilà qui est fait : je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite; elle me plaît beaucoup et est ravie de m'épouser. Son père me l'a accordée; mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrâce dont on ne plaint personne, et je voudrais bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Eh! quel est votre avis là-dessus?
- PANCRACE. Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderois que *datur vacuum in rerum natura*, et que je ne suis qu'une bête.
- SGANARELLE à part. La peste soit de l'homme! (A Pancrace.) Eh! monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.
- PANCRACE. Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.
- SGANARELLE. Eh! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.
- PANCRACE. Soit. Que voulez-vous me dire?
- SGANARELLE. Je veux vous parler de quelque chose.
- PANCRACE. Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi?
- SGANARELLE. De quelle langue?
- PANCRACE. Oui.
- SGANARELLE. Parbleu! de la langue que j'ai dans la bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.
- PANCRACE. Je vous dis de quel idiome, de quel langage?
- SGANARELLE. Ah! c'est une autre affaire.
- PANCRACE. Voulez-vous me parler italien?
- SGANARELLE. Non.
- PANCRACE. Espagnol?
- SGANARELLE. Non.
- PANCRACE. Allemand?
- SGANARELLE. Non.
- PANCRACE. Anglois?
- SGANARELLE. Non.
- PANCRACE. Latin?

- SGANARELLE. Non.
- PANCRACE. Grec ?
- SGANARELLE. Non.
- PANCRACE. Hébreu ?
- SGANARELLE. Non.
- PANCRACE. Syriaque ?
- SGANARELLE. Non.
- PANCRACE. Turc ?
- SGANARELLE. Non.
- PANCRACE. Arabe ?
- SGANARELLE. Non, non, François, François, François.
- PANCRACE. Ah ! François.
- SGANARELLE. Fort bien.
- PANCRACE. Passez donc de l'autre côté ; car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques et étrangères, et l'autre est pour la vulgaire et la maternelle.
- SGANARELLE à part. Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci.
- PANCRACE. Que voulez-vous ?
- SGANARELLE. Vous consulter sur une petite difficulté.
- PANCRACE. Ah ! ah ! sur une difficulté de philosophie, sans doute ?
- SGANARELLE. Pardonnez-moi. Je...
- PANCRACE. Vous voulez peut-être savoir si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être ?
- SGANARELLE. Point du tout. Je...
- PANCRACE. Si la logique est un art ou une science ?
- SGANARELLE. Ce n'est point cela. Je...
- PANCRACE. Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement ?
- SGANARELLE. Non. Je...
- PANCRACE. S'il y a dix catégories ou s'il n'y en a qu'une ?
- SGANARELLE. Point. Je...
- PANCRACE. Si la conclusion est de l'essence du syllogisme ?
- SGANARELLE. Nenni. Je...
- PANCRACE. Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité ou dans la convenance ?
- SGANARELLE. Non. Je...
- PANCRACE. Si le bien se réciproque avec la fin ?
- SGANARELLE. Eh ! non. Je...
- PANCRACE. Si la fin nous peut émouvoir par son être réel ou par son être intentionnel ?
- SGANARELLE. Non, non, non, non, de par tous les diables ! non.
- PANCRACE. Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

SGANARELLE. Je vous la veux expliquer aussi; mais il faut m'écouter. Pendant que Sganarelle dit : L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort et l'ai demandée à son père; mais comme j'apprehende...

PANCRACE dit en même temps, sans écouter Sganarelle : La parole a été donnée à l'homme pour expliquer sa pensée; et tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées. (Sganarelle, impatienté, ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main.) Mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

SGANARELLE pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir. Peste de l'homme !

PANCRACE au dedans de sa maison. Oui, la parole est *animi index et speculum*. C'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'âme. (Il monte à la fenêtre, et continue.) C'est un miroir qui nous présente naïvement les secrets les plus arcanes de nos individus; et, puisque vous avez la faculté de ratiociner et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée ?

SGANARELLE. C'est ce que je veux faire; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANCRACE. Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE. Je dis donc, monsieur le docteur, que...

PANCRACE. Mais surtout soyez bref.

SGANARELLE. Je le serai.

PANCRACE. Évitez la prolixité.

SGANARELLE. Eh ! monsi...

PANCRACE. Tranchez-moi votre discours d'un apophthegme à la laconienne.

SGANARELLE. Je vous...

PANCRACE. Point d'ambages, de circonlocution. (Sganarelle, de dépit de ne point parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur.)

PANCRACE. Eh quoi ! vous vous emportez au lieu de vous expliquer ? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un

chapeau ; et je vous prouverai , en toute rencontre , par raisons démonstratives et convaincantes , et par arguments *in Barbara* , que vous n'êtes et ne serez jamais qu'une péclore , et que je suis et serai toujours , *in utroque jure* , le docteur Pancrace.

SGANARELLE. Quel diable de babillard !

PANCRACE en rentrant sur le théâtre. Homme de lettres , homme d'érudition.

SGANARELLE. Encore ?

PANCRACE. Homme de suffisance , homme de capacité. (S'en allant.) Homme consommé dans toutes les sciences naturelles , morales et politiques. (Revenant.) Homme savant , savantissime , *per omnes modos et casus*. (S'en allant.) Homme qui possède , *superlative* , fables , mythologies et histoires , (Revenant.) grammaire , poésie , rhétorique , dialectique et sophistique , (S'en allant.) mathématique , arithmétique , optique , onirocritique , physique et mathématique , (Revenant.) cosmométrie , géométrie , architecture , spéculoire et spéculatoire , (S'en allant.) médecine , astronomie , astrologie , physionomie , métoposcopie , chiromancie , géomancie , etc.

## SCÈNE VII.

SGANARELLE seul.

Au diable les savants qui ne veulent point écouter les gens ! On me l'avoit bien dit , que son Aristote n'étoit rien qu'un bavard. Il faut que j'aie trouver l'autre ; il est plus posé et plus raisonnable. Holà !

## SCÈNE VIII.

MARPHURIUS , SGANARELLE.

MARPHURIUS. Que voulez-vous de moi , seigneur Sganarelle ?

SGANARELLE. Seigneur docteur , j'aurois besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit , et je suis venu ici pour cela. (A part.) Ah ! voilà qui va bien. Il écoute le monde , celui-ci.

MARPHURIUS. Seigneur Sganarelle , changez , s'il vous plaît , cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive , de parler de tout avec incertitude , de suspendre toujours son jugement ; et , par cette raison , vous ne devez pas dire : Je suis venu , mais : Il me semble que je suis venu.

SGANARELLE. Il me semble ?

- MARPHURIUS. Oui.
- SGANARELLE. Parbleu ! il faut bien qu'il me semble, puisque cela est.
- MARPHURIUS. Ce n'est pas une conséquence ; et il peut vous le sembler sans que la chose soit véritable.
- SGANARELLE. Comment ! il n'est pas vrai que je suis venu ?
- MARPHURIUS. Cela est incertain, et nous devons douter de tout.
- SGANARELLE. Quoi ! je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas ?
- MARPHURIUS. Il m'apparoît que vous êtes là, et il me semble que je vous parle ; mais il n'est pas assuré que cela soit.
- SGANARELLE. Eh ! que diable ! vous vous moquez. Me voilà, et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de *me semble* à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.
- MARPHURIUS. Je n'en sais rien.
- SGANARELLE. Je vous le dis.
- MARPHURIUS. Il se peut faire.
- SGANARELLE. La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.
- MARPHURIUS. Il n'est pas impossible.
- SGANARELLE. Ferai-je bien ou mal de l'épouser ?
- MARPHURIUS. L'un ou l'autre.
- SGANARELLE à part. Ah ! ah ! voici une autre musique. (A Marphurius.) Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.
- MARPHURIUS. Selon la rencontre.
- SGANARELLE. Ferai-je mal ?
- MARPHURIUS. Par aventure.
- SGANARELLE. De grâce, répondez-moi comme il faut.
- MARPHURIUS. C'est mon dessein.
- SGANARELLE. J'ai une grande inclination pour la fille.
- MARPHURIUS. Cela peut être.
- SGANARELLE. Le père me l'a accordée.
- MARPHURIUS. Il se pourroit.
- SGANARELLE. Mais, en l'épousant, je crains d'être cocu.
- MARPHURIUS. La chose est faisable.
- SGANARELLE. Qu'en pensez-vous ?
- MARPHURIUS. Il n'y a pas d'impossibilité.
- SGANARELLE. Mais que feriez-vous si vous étiez à ma place ?
- MARPHURIUS. Je ne sais.
- SGANARELLE. Que me conseillez-vous de faire ?
- MARPHURIUS. Ce qui vous plaira.
- SGANARELLE. J'enrage.
- MARPHURIUS. Je m'en lave les mains.
- SGANARELLE. Au diable soit le vieux rêveur !

- MARPHURIUS. Il en sera ce qui pourra.
- SGANARELLE à part. La peste du bourreau ! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé. (Il donne des coups de bâton à Marphurius.)
- MARPHURIUS. Ah ! ah ! ah !
- SGANARELLE. Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà content.
- MARPHURIUS. Comment ! quelle insolence ! M'outrager de la sorte ! Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi !
- SGANARELLE. Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses, et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.
- MARPHURIUS. Ah ! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier des coups que j'ai reçus.
- SGANARELLE. Je m'en lave les mains.
- MARPHURIUS. J'en ai les marques sur ma personne.
- SGANARELLE. Il se peut faire.
- MARPHURIUS. C'est toi qui m'as traité ainsi.
- SGANARELLE. Il n'y a pas d'impossibilité.
- MARPHURIUS. J'aurai un décret contre toi.
- SGANARELLE. Je n'en sais rien.
- MARPHURIUS. Et tu seras condamné en justice.
- SGANARELLE. Il en sera ce qui pourra.
- MARPHURIUS. Laisse-moi faire.

## SCÈNE IX.

SGANARELLE seul.

Comment ! on ne sauroit tirer une parole positive de ce chien d'homme-là, et l'on est aussi savant à la fin qu'au commencement. Que dois-je faire dans l'incertitude des suites de mon mariage ? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah ! voici des Égyptiennes ; il faut que je me fasse dire par elles ma bonne aventure.

## SCÈNE X.

DEUX ÉGYPTIENNES, SGANARELLE.

(Les Égyptiennes avec leurs tambours de basque entrent en chantant et en dansant.)

- SGANARELLE. Elles sont gaillardes. Écoutez, vous autres ! Y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune ?
- PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Oui, mon beau monsieur ; nous voici deux qui te la dirons.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main avec la croix dedans, et nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

SGANARELLE. Tenez, les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Tu as une bonne physionomie, mon bon monsieur, une bonne physionomie.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Oui, une bonne physionomie, physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Oui, une femme qui sera chérie et aimée de tout le monde.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon monsieur, qui te fera beaucoup d'amis.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Une femme qui te donnera une grande réputation.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Tu seras considéré par elle, mon bon monsieur, tu seras considéré par elle.

SGANARELLE. Voilà qui est bien. Mais dites-moi un peu, suis-je menacé d'être cocu?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Cocu?

SGANARELLE. Oui.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Cocu?

SGANARELLE. Oui, si je suis menacé d'être cocu? (Les deux Égyptiennes chantent et dansent.)

SGANARELLE. Que diable, ce n'est pas là me répondre! Venez çà : je vous demande à toutes deux si je serai cocu?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Cocu, vous?

SGANARELLE. Oui, si je serai cocu?

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Vous, cocu?

SGANARELLE. Oui, si je le serai ou non? (Les deux Égyptiennes sortent en chantant et en dansant.)

## SCÈNE XI.

SGANARELLE seul.

Peste soit des carognes qui me laissent dans l'inquiétude! Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage, et, pour cela, je veux aller trouver ce grand magicien dont tout le monde parle tant, et qui, par son art admirable, fait voir tout ce que

l'on souhaite. Ma foi ! je crois que je n'ai que faire d'aller au magicien ; et voici qui me montre tout ce que je puis demander.

## SCÈNE XII.

DORIMÈNE, LYCASTE, SGANARELLE

retiré dans un coin du théâtre sans être vu.

LYCASTE.

Quoi ! belle Dorimène, c'est sans raillerie que vous parlez ?

DORIMÈNE.

Sans raillerie.

LYCASTE.

Vous vous mariez tout de bon ?

DORIMÈNE.

Tout de bon.

LYCASTE.

Et vos noces se feront dès ce soir ?

DORIMÈNE.

Dès ce soir.

LYCASTE.

Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous et les obligeantes paroles que vous m'aviez données ?

DORIMÈNE.

Moi ? Point du tout ; je vous considère toujours de même, et ce mariage ne doit point vous inquiéter ; c'est un homme que je n'épouse point par amour, et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point aussi, et vous savez que sans cela on passe mal le temps au monde, et qu'à quelque prix que ce soit, il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise, et je l'ai fait sur l'espérance de me voir bientôt délivrée du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu et qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le temps que je dis, et je n'aurai pas longuement à demander pour moi au ciel l'heureux état de veuve. (A Sganarelle, qu'elle aperçoit.) Ah ! nous parlions de vous, et nous en disions tout le bien qu'on en sauroit dire.

LYCASTE.

Est-ce là monsieur ?...

DORIMÈNE.

Oui, c'est monsieur qui me prend pour femme.

LYCASTE.

Agrérez, monsieur, que je vous félicite de votre mariage et vous présente en même temps mes très-humbles services. Je vous assure que vous épousez là une très-honnête personne ; et vous, mademoiselle, je me réjouis avec vous aussi de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, et monsieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, monsieur, je veux faire amitié avec vous et lier ensemble un petit commerce de visites et de divertissements.

DORIMÈNE.

C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais, allons, le temps me presse, et nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

## SCÈNE XIII.

SGANARELLE *seul*.

Me voilà tout à fait dégoûté de mon mariage, et je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent ; mais il vaut mieux encore perdre cela que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarrasser de cette affaire. Holà ! (il frappe à la porte de la maison d'Alcantor.)

## SCÈNE XIV.

ALCANTOR, SGANARELLE.

- ALCANTOR. Ah ! mon gendre, soyez le bienvenu !  
 SGANARELLE. Monsieur, votre serviteur.  
 ALCANTOR. Vous venez pour conclure le mariage ?  
 SGANARELLE. Excusez-moi.  
 ALCANTOR. Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.  
 SGANARELLE. Je viens ici pour autre sujet.  
 ALCANTOR. J'ai donné ordre à toutes les choses nécessaires pour cette fête.  
 SGANARELLE. Il n'est pas question de cela.  
 ALCANTOR. Les violons sont retenus, le festin est commandé, et ma fille est parée pour vous recevoir  
 SGANARELLE. Ce n'est pas ce qui m'amène.  
 ALCANTOR. Enfin, vous allez être satisfait, et rien ne peut retarder votre contentement.  
 SGANARELLE. Mon Dieu ! c'est autre chose.  
 ALCANTOR. Allons. Entrez donc, mon gendre.  
 SGANARELLE. J'ai un petit mot à vous dire.  
 ALCANTOR. Ah ! mon Dieu ! ne faisons point de cérémonie ! Entrez vite, s'il vous plaît.  
 SGANARELLE. Non, vous dis-je. Je vous veux parler auparavant.  
 ALCANTOR. Vous voulez me dire quelque chose ?  
 SGANARELLE. Oui.  
 ALCANTOR. Et quoi ?  
 SGANARELLE. Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il est vrai, et vous me l'avez accordée ; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle et je considère que je ne suis point du tout son fait.

- ALCANTOR. Pardonnez-moi, ma fille vous trouve bien comme vous êtes; et je suis sûr qu'elle vivra fort contente avec vous.
- SGANARELLE. Point. J'ai parfois des bizarreries épouvantables, et elle auroit trop à souffrir de ma mauvaise humeur.
- ALCANTOR. Ma fille a de la complaisance, et vous verrez qu'elle s'accommodera entièrement à vous.
- SGANARELLE. J'ai quelques infirmités sur mon corps qui pourroient la dégoûter.
- ALCANTOR. Cela n'est rien. Une honnête femme ne se dégoûte jamais de son mari.
- SGANARELLE. Enfin, voulez-vous que je vous dise? Je ne vous conseille pas de me la donner.
- ALCANTOR. Vous moquez-vous? J'aimerois mieux mourir que d'avoir manqué à ma parole.
- SGANARELLE. Mon Dieu! je vous en dispense, et je...
- ALCANTOR. Point du tout. Je vous l'ai promise, et vous l'aurez en dépit de tous ceux qui y prétendent.
- SGANARELLE à part. Que diable!
- ALCANTOR. Voyez-vous, j'ai une estime et une amitié pour vous toute particulière, et je refuserois ma fille à un prince pour vous la donner.
- SGANARELLE. Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites, mais je vous déclare que je ne me veux point marier.
- ALCANTOR. Qui, vous?
- SGANARELLE. Oui, moi.
- ALCANTOR. Et la raison?
- SGANARELLE. La raison? C'est que je ne me sens point propre pour le mariage, et que je veux imiter mon père et tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier.
- ALCANTOR. Écoutez. Les volontés sont libres, et je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous êtes engagé avec moi pour épouser ma fille, et tout est préparé pour cela; mais, puisque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire, et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

## SCÈNE XV.

SGANARELLE seul.

Encore est-il plus raisonnable que je ne pensois, et je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi! quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire, et j'allois faire un pas dont je me serois peut-être longtemps repenté. Mais voici le fils qui me vient rendre réponse.

## SCÈNE XVI.

## ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS parlant d'un ton doux. Monsieur, je suis votre serviteur très-humble.

SGANARELLE. Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS toujours avec le même ton. Mon père m'a dit, monsieur, que vous vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE. Oui, monsieur, c'est avec regret; mais...

ALCIDAS. Oh! monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE. J'en suis fâché, je vous assure; et je souhaiterois...

ALCIDAS. Cela n'est rien, vous dis-je. (Alcidas présente à Sganarelle deux épées.) Monsieur, prenez la peine de choisir de ces deux épées laquelle vous voulez.

SGANARELLE. De ces deux épées?

ALCIDAS. Oui, s'il vous plaît.

SGANARELLE. A quoi bon?

ALCIDAS. Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur, après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

SGANARELLE. Comment?

ALCIDAS. D'autres gens feroient du bruit et s'emporteroient contre vous; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur, et je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

SGANARELLE. Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS. Allons, monsieur, choisissez, je vous prie.

SGANARELLE. Je suis votre valet, je n'ai point de gorge à me couper. (A part.) La vilaine façon de parler que voilà!

ALCIDAS. Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

SGANARELLE. Eh! monsieur, rengainez ce compliment, je vous prie.

ALCIDAS. Dépêchons vite, monsieur, j'ai une petite affaire qui m'attend.

SGANARELLE. Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALCIDAS. Vous ne voulez pas vous battre?

SGANARELLE. Nenni, ma foi!

ALCIDAS. Tout de bon?

SGANARELLE. Tout de bon.

ALCIDAS après lui avoir donné des coups de bâton. Au moins, monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous man-

quez de parole, je me veux battre contre vous; vous refusez de vous battre, je vous donne des coups de bâton. Tout cela est dans les formes, et vous êtes trop honnête homme pour ne pas approuver mon procédé.

SGANARELLE à part. Quel diable d'homme est-ce ci?

ALCIDAS lui présente encore les deux épées. Allons, monsieur, faites les choses galamment et sans vous faire tirer l'oreille.

SGANARELLE. Encore?

ALCIDAS. Monsieur, je ne contraîns personne; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma sœur.

SGANARELLE. Monsieur, je ne puis faire ni l'un ni l'autre, je vous assure.

ALCIDAS. Assurément?

SGANARELLE. Assurément.

ALCIDAS. Avec votre permission donc... (Alcidas lui donne encore des coups de bâton.)

SGANARELLE. Ah! ah! ah!

ALCIDAS. Monsieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous; mais je ne cesserais point, s'il vous plaît, que vous n'avez promis de vous battre ou d'épouser ma sœur. (Alcidas lève le bâton.)

SGANARELLE. Eh bien! j'épouserai, j'épouserai.

ALCIDAS. Ah! monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison, et que les choses se passent doucement, car enfin vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure, et j'aurois été au désespoir que vous m'eussiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeler mon père pour lui dire que tout est d'accord. (Il va frapper à la porte d'Alcantor.)

## SCÈNE XVII.

ALCANTOR, DORIMÈNE, ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS. Mon père, voilà monsieur qui est tout à fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grâce, et vous pouvez lui donner ma sœur.

ALCANTOR. Monsieur, voilà sa main, vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le ciel! M'en voilà déchargé, et c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir et célébrer cet heureux mariage.

FIN DU MARIAGE FORCÉ.

**DON JUAN**  
OU  
**LE FESTIN DE PIERRE,**  
COMÉDIE EN CINQ ACTES  
1665

---

*PERSONNAGES.*

DON JUAN, fils de don Louis.	PIERROT, paysan.
SGANARELLE.	LA STATUE DU COMMANDEUR.
ELVIRE, femme de don Juan.	LA VIOLETTE, } valets de don Juan
GUSMAN, écuyer d'Elvire.	RAGOTIN, }
DON CARLOS, } frères d'Elvire.	MONSIEUR DIMANCHE, marchand.
DON ALONSE, }	LA RAMÉE, spadassin.
DON LOUIS, père de don Juan.	SUITE DE DON JUAN.
FRANCISQUE, pauvre.	SUITE DE DON CARLOS ET DE DON ALONSE
CHARLOTTE, } paysannes.	frères.
MATHURINE, }	UN SPECTRE.

*La scène est en Sicile.*

---

**ACTE PREMIER.**

Le théâtre représente un palais.

---

**SCÈNE PREMIÈRE.**

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE tenant une tabatière.

Quoi que puisse dire Aristote et toute la philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non-seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend,

de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde et comme on est ravi d'en donner à droite et à gauche, partout où l'on se trouve? On n'attend pas même qu'on en demande et l'on court au-devant du souhait des gens; tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent! Mais c'est assez de cette matière, reprenons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que done Elvire, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous, et son cœur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

GUSMAN. Et la raison encore? Dis-moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une peur d'un si mauvais augure? Ton maître t'a-t-il ouvert son cœur là-dessus et t'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?

SGANARELLE. Non pas; mais à vue de pays je connois à peu près le train des choses, et, sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerois presque que l'affaire va là. Je pourrois peut-être me tromper; mais, enfin, sur de tels sujets, l'expérience m'a pu donner quelques lumières.

GUSMAN. Quoi! ce départ si peu prévu seroit une infidélité de don Juan? Il pourroit faire cette injure aux chastes feux de done Elvire?

SGANARELLE. Non, c'est qu'il est jeune encore et qu'il n'a pas le courage!

GUSMAN. Un homme de sa qualité feroit une action si lâche?

SGANARELLE. Eh! oui, sa qualité! La raison en est belle; et c'est par là qu'il s'empêcheroit des choses!

GUSMAN. Mais les saints nœuds du mariage le tiennent engagé.

SGANARELLE. Eh! mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne sais pas encore, crois-moi, quel homme est don Juan.

GUSMAN. Je ne sais pas, de vrai, quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie; et je ne comprends point comme, après tant d'amour et tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressants, de vœux, de soupirs et de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes et de serments réitérés, tant de transports, enfin, et tant d'emportements qu'il a fait paroître, jusqu'à forcer, dans sa passion, l'obstacle sacré d'un couvent pour mettre done Elvire en sa puissance; je ne comprends pas,

dis-je, comme, après tout cela, il auroit le cœur de manquer à sa parole.

SGANARELLE. Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi, et si tu connoissois le pèlerin, tu trouverois la chose assez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentiments pour done Elvire, je n'en ai point de certitude encore. Tu sais que par son ordre je partis avant lui, et depuis son arrivée il ne m'a point entretenu; mais, par précaution, je t'apprends, *inter nos*, que tu vois en don Juan, mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique qui ne croit ni ciel, ni saint, ni Dieu, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'Épicure, un vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances chrétiennes qu'on peut lui faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse; crois qu'il auroit plus fait pour sa passion, et qu'avec elle il auroit encore épousé toi, son chien et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter; il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles, et c'est un épouseur à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui; et si je te disois le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce seroit un chapitre à durer jusqu'au soir. Tu demeures surpris et changes de couleur à ce discours; ce n'est là qu'une ébauche du personnage, et, pour en achever le portrait, il faudroit bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du ciel l'accable quelque jour; qu'il me vaudroit bien mieux d'être au diable que d'être à lui, et qu'il me fait voir tant d'horreurs que je souhaiterois qu'il fût déjà je ne sais où; mais un grand seigneur méchant homme est une terrible chose; il faut que je lui sois fidèle en dépit que j'en aie; la crainte en moi fait l'office du zèle, bride mes sentiments et me réduit d'applaudir bien souvent à ce que mon âme déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais, séparons-nous. Écoute, au moins: je t'ai fait cette confidence avec franchise et cela m'est sorti un peu bien vite de la bouche; mais s'il falloit qu'il en vint quelque chose à ses oreilles, je dirois hautement que tu aurois menti.

## SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE.

- DON JUAN. Quel homme te parloit là? Il a bien de l'air, ce me semble, du bon Gusman de done Elvire.
- SGANARELLE. C'est quelque chose aussi à peu près de cela.
- DON JUAN. Quoi! c'est lui?
- SGANARELLE. Lui-même.
- DON JUAN. Et depuis quand est-il en cette ville?
- SGANARELLE. D'hier au soir.
- DON JUAN. Et quel sujet l'amène?
- SGANARELLE. Je crois que vous jugez assez ce qui le peut inquiéter.
- DON JUAN. Notre départ, sans doute?
- SGANARELLE. Le bonhomme en est tout mortifié et m'en demandoit le sujet.
- DON JUAN. Et quelle réponse as-tu faite?
- SGANARELLE. Que vous ne m'en aviez rien dit.
- DON JUAN. Mais encore, quelle est ta pensée là-dessus? que t'imagines-tu de cette affaire?
- SGANARELLE. Moi? Je crois, sans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en tête.
- DON JUAN. Tu le crois?
- SGANARELLE. Oui.
- DON JUAN. Ma foi! tu ne te trompes pas, et je dois t'avouer qu'un autre objet a chassé Elvire de ma pensée.
- SGANARELLE. Eh! mon Dieu! je sais mon don Juan sur le bout du doigt, et connois votre cœur pour le plus grand coureur du monde; il se plaît à se promener de liens en liens, et n'aime guère à demeurer en place.
- DON JUAN. Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que j'ai raison d'en user de la sorte?
- SGANARELLE. Eh! monsieur...
- DON JUAN. Quoi? Parle.
- SGANARELLE. Assurément que vous avez raison, si vous le voulez; on ne peut pas aller là contre. Mais, si vous ne le vouliez pas, ce seroit peut-être une autre affaire.
- DON JUAN. Eh! je te donne la liberté de parler et de me dire tes sentiments.
- SGANARELLE. En ce cas, monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.
- DON JUAN. Quoi! tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux hon-

neur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, et, dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avois dix mille, je les donnerois tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter, tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne ; et j'ai, sur ce sujet, l'ambition des conquérants qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs ; je me sens un cœur à aimer toute la terre, et, comme Alexandre, je souhaiterois qu'il y eût d'autres mondes pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE. Vertu de ma vie, comme vous débitez ! Il semble que vous ayez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un livre.

DON JUAN. Qu'as-tu à dire là-dessus ?

SGANARELLE. Ma foi ! j'ai à dire... Je ne sais que dire ; car vous tournez les choses d'une manière qu'il semble que vous avez raison, et cependant il est vrai que vous ne l'avez pas. J'avois les plus belles pensées du monde, et vos discours m'ont brouillé tout cela. Laissez faire, une autre fois je mettrai mes raisons par écrit pour disputer avec vous.

DON JUAN. Tu feras bien.

SGANARELLE. Mais, monsieur, cela seroit-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disois que je suis tant soit peu scandalisé de la vie que vous menez ?

DON JUAN. Comment ! quelle vie est-ce que je mène ?

SGANARELLE. Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites...

DON JUAN. Y a-t-il rien de plus agréable ?

SGANARELLE. Il est vrai ; je conçois que cela est fort agréable et fort divertissant, et je m'en accommoderois assez, moi, s'il n'y avoit point de mal ; mais, monsieur, se jouer ainsi d'un mystère sacré, et...

DON JUAN. Va, va, c'est une affaire entre le ciel et moi, et nous la démêlerons bien ensemble sans que tu t'en mettes en peine.

SGANARELLE. Ma foi ! monsieur, j'ai toujours ouï dire que c'est une méchante raillerie que de se railler du ciel et que les libertins ne font jamais une bonne fin.

DON JUAN. Holà, maître sot ; vous savez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

SGANARELLE. Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde ; vous savez ce que vous faites, vous, et, si vous ne croyez rien, vous avez vos raisons ; mais il y a de certains petits impertinents dans le monde qui sont libertins sans savoir pourquoi, qui font les esprits forts parce qu'ils croient que cela leur sied bien ; et, si j'avois un maître comme cela, je lui dirois fort nettement, le regardant en face : Osez-vous bien ainsi vous jouer au ciel, et ne tremblez-vous point de vous moquer comme vous faites des choses les plus saintes ? C'est bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que vous êtes (je parle au maître que j'ai dit), c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie ce que tous les hommes révèrent ! Pensez-vous que pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde et bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré et des rubans couleur de feu (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre), pensez-vous, dis-je, que vous en soyez

plus habile homme, que tout vous soit permis, et qu'on n'ose vous dire vos vérités? Apprenez de moi, qui suis votre valet, que le ciel punit tôt ou tard les impies, qu'une méchante vie amène une méchante mort, et que...

DON JUAN.

Paix!

SGANARELLE.

De quoi est-il question?

DON JUAN.

Il est question de te dire qu'une beauté me tient au cœur, et qu'entraîné par ses appas je l'ai suivie jusqu'en cette ville.

SGANARELLE.

Et n'y craignez-vous rien, monsieur, de la mort de ce commandeur que vous tuâtes il y a six mois?

DON JUAN.

Et pourquoi craindre? Ne l'ai-je pas bien tué?

SGANARELLE.

Fort bien, le mieux du monde, et il auroit tort de se plaindre.

DON JUAN.

J'ai eu ma grâce de cette affaire.

SGANARELLE.

Oui; mais cette grâce n'éteint pas peut-être le ressentiment des parents et des amis, et...

DON JUAN.

Ah! n'allons point songer au mal qui peut nous arriver, et songeons seulement à ce qui peut nous donner du plaisir. La personne dont je te parle est une jeune fiancée, la plus agréable du monde, qui a été conduite ici par celui même qu'elle y vient épouser, et le hasard me fit voir ce couple d'amants trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vu deux personnes être si contentes l'une de l'autre, et faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion; j'en fus frappé au cœur, et mon amour commença par la jalousie. Oui, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble, le dépit alluma mes désirs, et je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence, et rompre cet attachement dont la délicatesse de mon cœur se tenoit offensée; mais jusques ici tous mes efforts ont été inutiles, et j'ai recours au dernier remède. Cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler sa maîtresse d'une promenade sur mer. Sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont préparées pour satisfaire mon amour, et j'ai une petite barque et des gens avec quoi fort facilement je prétends enlever la belle.

SGANARELLE.

Ah! monsieur...

DON JUAN.

Hen?

SGANARELLE.

C'est fort bien fait à vous, et vous le prenez comme il faut; il n'est rien de tel en ce monde que de se contenter.

DON JUAN.

Prépare-toi donc à venir avec moi, et prends soin

toi-même d'apporter toutes mes armes, afin que...  
(Apercevant done Elvire.) Ah ! rencontre fâcheuse. Traître ! tu ne m'avois pas dit qu'elle étoit ici elle-même.

SGANARELLE. Monsieur, vous ne me l'avez pas demandé.

DON JUAN. Est-elle folle de n'avoir pas changé d'habit, et de venir en ce lieu-ci avec son équipage de campagne ?

## SCÈNE III.

DONE ELVIRE, DON JUAN, SGANARELLE.

DONE ELVIRE. Me ferez-vous la grâce, don Juan, de vouloir bien me reconnoître ? et puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté ?

DON JUAN. Madame, je vous avoue que je suis surpris, et que je ne vous attendois pas ici.

DONE ELVIRE. Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas ; et vous êtes surpris, à la vérité, mais tout autrement que je ne l'espérois, et la manière dont vous le paraissez me persuade pleinement ce que je refusois de croire. J'admire ma simplicité et la foiblesse de mon cœur à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmoient ; j'ai été assez bonne, je le confesse, ou plutôt assez sotte, pour me vouloir tromper moi-même et travailler à démentir mes yeux et mon jugement ; j'ai cherché des raisons pour excuser à ma tendresse le relâchement d'amitié qu'elle voyoit en vous ; et je me suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un départ si précipité, pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusoit. Mes justes soupçons chaque jour avoient beau me parler, j'en rejetois la voix, qui vous rendoit criminel à mes yeux, et j'écoutois avec plaisir mille chimères ridicules qui vous peignoient innocent à mon cœur ; mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, et le coup d'œil qui m'a reçue m'apprend bien plus de choses que je ne voudrois en savoir. Je serai bien aise pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez, don Juan, je vous prie, et voyons de quel air vous saurez vous justifier.

DON JUAN. Madame, voici Sganarelle qui sait pourquoi je suis parti.

SGANARELLE bas à don Juan. Moi, monsieur ? Je n'en sais rien, s'il vous plaît.

DONE ELVIRE. Eh bien ! Sganarelle, parlez ; il n'importe de quelle bouche j'entende ces raisons.

DON JUAN faisant signe à Sganarelle d'approcher. Allons, parle donc à madame.

SGANARELLE *bas à don Juan.* Que voulez-vous que je dise ?

DONE ELVIRE. Approchez, puisqu'on le veut ainsi, et me dites un peu les causes d'un départ si prompt.

DON JUAN. Tu ne répondras pas ?

SGANARELLE *bas à don Juan.* Je n'ai rien à répondre ; vous vous moquez de votre serviteur.

DON JUAN. Veux-tu répondre, te dis-je ?

SGANARELLE. Madame...

DONE ELVIRE. Quoi ?

SGANARELLE *se tournant vers son maître.* Monsieur.

DON JUAN *en le menaçant.* Si...

SGANARELLE. Madame, les conquérants, Alexandre et les autres mondes sont cause de notre départ. Voilà, monsieur, tout ce que je puis dire.

DONE ELVIRE. Vous plaît-il, don Juan, nous éclaircir ces beaux mystères ?

DON JUAN. Madame, à vous dire la vérité...

DONE ELVIRE. Ah ! que vous savez mal vous défendre pour un homme de cour et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses ! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie ? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi ; que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort ? Que ne me dites-vous que des affaires de la dernière conséquence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis, qu'il faut que malgré vous vous demeuriez ici quelque temps, et que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plus tôt qu'il vous sera possible ; qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son âme ? Voilà comme il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes.

DON JUAN. Je vous avoue, madame, que je n'ai point le talent de dissimuler, et que je porte un cœur sincère. Je ne vous dirai point que je suis toujours dans les mêmes sentiments pour vous, et que je brûle de vous rejoindre, puisqu'enfin il est assuré que je ne suis parti que pour vous fuir ; non point par les raisons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conscience, et pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puisse vivre sans péché. Il m'est venu des scrupules, madame, et j'ai ouvert les yeux de l'âme sur ce que je faisais. J'ai fait réflexion que, pour vous épouser, je vous ai dérobée à la clôture d'un

couvent ; que vous avez rompu des vœux qui vous engageoient autre part, et que le ciel est fort jaloux de ces sortes de choses. Le repentir m'a pris, et j'ai craint le courroux céleste. J'ai cru que notre mariage n'étoit qu'un adultère déguisé, qu'il nous attireroit quelque disgrâce d'en haut, et qu'enfin je devois tâcher de vous oublier, et vous donner moyen de retourner à vos premières chaînes. Voudriez-vous, madame, vous opposer à une si sainte pensée, et que j'allasse, en vous retenant, me mettre le ciel sur les bras ! que par...

DONE ELVIRE. Ah ! scélérat ! c'est maintenant que je te connois tout entier, et, pour mon malheur, je te connois lorsqu'il n'en est plus temps, et qu'une telle connoissance ne peut plus servir qu'à me désespérer ; mais sache que ton crime ne demeurera pas impuni, et que le même ciel dont tu te joues me saura venger de ta perfidie.

DON JUAN. Sganarelle, le ciel.

SGANARELLE. Vraiment oui, nous nous moquons bien de cela, nous autres.

DON JUAN. Madame...

DONE ELVIRE. Il suffit. Je n'en veux pas ouïr davantage, et je m'accuse même d'en avoir trop entendu. C'est une lâcheté que de se faire expliquer trop sa honte, et sur de tels sujets un noble cœur, au premier mot, doit prendre son parti. N'attends pas que j'éclate ici en reproches et en injures ; non, non, je n'ai point un courroux à exhaler en paroles vaines, et toute sa chaleur se réserve pour sa vengeance. Je te le dis encore, le ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais ; et si le ciel n'a rien que tu puisses appréhender, appréhende du moins la colère d'une femme offensée.

## SCÈNE IV.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE à part. Si le remords le pouvoit prendre.

DON JUAN après un moment de réflexion. Allons songer à l'exécution de notre entreprise amoureuse.

SGANARELLE seul. Ah ! quel abominable maître me vois-je obligé de servir !

## ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une campagne au bord de la mer.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE. Notre dinse, Piarrot, tu t'es trouvé là bien à point.  
 PIERROT. Parguienne, il ne s'en est pas fallu l'époisseur d'une éplingue qu'ils ne se sayant nayés tous deux.

CHARLOTTE. C'est donc le coup de vent d'à matin qui les-avoit renvarsés dans la mar?

PIERROT. Aga, quien, Charlotte, je m'en vas te conter tout fin draît comme cela est venu; car, comme dit l'autre, je les ai le premier avisés, avisés le premier je les ai. Enfin donc j'étiens sur le bord de la mar, moi et le gros Lucas, et je nous amusions à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jesquions à la tête; car, comme tu sais bian, le gros Lucas aime à batifoler, et moi, par fouas, je batifole itou. En batifolant donc, puisque batifole y a, j'ai aparçu de tout loïn queuque chose qui grouilloit dans gliau et qui venoit comme envars nous par secousse. Je voyois cela fixiblement, et pis tout d'un coup je voyois que je ne voyois plus rian. Eh! Lucas, ç'ai-je fait, je pense que vlà des hommes qui nageant là-bas. Voire, ce m'a-t-il fait, t'as été au trépassement d'un chat, t'as la vue trouble. Palsanguienne, ç'ai-je fait, je n'ai point la vue trouble, ce sont des hommes. Point du tout, ce m'a-t-il fait, t'as la barlue. Veux-tu gager, ç'ai-je fait, que je n'ai point la barlue, ç'ai-je fait, et que ce sont deux hommes, ç'ai-je fait, qui nageant droit ici? ç'ai-je fait. Morguienne, ce m'a-t-il fait, je gage que non. Oh! ça, ç'ai-je fait, veux-tu gager dix sous que si? Je le veux bian, ce m'a-t-il fait, et, pour te montrer, vlà argent su jeu, ce m'a-t-il fait. Moi, je n'ai point été ni fou ni étourdi; j'ai bravement bouté à tarre quatre pièces tapées et cinq sous en doubles, jerniguienne, aussi hardiment que si j'avois avalé un varre de vin; car je sis hasardeux, moi, et je vas à la débandade. Je savois bian ce que je faisais pourtant. Queuque gniais! Enfin donc, je n'avons pas putôt eu gagé, que j'avons vu les deux

hommes tout à plain, qui nous faisiant signe de les aller querir, et moi de tirer auparavant les enjeux. Allons, Lucas, ç'ai-je dit, tu vois bian qu'ils nous appelont; allons vite à leu secours. Non, ce m'a-t-il dit, ils m'ont fait pardre. Oh! donc, tanquia qu'à la parfin, pour le faire court, je l'ai tant sarmonné que je nous sommes boutés dans une barque, et pis j'avons tant fait cahin, caha, que je les avons tirés de gliau, et pis je les avons menés cheux nous auprès du feu, et pis ils se sant dépouillés tout nus pour se sécher, et pis il y en est venu encore deux de la même bande qui s'équiant sauvés tout seuls, et pis Mathurine est arrivée là, à qui l'en a fait les doux yeux. Vlà justement, Charlotte, comme tout ça s'est fait.

CHARLOTTE. Ne m'as-tu pas dit, Piarrot, qu'il y en a un qu'est bien pu mieux fait que les autres?

PIERROT. Oui, c'est le maître. Il faut que ce soit queuque gros, gros monsieu, car il a du dor à son habit depuis le haut jusqu'en bas, et ceux qui le servont sont des monsieux eux-mêmes; et stapandant, tout gros monsieu qu'il est, il seroit par ma fiqué nayé si je n'avionne été là.

CHARLOTTE. Ardez un peu.

PIERROT. Oh! parguienne, sans nous il en avoit pour sa maine de fèves.

CHARLOTTE. Est-il encore cheux toi tout nu, Piarrot?

PIERROT. Nannain, ils l'avont r'habillé tout devant nous. Mon gliu, je n'en avois jamais vu s'habiller. Que d'histoires et d'engigorniaux boutont ces messieux-là les courtisans. Je me pardrois là-dedans, pour moi, et j'étois tout ébobi de voir ça. Quien, Charlotte, ils avont des cheveux qui ne tenont point à leu tête, et ils boutont ça, après tout, comme un gros bonnet de filasse. Ils ant des chemises qui ant des manches où j'entrerions tout brandis, toi et moi. En gliu d'haute-chausse, ils portent un garde-robe aussi large que d'ici à Pâques; en gliu de pourpoint, de petites brassières qui ne leu venont pas jusqu'au brichet, et en gliu de rabats, un grand mouchoir de cou à réziau avec quatre grosses houppes de linge qui leu pendont sur l'estomac. Ils avont itou d'autres petits rabats au bout des bras et de grands entonnois de passément aux jambes, et, parmi tout ça, tant de rubans, tant de rubans, que c'est une vrai piqué. Ignia pas jusqu'aux souliers qui n'en soyont farcis tout depuis un bout jusqu'à l'autre, et ils sont faits d'eune façon que je me romprois le cou avec.

CHARLOTTE. Par ma fi ! Piarrot, il faut que j'aïlle voir un peu ça.  
 PIERROT. Oh ! acoute un peu auparavant, Charlotte ; j'ai  
 queuque autre chose à te dire, moi.

CHARLOTTE. Eh bian ! qu'est-ce que c'est ?

PIERROT. Vois-tu, Charlotte, il faut, comme dit l'autre, que  
 je débonde mon cœur. Je t'aime, tu le sais bian, et  
 je sommès pour être mariés ensemble ; mais, marguienne, je ne suis point satisfait de toi.

CHARLOTTE. Quement ? qu'est-ce que c'est donc qu'iglia ?

PIERROT. Iglia que tu me chagraines l'esprit, franchement.

CHARLOTTE. Et quement donc ?

PIERROT. Tétiguienne, tu ne m'aimes point.

CHARLOTTE. Ah ! ah ! n'est-ce que ça ?

PIERROT. Oui, ce n'est que ça, et c'est bian assez.

CHARLOTTE. Mon guieu, Piarrot, tu me viens toujou dire la  
 même chose.

PIERROT. Je te dis toujou la même chose, parce que c'est  
 toujou la même chose ; et si ce n'étoit pas toujou la  
 même chose, je ne te dirois pas toujou la même chose.

CHARLOTTE. Mais qu'est-ce qu'il te faut ? Que veux-tu ?

PIERROT. Jerniguienne ! je veux que tu m'aimes.

CHARLOTTE. Est-ce que je ne t'aime pas ?

PIERROT. Non, tu ne m'aimes pas, et si, je fais tout ce que  
 je pis pour ça. Je t'achète, sans reproche, des rubans  
 à tous les marciars qui passent ; je me romps le cou  
 à t'aller dénicher des marles ; je fais jouer pour toi  
 les vielleux quand ce vient ta fête, et tout ça comme  
 si je me frappois la tête contre un mur. Vois-tu, ça  
 n'est ni biau ni honnête de n'aimer pas les gens qui  
 nous aiment.

CHARLOTTE. Mais, mon guieu, je t'aime aussi.

PIERROT. Oui, tu m'aimes d'une belle dégainé !

CHARLOTTE. Quement veux-tu donc qu'on fasse ?

PIERROT. Je veux que l'en fasse comme l'en fait quand l'en  
 aime comme il faut.

CHARLOTTE. Ne t'aimé-je pas aussi comme il faut ?

PIERROT. Non. Quand ça est, ça se voit, et l'en fait mille  
 petites singeries aux parsonnes quand on les aime  
 du bon du cœur. Regarde la grosse Thomasse comme  
 elle est assottée du jeune Robain ; alle est toujou au-  
 tour de li à l'agacer, et ne le laisse jamais en repos.  
 Toujou al li fait queuque niche ou li baille queuque  
 taloche en passant ; et l'autre jour qu'il étoit assis  
 sur un escabiau, alle fut le tirer de dessous li et le  
 fit choir tout de son long par tarre. Jarni ! vlà où  
 l'en voit les gens qui aiment ; mais toi tu ne me dis  
 jamais mot, t'es toujou là comme eune vraie souche

de bois, et je passerois vingt fois devant toi que tu ne te grouillerois pas pour me bailler le moindre coup ou me dire la moindre chose. Ventreguienne! ça n'est pas bian, après tout, et t'es trop froide pour les gens.

CHARLOTTE. Que veux-tu que j'y fasse? C'est mon himeur, et je ne me pis refondre.

PIERROT. Ignia humeur qui quienne. Quand en a de l'amiquié pour les parsonnes, l'on en baille toujou queuque petite signifiante.

CHARLOTTE. Enfin je t'aime tout autant que je pis, et si tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queuque autre.

PIERROT. Eh bian! vlà pas mon compte! Tétigué, si tu m'aïmois, me dirois-tu ça?

CHARLOTTE. Pourquoi me viens-tu aussi tarabuster l'esprit?

PIERROT. Morgué! que mal te fais-je? Je ne te demande qu'un peu d'amiquié.

CHARLOTTE. Eh bian! laisse faire aussi et ne me presse point tant. Peut-être que ça viendra tout d'un coup sans y songer.

PIERROT. Touche donc là, Charlotte.

CHARLOTTE *donnant sa main* Eh bien! quien.

PIERROT. Promets-moi donc que tu tâcheras de m'aimer davantage.

CHARLOTTE. J'y ferai tout ce que je pourrai; mais il faut que ça vienne de lui-même. Piarrot, est-ce là ce monsieu?

PIERROT. Oui, le vlà.

CHARLOTTE. Ah! mon guieu, qu'il est gentil, et que ç'auroit été dommage qu'il eût été nayé!

PIERROT. Je revians tout à l'heure; je m'en vas boire chopaine pour me rebouter tant soit peu de la fatigue que j'ais eue.

## SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE *dans le fond du théâtre.*

DON JUAN. Nous avons manqué notre coup, Sganarelle, et cette bourrasque imprévue a renversé avec notre barque le projet que nous avons fait; mais, à te dire vrai, la paysanne que je viens de quitter répare ce malheur, et je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon esprit tout le chagrin que me donnoit le mauvais succès de notre entreprise. Il ne faut pas que ce cœur m'échappe, et j'y ai déjà jeté des dispositions à ne pas me souffrir longtemps de pousser des soupirs.

SGANARELLE. Monsieur, j'avoue que vous m'étonnez. A peine sommes-nous échappés d'un péril de mort qu'au lieu de rendre grâce au ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer sa colère par vos fantaisies accoutumées et vos amours cr... (Don Juan prend un ton menaçant.) Paix, coquin que vous êtes; vous ne savez ce que vous dites, et monsieur sait ce qu'il fait. Allons.

DON JUAN apercevant Charlotte. Ah! ah! d'où sort cette autre paysanne, Sganarelle? As-tu rien vu de plus joli? et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre?

SGANARELLE. Assurément. (A part.) Autre pièce nouvelle.

DON JUAN à Charlotte. D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable? Quoi! dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes?

CHARLOTTE. Vous voyez, monsieu.

DON JUAN. Êtes-vous de ce village?

CHARLOTTE. Oui, monsieu.

DON JUAN. Et vous y demeurez?

CHARLOTTE. Oui, monsieu.

DON JUAN. Vous vous appelez?

CHARLOTTE. Charlotte, pour vous servir.

DON JUAN. Ah! la belle personne, et que ses yeux sont pénétrants!

CHARLOTTE. Monsieur, vous me rendez toute honteuse.

DON JUAN. Ah! n'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu? Peut-on rien voir de plus agréable? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah! que cette taille est jolie! Haussez un peu la tête, de grâce. Ah! que ce visage est mignon! Ouvrez vos yeux entièrement. Ah! qu'ils sont beaux! Que je voie un peu vos dents, je vous prie. Ah! qu'elles sont amoureuses et ces lèvres appétissantes! Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne.

CHARLOTTE. Monsieur, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

DON JUAN. Moi, me railler de vous? Dieu m'en garde! Je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTTE. Je vous suis bien obligée, si ça est.

DON JUAN. Point du tout, vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je vous dis, et ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redevable.

- CHARLOTTE. Monsieu, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.
- DON JUAN. Sganarelle, regarde un peu ses mains.
- CHARLOTTE. Fi! monsieu, elles sont noires comme je ne sais quoi.
- DON JUAN. Ah! que dites-vous là? Elles sont les plus belles du monde; souffrez que je les baise, je vous prie.
- CHARLOTTE. Monsieu, c'est trop d'honneur que vous me faites, et si j'avois su ça tantôt, je n'aurois pas manqué de les laver avec du son.
- DON JUAN. Eh! dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée, sans doute?
- CHARLOTTE. Non, monsieu; mais je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.
- DON JUAN. Quoi! une personne comme vous seroit la femme d'un simple paysan! Non, non, c'est profaner tant de beautés, et vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez, sans doute, une meilleure fortune; et le ciel, qui le connoît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage et rendre justice à vos charmes; car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt, sans doute; mais quoi! c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, et l'on vous aime autant en un quart d'heure qu'on feroit une autre en six mois.
- CHARLOTTE. Aussi vrai, monsieu, je ne sais comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait aise et j'aurois toutes les envies du monde de vous croire; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les monsieux, et que vous autres courtisans êtes des en jôleux qui ne songez qu'à abuser les filles.
- DON JUAN. Je ne suis pas de ces gens-là.
- SGANARELLE à part. Il n'a garde.
- CHARLOTTE. Voyez-vous, monsieu? il n'y a pas plaisir à se laisser abuser. Je suis une pauvre paysanne; mais j'ai l'honneur en recommandation, et j'aimerois bien mieux me voir morte que de me voir déshonorée.
- DON JUAN. Moi j'aurois l'âme assez méchante pour abuser une personne comme vous! Je serois assez lâche pour vous déshonorer! Non, non, j'ai trop de conscience pour cela. Je vous aime, Charlotte, en tout bien et en tout honneur, et, pour vous montrer que je vous dis vrai, sachez que je n'ai point d'autre dessein que de vous épouser. En voulez-vous un plus

grand témoignage? M'y voilà prêt quand vous voudrez, et je prends à témoin l'homme que voilà de la parole que je vous donne.

SGANARELLE. Non, non, ne craignez point; il se mariera avec vous tant que vous voudrez.

DON JUAN. Ah! Charlotte, je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Vous me faites grand tort de juger de moi par les autres, et s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuser des filles, vous devez me tirer du nombre et ne pas mettre en doute la sincérité de ma foi; et puis votre beauté vous assure de tout. Quand on est faite comme vous, on doit être à couvert de ces sortes de craintes; vous n'avez point l'air, croyez-moi, d'une personne qu'on abuse, et pour moi, je l'avoue, je me percerois le cœur de mille coups si j'avois eu la moindre pensée de vous trahir.

CHARLOTTE. Mon Dieu! je ne sais si vous dites vrai ou non, mais vous faites que l'on vous croit.

DON JUAN. Lorsque vous me croirez vous me rendrez justice assurément, et je vous réitère encore la promesse que je vous ai faite. Ne l'acceptez-vous pas? et ne voulez-vous pas consentir à être ma femme?

CHARLOTTE. Oui, pourvu que ma tante le veuille.

DON JUAN. Touchez donc là, Charlotte, puisque vous le voulez bien de votre part.

CHARLOTTE. Mais au moins, monsieur, ne m'allez pas tromper, je vous prie; il y auroit de la conscience à vous, et vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.

DON JUAN. Comment! Il me semble que vous doutez encore de ma sincérité! Voulez-vous que je fasse des serments épouvantables? Que le ciel...

CHARLOTTE. Mon Dieu! ne jurez point, je vous crois.

DON JUAN. Donnez-moi donc un petit baiser pour gage de votre parole.

CHARLOTTE. Oh! monsieur, attendez que je soyons mariés, je vous prie. Après ça, je vous baiserais tant que vous voudrez.

DON JUAN. Eh bien! belle Charlotte, je veux tout ce que vous voulez; abandonnez-moi seulement votre main, et souffrez que, par mille baisers, je lui exprime le ravissement où je suis...

### SCÈNE III.

DON JUAN, SGANARELLE, PIERROT, CHARLOTTE.

PIERROT poussant don Juan, qui baise la main de Charlotte. Tout doucement, monsieur; tenez-vous, s'il vous plaît. Vous vous chauffez trop et vous pourriez gagner la purésie.

DON JUAN repoussant rudement Pierrot. Qui m'amène cet impertinent?

PIERROT se mettant entre don Juan et Charlotte. Je vous dis qu'ous vous tegniez et qu'ous ne caressais point nos accordées.

DON JUAN repoussant encore Pierrot. Ah! que de bruit!

PIERROT. Jerniguienne! ce n'est pas comme ça qu'il faut pousser les gens.

CHARLOTTE prenant Pierrot par le bras. Et laisse-le faire aussi, Piarrot.

PIERROT. Quement! que je le laisse faire? Je ne veux pas, moi.

DON JUAN. Ah!

PIERROT. Tétiguienne! parce qu'ous êtes monsieur, ous viendrez caresser nos femmes à note barbe? Allez-v-s-en caresser les vôtres.

DON JUAN. Heu!

PIERROT. Heu. (Don Juan lui donne un soufflet) Tétigné! ne me frappez pas. (Autre soufflet.) Oh! jerniguié! (Autre soufflet.) Ventreguié! (Autre soufflet.) Palsangué! morguienne! ça n'est pas bian de battre les gens, et ce n'est pas là la récompense de v's avoir sauvé d'être navé.

CHARLOTTE. Piarrot, ne te fâche point.

PIERROT. Je me veux fâcher, et t'es une vilaine, toi, d'endurer qu'on te cajole.

CHARLOTTE. Oh! Piarrot, ce n'est pas ce que tu penses. Ce monsieur veut m'épouser, et tu ne dois pas te bouter en colère.

PIERROT. Quement? jerni! tu m'es promise.

CHARLOTTE. Ça n'y fait rien, Piarrot. Si tu m'aimes, ne dois-tu pas être bien aise que je devienne madame?

PIERROT. Jerniguié! non. J'aime mieux te voir crevée que de te voir à un autre.

CHARLOTTE. Va, va, Piarrot, ne te mets point en peine. Si je sis madame, je te ferai gagner quenque chose, et tu apporteras du beurre et du fromage cheux nous.

PIERROT. Ventreguienne! je gai en porterai jamais, quand tu m'en paierois deux fois autant. Est-ce donc comme ça que t'écoutes ce qu'il te dit? Morguienne! si j'avois su ça tantôt, je me serois bian gardé de le tirer de gliau, et je gli aurois baillé un bon coup d'aviron sur la tête.

DON JUAN s'approchant de Pierrot pour le frapper. Qu'est-ce que vous dites?

PIERROT se mettant derrière Charlotte. Jerniguienne! je ne crains parsonne.

DON JUAN passant du côté où est Pierrot. Attendez-moi un peu.

PIERROT repassant de l'autre côté. Je me moque de tout, moi.

DON JUAN courant après Pierrot. Voyons cela.

PIERROT se sauvant encore derrière Charlotte. J'en avons vu bien d'autres.

DON JUAN. Ouais.

SGANARELLE. Eh ! monsieur, laissez là ce pauvre misérable. C'est conscience de le battre. (A Pierrot, en se mettant entre lui et don Juan.) Écoute, mon pauvre garçon, retire-toi, et ne lui dis rien.

PIERROT passant devant Sganarelle et regardant fièrement don Juan. Je veux lui dire, moi.

DON JUAN levant la main pour donner un soufflet à Pierrot. Ah ! je vous apprendrai... (Pierrot baisse la tête, et Sganarelle reçoit le soufflet.)

SGANARELLE regardant Pierrot. Peste soit du marouffe !

DON JUAN à Sganarelle. Te voilà payé de ta charité.

PIERROT. Jarni ! je vas dire à sa tante tout ce ménage-ci.

#### SCÈNE IV.

DON JUAN, CHARLOTTE, SGANARELLE.

DON JUAN à Charlotte. Enfin, je m'en vais être le plus heureux de tous les hommes, et je ne changerois pas mon bonheur à toutes les choses du monde. Que de plaisirs quand vous serez ma femme, et que...

#### SCÈNE V.

DON JUAN, MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

SGANARELLE apercevant Mathurine. Ah ! ah !

MATHURINE à don Juan. Monsieur, que faites-vous donc là avec Charlotte ? Est-ce que vous lui parlez d'amour aussi ?

DON JUAN bas à Mathurine. Non. Au contraire. C'est elle qui me témoignoit une envie d'être ma femme, et je lui répondois que j'étois engagé à vous.

CHARLOTTE à don Juan. Qu'est-ce que c'est donc que vous veut Mathurine ?

DON JUAN bas à Charlotte. Elle est jalouse de me voir vous parler et voudroit bien que je l'épousasse ; mais je lui dis que c'est vous que j'épouse.

MATHURINE. Quoi ! Charlotte...

DON JUAN bas à Mathurine. Tout ce que vous lui direz sera inutile ; elle s'est mis cela dans la tête.

CHARLOTTE. Quement donc ! Mathurine...

DON JUAN bas à Charlotte. C'est en vain que vous lui parlerez, vous ne lui ferez point cette fantaisie.

MATHURINE. Est-ce que...

DON JUAN bas à Mathurine. Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

- CHARLOTTE. Je voudrais...
- DON JUAN *bas* à Charlotte. Elle est obstinée comme tous les diables.
- MATHURINE. Vraiment...
- DON JUAN *bas* à Mathurine. Ne lui dites rien ; c'est une folle.
- CHARLOTTE. Je pense...
- DON JUAN *bas* à Charlotte. Laissez-la là, c'est une extravagante.
- MATHURINE. Non, non, il faut que je lui parle.
- CHARLOTTE. Je veux voir un peu ses raisons.
- MATHURINE. Quoi!...
- DON JUAN *bas* à Mathurine. Je gage qu'elle va vous dire que je lui ai promis de l'épouser.
- CHARLOTTE. Je...
- DON JUAN *bas* à Charlotte. Gageons qu'elle vous soutiendra que je lui ai donné parole de la prendre pour femme.
- MATHURINE. Holà! Charlotte, ça n'est pas bien de courir sur le marché des autres.
- CHARLOTTE. Ça n'est pas honnête, Mathurine, d'être jalouse que monsieur me parle.
- MATHURINE. C'est moi que monsieur a vue la première.
- CHARLOTTE. S'il vous a vue la première, il m'a vue la seconde et m'a promis de m'épouser.
- DON JUAN *bas* à Mathurine. Eh bien! que vous ai-je dit?
- MATHURINE à Charlotte. Je vous baise les mains ; c'est moi, et non pas vous, qu'il a promis d'épouser.
- DON JUAN *bas* à Charlotte. N'ai-je pas deviné?
- CHARLOTTE. A d'autres, je vous prie ; c'est moi, vous dis-je.
- MATHURINE. Vous vous moquez des gens ; c'est moi, encore un coup.
- CHARLOTTE. Le voilà qui est pour le dire, si je n'ai pas raison.
- MATHURINE. Le voilà qui est pour me démentir, si je ne dis pas vrai.
- CHARLOTTE. Est-ce, monsieur, que vous lui avez promis de l'épouser?
- DON JUAN *bas* à Charlotte. Vous vous raillez de moi.
- MATHURINE. Est-il vrai, monsieur, que vous lui avez donné parole d'être son mari?
- DON JUAN *bas* à Mathurine. Pouvez-vous avoir cette pensée?
- CHARLOTTE. Vous voyez qu'al le soutient.
- DON JUAN *bas* à Charlotte. Laissez-la faire.
- MATHURINE. Vous êtes témoin comme al l'assure.
- DON JUAN *bas* à Mathurine. Laissez-le dire.
- CHARLOTTE. Non, non, il faut savoir la vérité.
- MATHURINE. Il est question de juger ça.
- CHARLOTTE. Oui, Mathurine, je veux que monsieur vous montre votre bec jaune.
- MATHURINE. Oui, Charlotte, je veux que monsieur vous rende un peu camuse.

CHARLOTTE. Monsieur, videz la querelle, s'il vous plaît.

MATHURINE. Mettez-nous d'accord, monsieur.

CHARLOTTE à Mathurine. Vous allez voir.

MATHURINE à Charlotte. Vous allez voir vous-même.

CHARLOTTE à don Juan. Dites.

MATHURINE à don Juan. Parlez.

DON JUAN.

Que voulez-vous que je dise ? Vous soutenez également toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femmes. Est-ce que chacune de vous ne sait pas ce qui en est, sans qu'il soit nécessaire que je m'explique davantage ? Pourquoi m'obliger là-dessus à des redites ? Celle à qui j'ai promis effectivement n'a-t-elle pas en elle-même de quoi se moquer des discours de l'autre, et doit-elle se mettre en peine, pourvu que j'accomplisse ma promesse ? Tous les discours n'avancent point les choses. Il faut faire et non pas dire, et les effets décident mieux que les paroles. Aussi n'est-ce rien que par là que je vous veux mettre d'accord, et l'on verra quand je me marierai laquelle des deux a mon cœur. (Bas à Mathurine.) Laissez-lui croire ce qu'elle voudra. (Bas à Charlotte.) Laissez-la se flatter dans son imagination. (Bas à Mathurine.) Je vous adore. (Bas à Charlotte.) Je suis tout à vous. (Bas à Mathurine.) Tous les visages sont laids auprès du vôtre. (Bas à Charlotte.) On ne peut plus souffrir les autres quand on vous a vue. (Haut.) J'ai un petit ordre à donner, je viens vous retrouver dans un quart d'heure.

## SCÈNE VI.

CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

CHARLOTTE à Mathurine. Je suis celle qu'il aime, au moins.

MATHURINE à Charlotte. C'est moi qu'il épousera.

SGANARELLE arrêtant Charlotte et Mathurine. Ah ! pauvres filles que vous êtes, j'ai pitié de votre innocence, et je ne puis souffrir de vous voir courir à votre malheur. Croyez-moi l'une et l'autre ; ne vous amusez point à tous les contes qu'on vous fait, et demeurez dans votre village.

## SCÈNE VII.

DON JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

DON JUAN dans le fond du théâtre, à part. Je voudrais bien savoir pourquoi Sganarelle ne me suit pas.

SGANARELLE. Mon maître est un fourbe ; il n'a dessein que de

vous abuser et en a bien abusé d'autres; c'est l'épouseur du genre humain, et... (Apercevant don Juan.) Cela est faux, et quiconque vous dira cela, vous lui devez dire qu'il en a menti. Mon maître n'est point l'épouseur du genre humain, il n'est point fourbe, il n'a pas dessein de vous tromper et n'en a point abusé d'autres. Ah! tenez, le voilà; demandez-le plutôt à lui-même.

DON JUAN regardant Sganarelle et le soupçonnant d'avoir parlé. Oui!

SGANARELLE. Monsieur, comme le monde est plein de méditants, je vais au-devant des choses, et je leur disois que, si quelqu'un leur venoit dire du mal de vous, elles se gardassent bien de le croire et ne manquassent pas de lui dire qu'il en auroit menti.

DON JUAN. Sganarelle!

SGANARELLE à Charlotte et à Mathurine. Oui, monsieur est homme d'honneur; je le garantis tel.

DON JUAN. Hon!

SGANARELLE. Ce sont des impertinents.

## SCÈNE VIII.

DON JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTTE, MATHURINE,  
SGANARELLE.

LA RAMÉE bas à don Juan. Monsieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon ici pour vous.

DON JUAN. Comment?

LA RAMÉE. Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver ici dans un moment; je ne sais par quel moyen ils peuvent vous avoir suivi; mais j'ai appris cette nouvelle d'un paysan qu'ils ont interrogé, et auquel ils vous ont dépeint. L'affaire presse, et le plus tôt que vous pourrez sortir d'ici sera le meilleur.

## SCÈNE IX.

DON JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

DON JUAN à Charlotte et à Mathurine. Une affaire pressante m'oblige de partir d'ici; mais je vous prie de vous ressouvenir de la parole que je vous ai donnée et de croire que vous aurez de mes nouvelles avant demain au soir.

## SCÈNE X.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN. Comme la partie n'est pas égale, il faut user de stratagème et éluder adroitement le malheur qui me

cherche. Je veux que Sganarelle se revête de mes habits, et moi...

SGANARELLE. Monsieur, vous vous moquez. M'exposer à être tué sous vos habits, et...

DON JUAN. Allons vite; c'est trop d'honneur que je vous fais, et bienheureux est le valet qui peut avoir la gloire de mourir pour son maître.

SGANARELLE. Je vous remercie d'un tel honneur. (Seul.) O ciel! puisqu'il s'agit de mort, fais-moi la grâce de n'être point pris pour un autre.

## ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une forêt.

### SCÈNE PREMIÈRE.

DON JUAN en habit de campagne, SGANARELLE en médecin.

SGANARELLE. Ma foi! monsieur, avouez que j'ai eu raison et que nous voilà l'un et l'autre déguisés à merveille. Votre premier dessein n'étoit point du tout à propos, et ceci nous cache bien mieux que tout ce que vous vouliez faire.

DON JUAN. Il est vrai que te voilà bien, et je ne sais où tu as été déterrer cet attirail ridicule.

SGANARELLE. Oui? C'est l'habit d'un vieux médecin, qui a été laissé en gage au lieu où je l'ai pris, et il m'en a coûté de l'argent pour l'avoir. Mais savez-vous, monsieur, que cet habit me met déjà en considération, que je suis salué des gens que je rencontre et que l'on me vient consulter ainsi qu'un habile homme?

DON JUAN. Comment donc?

SGANARELLE. Cinq ou six paysans et paysannes, en me voyant passer, me sont venus demander mon avis sur différentes maladies.

DON JUAN. Tu leur as répondu que tu n'y entendois rien.

SGANARELLE. Moi? point du tout. J'ai voulu soutenir l'honneur de mon habit; j'ai raisonné sur le mal et leur ai fait des ordonnances à chacun.

DON JUAN. Et quels remèdes encore leur as-tu ordonnés?

SGANARELLE. Ma foi! monsieur, j'en ai pris par où j'en ai pu attraper; j'ai fait mes ordonnances à l'aventure, et ce seroit une chose plaisante si les malades guérissoient et qu'on m'en vint remercier.

**DON JUAN.** Et pourquoi non? Par quelle raison n'aurois-tu pas les mêmes privilèges qu'ont tous les autres médecins? Ils n'ont pas plus de part que toi aux guérisons des malades, et tout leur art est pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux succès, et tu peux profiter, comme eux, du bonheur du malade, et voir attribuer à tes remèdes tout ce qui peut venir des faveurs du hasard et des forces de la nature.

**SGANARELLE.** Comment, monsieur, vous êtes aussi impie en médecine?

**DON JUAN.** C'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes.

**SGANARELLE.** Quoi! vous ne croyez pas au séné, ni à la casse, ni au vin émétique?

**DON JUAN.** Et pourquoi veux-tu que j'y croie?

**SGANARELLE.** Vous avez l'âme bien mécréante. Cependant vous voyez depuis un temps que le vin émétique fait bruir ses fuscaux. Ses miracles ont converti les plus incrédules esprits, et il n'y a pas trois semaines que j'en ai vu, moi qui vous parle, un effet merveilleux.

**DON JUAN.** Et quel?

**SGANARELLE.** Il y avoit un homme qui, depuis six jours, étoit à l'agonie; on ne savoit que lui ordonner, et tous les remèdes ne faisoient rien; on s'avisa à la fin de lui donner de l'émétique.

**DON JUAN.** Il réchappa, n'est-ce pas?

**SGANARELLE.** Non, il mourut.

**DON JUAN.** L'effet est admirable.

**SGANARELLE.** Comment! il y avoit six jours entiers qu'il ne pouvoit mourir, et cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace?

**DON JUAN.** Tu as raison.

**SGANARELLE.** Mais laissons là la médecine où vous ne croyez point, et parlons des autres choses; car cet habit me donne de l'esprit et je me sens en humeur de disputer contre vous. Vous savez bien que vous me permettez les disputes et que vous ne me défendez que les remontrances.

**DON JUAN.** Eh bien?

**SGANARELLE.** Je veux savoir un peu vos pensées à fond. Est-il possible que vous ne croyiez point du tout au ciel?

**DON JUAN.** Laissons cela.

**SGANARELLE.** C'est-à-dire que non. Et à l'enfer?

**DON JUAN.** Eh!

**SGANARELLE.** Tout de même. Et au diable, s'il vous plaît?

**DON JUAN.** Oui, oui.

**SGANARELLE.** Aussi peu. Ne croyez-vous point l'autre vie?

DON JUAN. Ah! ah! ah!  
 SGANARELLE. Voilà un homme que j'aurai bien de la peine à convertir. Et dites-moi un peu, le moine bourru, qu'en croyez-vous? eh!

DON JUAN. La peste soit du fat!  
 SGANARELLE. Et voilà ce que je ne puis souffrir; car il n'y a rien de plus vrai que le moine bourru, et je me ferois pendre pour celui-là. Mais encore faut-il croire quelque chose dans le monde. Qu'est-ce que vous croyez?

DON JUAN. Ce que je crois?

SGANARELLE. Oui.

DON JUAN. Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit.

SGANARELLE. La belle croyance et les beaux articles de foi que voilà! votre religion, à ce que je vois, est donc l'arithmétique? Il faut avouer qu'il se met d'étranges folies dans la tête des hommes, et que, pour avoir bien étudié, on est moins sage le plus souvent. Pour moi, monsieur, je n'ai point étudié comme vous, Dieu merci, et personne ne sauroit se vanter de m'avoir jamais rien appris; mais avec mon petit sens, mon petit jugement, je vois les choses mieux que tous les livres, et je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit. Je voudrais bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers, cette terre et ce ciel que voilà là-haut, et si tout cela s'est bâti de lui-même? Vous voilà, vous, par exemple, vous êtes là; est-ce que vous vous êtes fait tout seul, et n'a-t-il pas fallu que votre père ait engrossé votre mère pour vous faire? Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme est composée sans admirer de quelle façon cela est agencé l'un dans l'autre? ces nerfs, ces os, ces veines, ces artères, ces... ce poumon, ce cœur, ce foie et tous ces autres ingrédients qui sont là et qui... Oh! dame, interrompez-moi donc, si vous voulez. Je ne saurois disputer, si l'on ne m'interrompt. Vous vous taisez exprès et me laissez parler par belle malice.

DON JUAN. J'attends que ton raisonnement soit fini.

SGANARELLE. Mon raisonnement est qu'il y a quelque chose d'admirable dans l'homme, quoi que vous puissiez dire, que tous les savants ne sauroient expliquer. Cela n'est-il pas merveilleux que me voilà ici et que j'aie quelque chose dans la tête qui pense cent choses différentes en un moment, et fait de mon corps tout ce qu'elle veut? Je veux frapper des mains, hausser le

bras, lever les yeux au ciel, baisser la tête, remuer les pieds, aller à droite, à gauche, en avant, en arrière, tourner... (Il se laisse tomber en tournant.)

DON JUAN. Bon! voilà ton raisonnement qui a le nez cassé.

SGANARELLE. Morbleu! je suis bien sot de m'amuser à raisonner avec vous; croyez ce que vous voudrez; il m'importe bien que vous soyez damné!

DON JUAN. Mais tout en raisonnant je crois que nous sommes égarés. Appelle un peu cet homme que voilà là-bas pour lui demander le chemin.

## SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE, UN PAUVRE.

SGANARELLE. Holà! ho! l'homme! ho! mon compère! ho! l'ami! un petit mot, s'il vous plaît. Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

LE PAUVRE. Vous n'avez qu'à suivre cette route, messieurs, et détourner à main droite quand vous screz au bout de la forêt; mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que, depuis quelque temps, il y a des voleurs ici autour.

DON JUAN. Je te suis obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon cœur.

LE PAUVRE. Si vous vouliez me secourir, monsieur, de quelque aumône.

DON JUAN. Ah! ah! ton avis est intéressé, à ce que je vois.

LE PAUVRE. Je suis un pauvre homme, monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquera pas de prier le ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

DON JUAN. Eh! prie le ciel qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE. Vous ne connoissez pas monsieur, bonhomme; il ne croit qu'en deux et deux sont quatre, et en quatre et quatre sont huit.

DON JUAN. Quelle est ton occupation parmi ces arbres?

LE PAUVRE. De prier le ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

DON JUAN. Il ne se peut donc pas que tu ne sois à ton aise?

LE PAUVRE. Hélas! monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

DON JUAN. Tu te moques: un homme qui prie le ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

LE PAUVRE. Je vous assure, monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

DON JUAN. Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu.

de tes soins. Ah! ah! je m'en vais te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE. Ah! monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché?

DON JUAN. Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or ou non; en voici un que je te donne si tu jures. Tiens, il faut jurer.

LE PAUVRE. Monsieur...

DON JUAN. A moins de cela, tu ne l'auras pas.

SGANARELLE. Va, va, jure un peu; il n'y a pas de mal.

DON JUAN. Prends, le voilà, prends, te dis-je; mais jure donc.

LE PAUVRE. Non, monsieur, j'aime mieux mourir de faim.

DON JUAN. Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité.

(Regardant dans la forêt.) Mais que vois-je là? Un homme attaqué par trois autres! la partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté.

(Il met l'épée à la main et court au lieu du combat.)

### SCÈNE III.

SGANARELLE seul.

Mon maître est un vrai enragé d'aller se présenter à un péril qui ne le cherche pas; mais, ma foi! le secours a servi, et les deux ont fait fuir les trois.

### SCÈNE IV.

DON JUAN, DON CARLOS, SGANARELLE au fond du théâtre.

DON CARLOS remettant son épée. On voit, par la fuite de ces voleurs, de quel secours est votre bras. Souffrez, monsieur, que je vous rende grâce d'une action si généreuse, et que...

DON JUAN. Je n'ai rien fait, monsieur, que vous n'eussiez fait en ma place. Notre propre honneur est intéressé dans de pareilles aventures, et l'action de ces coquins étoit si lâche que c'eût été y prendre part que de ne s'y pas opposer. Mais par quelle rencontre vous êtes-vous trouvé entre leurs mains?

DON CARLOS. Je m'étois, par hasard, égaré d'un frère et de tous ceux de notre suite; et, comme je cherchois à les rejoindre, j'ai fait rencontre de ces voleurs, qui d'abord ont tué mon cheval, et qui, sans votre valeur, en auroient fait autant de moi.

DON JUAN. Votre dessein est-il d'aller du côté de la ville?

DON CARLOS. Oui, mais sans y vouloir entrer; et nous nous voyons obligés, mon frère et moi, à tenir la campagne pour une de ces fâcheuses affaires qui rédui-

sent les gentilshommes à se sacrifier, eux et leur famille, à la sévérité de leur honneur, puisque enfin le plus doux succès en est toujours funeste, et que, si l'on ne quitte pas la vie, on est contraint de quitter le royaume; et c'est en quoi je trouve la condition d'un gentilhomme malheureuse de ne pouvoir point s'assurer sur toute la prudence et toute l'honnêteté de sa conduite, d'être asservi par les lois de l'honneur au dérèglement de la conduite d'autrui, et de voir sa vie, son repos et ses biens dépendre de la fantaisie du premier téméraire qui s'avisera de lui faire une de ces injures pour qui un honnête homme doit périr.

**DON JUAN.** On a cet avantage qu'on fait courir le même risque et passer mal aussi le temps à ceux qui prennent fantaisie de nous venir faire une offense de gaieté de cœur. Mais ne seroit-ce point une indiscretion que de vous demander quelle peut être votre affaire?

**DON CARLOS.** La chose en est aux termes de n'en plus faire de secret, et, lorsque l'injure a une fois éclaté, notre honneur ne va point à vouloir cacher notre honte, mais à faire éclater notre vengeance et à publier même le dessein que nous en avons. Ainsi, monsieur, je ne feindrai point de vous dire que l'offense que nous cherchons à venger est une sœur séduite et enlevée d'un couvent, et que l'auteur de cette offense est un don Juan Tenorio, fils de don Louis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours, et nous l'avons suivi ce matin sur le rapport d'un valet, qui nous a dit qu'il sortoit à cheval, accompagné de quatre ou cinq, et qu'il avoit pris le long de cette côte; mais tous nos soins ont été inutiles, et nous n'avons pu découvrir ce qu'il est devenu.

**DON JUAN.** Le connoissez-vous, monsieur, ce don Juan dont vous parlez?

**DON CARLOS.** Non, quant à moi. Je ne l'ai jamais vu et je l'ai seulement ouï dépeindre à mon frère; mais la renommée n'en dit pas force bien, et c'est un homme dont la vie...

**DON JUAN.** Arrêtez, monsieur, s'il vous plaît. Il est un peu de mes amis, et ce seroit à moi une espèce de lâcheté que d'en ouïr dire du mal.

**DON CARLOS.** Pour l'amour de vous, monsieur, je n'en dirai rien du tout, et c'est bien la moindre chose que je vous doive, après m'avoir sauvé la vie, que de me taire devant vous d'une personne que vous connoissez, lorsque je ne puis en parler sans en dire du mal;

mais, quelque ami que vous lui soyez, j'ose espérer que vous n'approuverez pas son action et ne trouverez pas étrange que nous cherchions d'en prendre la vengeance.

**DON JUAN.** Au contraire, je vous y veux servir et vous épargner des soins inutiles. Je suis ami de don Juan, je ne puis pas m'en empêcher; mais il n'est pas raisonnable qu'il offense impunément des gentilshommes, et je m'engage à vous faire faire raison par lui.

**DON CARLOS.** Et quelle raison peut-on faire à ces sortes d'injures?

**DON JUAN.** Toute celle que votre honneur peut souhaiter; et, sans vous donner la peine de chercher don Juan davantage, je m'oblige à le faire trouver au lieu que vous voudrez et quand il vous plaira.

**DON CARLOS.** Cet espoir est bien doux, monsieur, à des cœurs offensés; mais, après ce que je vous dois, ce me seroit une trop sensible douleur que vous fussiez de la partie.

**DON JUAN.** Je suis si attaché à don Juan qu'il ne sauroit se battre que je ne me batte aussi; mais enfin j'en réponds comme de moi-même, et vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paroisse et vous donne satisfaction.

**DON CARLOS.** Que ma destinée est cruelle! Faut-il que je vous doive la vie et que don Juan soit de vos amis!

## SCÈNE V.

**DON ALONSE, DON CARLOS, DON JUAN, SGANARELLE.**

**DON ALONSE** parlant à ceux de sa suite sans voir don Carlos ni don Juan.

Faites boire là mes chevaux, et qu'on les amène après nous; je veux un peu marcher à pied. (Les apercevant tous deux.) O ciel! que vois-je ici? Quoi! mon frère, vous voilà avec notre ennemi mortel

**DON CARLOS.** Notre ennemi mortel?

**DON JUAN** mettant la main sur la garde de son épée. Oui, je suis don Juan moi-même, et l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiser mon nom.

**DON ALONSE** mettant l'épée à la main. Ah! traître, il faut que tu périsse, et... (Sganarelle court se cacher.)

**DON CARLOS.** Ah! mon frère, arrêtez. Je lui suis redevable de la vie; et sans le secours de son bras, j'aurois été tué par des voleurs que j'ai trouvés.

**DON ALONSE.** Et voulez-vous que cette considération empêche notre vengeance? Tous les services que nous rend une main ennemie ne sont d'aucun mérite pour engager notre âme; et, s'il faut mesurer l'obligation à

l'injure, votre reconnaissance, mon frère, est ici ridicule; et comme l'honneur est infiniment plus précieux que la vie, c'est ne devoir rien proprement que d'être redevable de la vie à qui nous a ôté l'honneur.

DON CARLOS. Je sais la différence, mon frère, qu'un gentilhomme doit toujours mettre entre l'un et l'autre, et la reconnaissance de l'obligation n'efface point en moi le ressentiment de l'injure; mais souffrez que je lui rende ici ce qu'il m'a prêté, que je m'acquitte sur-le-champ de la vie que je lui dois par un délai de notre vengeance, et lui laisse la liberté de jouir, durant quelques jours, du fruit de son bienfait.

DON ALONSE. Non, non; c'est hasarder notre vengeance que de la reculer, et l'occasion de la prendre peut ne plus revenir. Le ciel nous l'offre ici, c'est à nous d'en profiter. Lorsque l'honneur est blessé mortellement, on ne doit point songer à garder aucunes mesures; et si vous répugnez à prêter votre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer et laisser à ma main la gloire d'un tel sacrifice.

DON CARLOS. De grâce, mon frère...

DON ALONSE. Tous ces discours sont superflus; il faut qu'il meure.

DON CARLOS. Arrêtez, vous dis-je, mon frère. Je ne souffrirai point du tout qu'on attaque ses jours, et je jure le ciel que je le défendrai ici contre qui que ce soit, et je saurai lui faire un rempart de cette même vie qu'il a sauvée; et, pour adresser vos coups, il faudra que vous me perciez.

DON ALONSE. Quoi! vous prenez le parti de notre ennemi contre moi! et loin d'être saisi à son aspect des mêmes transports que je sens; vous faites voir pour lui des sentiments pleins de douceur!

DON CARLOS. Mon frère, montrons de la modération dans une action légitime, et ne vengeons point notre honneur avec cet emportement que vous témoignez. Ayons du cœur dont nous soyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, et qui se porte aux choses par une pure délibération de notre raison, et non point par le mouvement d'une aveugle colère. Je ne veux point, mon frère, demeurer redevable à mon ennemi, et je lui ai une obligation dont il faut que je m'acquitte avant toute chose. Notre vengeance, pour être différée, n'en sera pas moins éclatante; au contraire, elle en tirera de l'avantage, et cette occasion de l'avoir pu prendre la fera paroître plus juste aux yeux de tout le monde.

**DON ALONSE.** Oh ! l'étrange foiblesse et l'aveuglement effroyable de hasarder ainsi les intérêts de son honneur pour la ridicule pensée d'une obligation chimérique !

**DON CARLOS.** Non, mon frère, ne vous mettez pas en peine. Si je fais une faute, je saurai bien la réparer, et je me charge de tout le soin de notre honneur ; je sais à quoi il nous oblige, et cette suspension d'un jour, que ma reconnaissance lui demande, ne fera qu'augmenter l'ardeur que j'ai de le satisfaire. Don Juan, vous voyez que j'ai soin de vous rendre le bien que j'ai reçu de vous, et vous devez par là juger du reste, croire que je m'acquitte avec même chaleur de ce que je dois, et que je ne serai pas moins exact à vous payer l'injure que le bienfait. Je ne veux point vous obliger ici à expliquer vos sentiments, et je vous donne la liberté de penser à loisir aux résolutions que vous avez à prendre. Vous connoissez assez la grandeur de l'offense que vous nous avez faite, et je vous fais juge vous-même des réparations qu'elle demande. Il est des moyens doux pour nous satisfaire, il en est de violents et de sanglants ; mais enfin, quelque choix que vous fassiez, vous m'avez donné parole de me faire faire raison par don Juan. Songez à me la faire. je vous prie, et vous ressouvenez que, hors d'ici, je ne dois plus qu'à mon honneur.

**DON JUAN.** Je n'ai rien exigé de vous, et vous tiendrai ce que j'ai promis.

**DON CARLOS.** Allons, mon frère ; un moment de douceur ne fait aucune injure à la sévérité de notre devoir.

## SCÈNE VI.

## DON JUAN, SGANARELLE.

**DON JUAN.** Holà ! eh ! Sganarelle !

**SGANARELLE** sortant de l'endroit où il étoit caché. Plaît-il ?

**DON JUAN.** Comment ! coquin, tu fuis quand on m'attaque !

**SGANARELLE.** Pardonnez-moi, monsieur ; je viens seulement d'ici près. Je crois que cet habit est purgatif, et que c'est prendre médecine que de le porter.

**DON JUAN.** Peste soit l'insolent ! Couvre au moins ta poltronnerie d'un voile plus honnête. Sais-tu bien qui est celui à qui j'ai sauvé la vie ?

**SGANARELLE.** Moi ? non.

**DON JUAN.** C'est un frère d'Elvire.

**SGANARELLE.** Un...

**DON JUAN.** Il est assez honnête homme, il en a bien usé, et j'ai regret d'avoir démêlé avec lui.

- SGANARELLE. Il vous seroit aisé de pacifier toutes choses.
- DON JUAN. Oui ; mais ma passion est usée pour done Elvire, et l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le sais, et je ne saurois me résoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ai dit vingt fois, j'ai une pente naturelle à me laisser aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur est à toutes les belles, et c'est à elles à le prendre tour à tour, et à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel est le superbe édifice que je vois entre ces arbres ?
- SGANARELLE. Vous ne le savez pas ?
- DON JUAN. Non, vraiment.
- SGANARELLE. Bon ; c'est le tombeau que le commandeur faisoit faire lorsque vous le tuâtes.
- DON JUAN. Ah ! tu as raison. Je ne savois pas que c'étoit de ce côté-ci qu'il étoit. Tout le monde m'a dit des merveilles de cet ouvrage, aussi bien que de la statue du commandeur, et j'ai envie de l'aller voir.
- SGANARELLE. Monsieur, n'allez point là.
- DON JUAN. Pourquoi ?
- SGANARELLE. Cela n'est pas civil d'aller voir un homme que vous avez tué.
- DON JUAN. Au contraire, c'est une visite dont je lui veux faire civilité, et qu'il doit recevoir de bonne grâce s'il est galant homme. Allons, entrons dedans. (Le tombeau s'ouvre, et l'on voit la statue du commandeur.)
- SGANARELLE. Ah ! que cela est beau ! Les belles statues ! le beau marbre ! les beaux piliers ! Ah ! que cela est beau ! Qu'en dites-vous, monsieur ?
- DON JUAN. Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort ; et ce que je trouve admirable, c'est qu'un homme qui s'est passé durant sa vie d'une assez simple demeure en veuille avoir une si magnifique pour quand il n'en a plus que faire.
- SGANARELLE. Voici la statue du commandeur.
- DON JUAN. Parbleu ! le voilà bon, avec son habit d'empereur romain.
- SGANARELLE. Ma foi ! monsieur, voilà qui est bien fait. Il semble qu'il est en vie et qu'il s'en va parler ; il jette des regards sur nous qui me feroient peur si j'étois tout seul, et je pense qu'il ne prend pas plaisir de nous voir.
- DON JUAN. Il auroit tort ; et ce seroit mal recevoir l'honneur que je lui fais. Demande-lui s'il veut venir souper avec moi.
- SGANARELLE. C'est une chose dont il n'a pas besoin, je crois.
- DON JUAN. Demande-lui, te dis-je.

SGANARELLE. Vous moquez-vous? ce seroit être fou que d'aller parler à une statue.

DON JUAN. Fais ce que je te dis.

SGANARELLE. Quelle bizarrerie! Seigneur commandeur... (A part.) Je ris de ma sottise; mais c'est mon maître qui me la fait faire. (Haut.) Seigneur commandeur, mon maître don Juan vous demande si vous voulez lui faire l'honneur de venir souper avec lui. (La statue baisse la tête.) Ah!

DON JUAN. Qu'est-ce? Qu'as-tu? Dis donc. Veux-tu parler?

SGANARELLE baissant la tête comme la statue. La statue...

DON JUAN. Eh bien! que veux-tu dire, traître?

SGANARELLE. Je vous dis que la statue...

DON JUAN. Eh bien! la statue? Je t'assomme, si tu ne parles.

SGANARELLE. La statue m'a fait signe.

DON JUAN. La peste le coquin!

SGANARELLE. Elle m'a fait signe, vous dis-je; il n'est rien de plus vrai. Allez-vous-en lui parler vous-même pour voir. Peut-être...

DON JUAN. Viens, maraud, viens. Je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie; prends garde. Le seigneur commandeur voudroit-il venir souper avec moi? (La statue baisse encore la tête.)

SGANARELLE. Je ne voudrois pas en tenir dix pistoles. Eh bien! monsieur?

DON JUAN. Allons, sortons d'ici.

SGANARELLE seul. Voilà de mes esprits forts qui ne veulent rien croire.

## ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de don Juan.

### SCÈNE PREMIÈRE.

DON JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

DON JUAN à Sganarelle. Quoi qu'il en soit, laissons cela; c'est une bagatelle, et nous pouvons avoir été trompés par un faux jour ou surpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la vue.

SGANARELLE. Eh! monsieur, ne cherchez point à démentir ce que nous avons vu des yeux que voilà. Il n'est rien de plus véritable que ce signe de tête; et je ne doute

point que le ciel, scandalisé de votre vie, n'ait produit ce miracle pour vous convaincre et pour vous retirer de...

DON JUAN. Écoute. Si tu m'importunes davantage de tes sottises morales, si tu me dis encore le moindre mot là-dessus, je vais appeler quelqu'un, demander un nerf de bœuf, te faire tenir par trois ou quatre et te rouer de mille coups. M'entends-tu bien?

SGANARELLE. Fort bien, monsieur, le mieux du monde. Vous vous expliquez clairement; c'est ce qu'il y a de bon en vous, que vous n'allez point chercher de détours; vous dites les choses avec une netteté admirable.

DON JUAN. Allons, qu'on me fasse souper le plus tôt que l'on pourra. Une chaise, petit garçon.

## SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

LA VIOLETTE. Monsieur, voilà votre marchand, monsieur Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE. Bon. Voilà ce qu'il nous faut, qu'un compliment de créancier. De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent, et que ne lui disois-tu que monsieur n'y est pas?

LA VIOLETTE. Il y a trois quarts d'heure que je lui dis; mais il ne veut pas le croire et s'est assis là dedans pour attendre.

SGANARELLE. Qu'il attende tant qu'il voudra.

DON JUAN. Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose, et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double.

## SCÈNE III.

DON JUAN, MONSIEUR DIMANCHE, SGANARELLE,  
LA VIOLETTE, RAGOTIN.

DON JUAN. Ah! monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord! J'avois donné ordre qu'on ne me fit parler à personne; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, je vous suis fort obligé.

DON JUAN parlant à la Violette et à Ragotin. Parbleu! coquins, je vous apprendrai à laisser monsieur Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connoître les gens.

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, cela n'est rien.

DON JUAN à monsieur Dimanche. Comment! vous dire que je n'y suis pas, à monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis!

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, je suis votre serviteur. J'étois venu...

DON JUAN. Allons vite, un siège pour monsieur Dimanche.

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, je suis bien comme cela.

DON JUAN. Point, point; je veux que vous soyez assis contre moi.

MONSIEUR DIMANCHE. Cela n'est point nécessaire.

DON JUAN. Otez ce pliant et apportez un fauteuil.

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, vous vous moquez, et...

DON JUAN. Non, non, je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur...

DON JUAN. Allons, asseyez-vous.

MONSIEUR DIMANCHE. Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étois...

DON JUAN. Mettez-vous là, vous dis-je.

MONSIEUR DIMANCHE. Non, monsieur, je suis bien. Je viens pour...

DON JUAN. Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

DON JUAN. Parbleu! monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

MONSIEUR DIMANCHE. Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

DON JUAN. Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil et des yeux vifs.

MONSIEUR DIMANCHE. Je voudrois bien...

DON JUAN. Comment se porte madame Dimanche, votre épouse?

MONSIEUR DIMANCHE. Fort bien, monsieur, Dieu merci.

DON JUAN. C'est une brave femme.

MONSIEUR DIMANCHE. Elle est votre servante, monsieur. Je veno...

DON JUAN. Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle?

MONSIEUR DIMANCHE. Le mieux du monde.

DON JUAN. La jolie petite fille que c'est! Je l'aime de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE. C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vous...

DON JUAN. Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?

MONSIEUR DIMANCHE. Toujours de même, monsieur. Je...

DON JUAN. Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

- MONSIEUR DIMANCHE. Plus que jamais, monsieur, et nous ne saurions en chevir.
- DON JUAN. Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille ; car j'y prends beaucoup d'intérêt.
- MONSIEUR DIMANCHE. Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je...
- DON JUAN *lui tendant la main.* Touchez donc là, monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis ?
- MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, je suis votre serviteur.
- DON JUAN. Parbleu ! je suis à vous de tout mon cœur.
- MONSIEUR DIMANCHE. Vous m'honorez trop. Je...
- DON JUAN. Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.
- MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.
- DON JUAN. Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.
- MONSIEUR DIMANCHE. Je n'ai point mérité cette grâce assurément. Mais, monsieur...
- DON JUAN. Oh ça, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi ?
- MONSIEUR DIMANCHE. Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...
- DON JUAN *se levant.* Allons, vite un flambeau pour conduire monsieur Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.
- MONSIEUR DIMANCHE *se levant aussi.* Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais... (*Sganarelle ôte les sièges promptement.*)
- DON JUAN. Comment ? Je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et, de plus, votre débiteur.
- MONSIEUR DIMANCHE. Ah ! monsieur...
- DON JUAN. C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.
- MONSIEUR DIMANCHE. Si...
- DON JUAN. Voulez-vous que je vous reconduise ?
- MONSIEUR DIMANCHE. Ah ! monsieur, vous vous moquez ! Monsieur...
- DON JUAN. Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service. (*Il sort.*)

## SCÈNE IV.

MONSIEUR DIMANCHE, SGANARELLE.

- SGANARELLE. Il faut avouer que vous avez en monsieur un homme qui vous aime bien.
- MONSIEUR DIMANCHE. Il est vrai ; il me fait tant de civilités et tant

de compliments, que je ne saurois jamais lui demander de l'argent.

SGANARELLE. Je vous assure que toute sa maison périroit pour vous, et je voudrois qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle manière...

MONSIEUR DIMANCHE. Je le crois; mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE. Oh! ne vous mettez pas en peine, il vous payera le mieux du monde.

MONSIEUR DIMANCHE. Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.

SGANARELLE. Fi! ne parlez pas de cela.

MONSIEUR DIMANCHE. Comment? Je...

SGANARELLE. Ne sais-je pas bien que je vous dois?

MONSIEUR DIMANCHE. Oui. Mais...

SGANARELLE. Allons, monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

MONSIEUR DIMANCHE. Mais mon argent.

SGANARELLE prenant monsieur Dimanche par le bras. Vous moquez-vous?

MONSIEUR DIMANCHE. Je veux...

SGANARELLE le tirant. Eh!

MONSIEUR DIMANCHE. J'entends...

SGANARELLE le poussant vers la porte. Bagatelles.

MONSIEUR DIMANCHE. Mais...

SGANARELLE le poussant encore. Fi!

MONSIEUR DIMANCHE. Je...

SGANARELLE le poussant tout à fait hors du théâtre. Fi! vous dis-je.

## SCÈNE V.

### DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE.

LA VIOLETTE à don Juan. Monsieur, voilà monsieur votre père.

DON JUAN. Ah! me voici bien! Il me falloit cette visite pour me faire enrager.

## SCÈNE VI.

### DON LOUIS, DON JUAN, SGANARELLE.

DON LOUIS. Je vois bien que je vous embarrasse et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un et l'autre, et si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements. Hélas! que nous savons peu ce que nous faisons quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles et

nos demandes inconsidérées! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs non pareilles, je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables; et ce fils, que j'obtiens en fatiguant le ciel de vœux, est le chagrin et le supplice de cette vie même dont je croyais qu'il devoit être la joie et la consolation. De quel œil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes dont on a peine, aux yeux du monde, d'adoucir le mauvais visage; cette suite continuelle de méchantes affaires qui nous réduisent à toute heure à las et les bontés du souverain et qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services et le crédit de mes amis? Ah! quelle bassesse est la vôtre! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance? Êtes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité? et qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sorti d'un sang noble lorsque nous vivons en infâmes? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi, nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler; et cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leur vertu, si nous voulons être estimés leurs véritables descendants. Ainsi, vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né; ils vous désavouent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage; au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre déshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature; que la vertu est le premier titre de noblesse; que je regarde bien moins au nom qu'on signe qu'aux actions qu'on fait, et que je ferois plus d'état du fils d'un crocheteur qui seroit honnête homme que du fils d'un monarque qui vivroit comme vous.

DON JUAN.

Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

DON LOUIS.

Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni parler davantage, et je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton âme; mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions; que je saurai, plus tôt que tu ne penses,

mettre une borne à tes dérèglements, prévenir sur toi le courroux du ciel, et laver, par ta punition, la honte de t'avoir fait naître.

## SCÈNE VII.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN adressant la parole à son père, quoiqu'il soit sorti. Eh! mourez le plus tôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour, et j'enrage de voir des pères qui vivent autant que leurs fils. (Il se met dans un fauteuil.)

SGANARELLE. Ah! monsieur, vous avez tort.

DON JUAN se levant. J'ai tort!

SGANARELLE tremblant. Monsieur...

DON JUAN. J'ai tort!

SGANARELLE. Oui, monsieur, vous avez tort d'avoir souffert ce qu'il vous a dit, et vous le deviez mettre dehors par les épaules. A-t-on jamais rien vu de plus impertinent? Un père venir faire des remontrances à son fils, et lui dire de corriger ses actions, de se ressouvenir de sa naissance, de mener une vie d'honnête homme, et cent autres sottises de pareille nature! Cela se peut-il souffrir à un homme comme vous, qui savez comme il faut vivre? J'admire votre patience, et, si j'avois été en votre place, je l'aurois envoyé promener. (Bas, à part.) O complaisance maudite! à quoi me réduis-tu?

DON JUAN. Me fera-t-on souper bientôt?

## SCÈNE VIII.

DON JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

RAGOTIN. Monsieur, voici une dame voilée qui vient vous parler.

DON JUAN. Que pourroit-ce être?

SGANARELLE. Il faut voir.

## SCÈNE IX.

DONE ELVIRE voilée, DON JUAN, SGANARELLE.

DONE ELVIRE. Ne soyez point surpris, don Juan, de me voir à cette heure et dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite; et ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point ici pleine de ce courroux que j'ai tantôt fait éclater, et vous me voyez bien changée de ce que

j'étois ce matin. Ce n'est plus cette done Elvire qui faisoit des vœux contre vous, et dont l'âme irritée ne jetoit que menaces et ne respiroit que vengeance. Le ciel a banni de mon âme toutes ces indignes ardeurs que je sentoïis pour vous, tous ces transports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportemens d'un amour terrestre et grossier, et il n'a laissé dans mon cœur, pour vous, qu'une flamme épurée de tout le commerce des sens, une tendresse toute sainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour soi, et ne se met en peine que de votre intérêt.

DON JUAN *has* à Sganarelle. Tu pleures, je pense ?

SGANARELLE. Pardonnez-moi.

DONE ELVIRE. C'est ce parfait et pur amour qui me conduit ici pour votre bien, pour vous faire part d'un avis du ciel, et tâcher de vous retirer du précipice où vous courez. Oui, don Juan, je sais tous les dérèglements de votre vie, et ce même ciel, qui m'a touché le cœur et fait jeter les yeux sur les égarements de ma conduite, m'a inspiré de vous venir trouver et de vous dire de sa part que vos offenses ont épuisé sa miséricorde, que sa colère redoutable est prête de tomber sur vous, qu'il est en vous de l'éviter par un prompt repentir, et que peut-être vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir soustraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moi, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde. Je suis revenue, grâces au ciel, de toutes mes folles pensées; ma retraite est résolue, et je ne demande qu'assez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ai faite, et mériter, par une austère pénitence, le pardon de l'aveuglement où m'ont plongée les transports d'une passion condamnable. Mais, dans cette retraite, j'aurois une douleur extrême qu'une personne que j'ai chérie tendrement devint un exemple funeste de la justice du ciel, et ce me sera une joie incroyable si je puis vous porter à détourner de dessus votre tête l'épouvantable coup qui vous menace. De grâce, don Juan, accordez-moi, pour dernière faveur, cette douce consolation; ne me refusez point votre salut, que je vous demande avec larmes; et, si vous n'êtes point touché de votre intérêt, soyez-le au moins de mes prières, et m'épargnez le cruel déplaisir de vous voir condamner à des supplices éternels.

SGANARELLE à part. Pauvre femme !

DONE ELVIRE. Je vous ai aimé avec une tendresse extrême; rien

au monde ne m'a été si cher que vous; j'ai oublié mon devoir pour vous, j'ai fait toutes choses pour vous, et toute la récompense que je vous en demande, c'est de corriger votre vie et de prévenir votre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous ou pour l'amour de moi. Encore une fois, don Juan, je vous le demande avec larmes; et, si ce n'est pas assez des larmes d'une personne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous toucher.

SGANARELLE à part, regardant don Juan. Cœur de tigre!

DON ELVIRE. Je m'en vais après ce discours; et voilà tout ce que j'avois à vous dire.

DON JUAN. Madame, il est tard, demeurez ici. On vous y logera le mieux qu'on pourra.

DON ELVIRE. Non, don Juan, ne me retenez pas davantage.

DON JUAN. Madame, vous me ferez plaisir de demeurer, je vous assure.

DON ELVIRE. Non, vous dis-je, ne perdons point de temps en discours superflus. Laissez-moi vite aller, ne faites aucune instance pour me conduire, et songez seulement à profiter de mon avis.

## SCÈNE X.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN. Sais-tu bien que j'ai encore senti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, et que son habit négligé, son air languissant et ses larmes ont réveillé en moi quelques petits restes d'un feu éteint?

SGANARELLE. C'est-à-dire que ses paroles n'ont fait aucun effet sur vous.

DON JUAN. Vite à souper!

SGANARELLE. Fort bien.

## SCÈNE XI.

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

DON JUAN se mettant à table. Sganarelle, il faut songer à s'amender, pourtant.

SGANARELLE. Oui-da!

DON JUAN. Oui, ma foi! il faut s'amender. Encore vingt ou trente ans de cette vie-ci, et puis nous songerons à nous.

SGANARELLE. Oh!

DON JUAN. Qu'en dis-tu?

- SGANARELLE. Rien. Voilà le souper. (Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte, et le met dans sa bouche.)
- DON JUAN. Il me semble que tu as la joue enflée; qu'est-ce que c'est? Parle donc. Qu'as-tu là?
- SGANARELLE. Rien.
- DON JUAN. Montre un peu. Parbleu! c'est une fluxion qui lui est tombée sur la joue. Vite une lancette pour percer cela. Le pauvre garçon n'en peut plus, et cet abcès le pourroit étouffer. Attends; voyez comme il étoit mûr. Ah! coquin que vous êtes!
- SGANARELLE. Ma foi! monsieur, je voulois voir si votre cuisinier n'avoit point mis trop de sel ou trop de poivre.
- DON JUAN. Allons, mets-toi là et mange. J'ai affaire de toi quand j'aurai soupé. Tu as faim, à ce que je vois?
- SGANARELLE. se mettant à table. Je le crois bien, monsieur, je n'ai point mangé depuis ce matin. Tâtez de cela, voilà qui est le meilleur du monde. (A Ragotin, qui, à mesure que Sganarelle met quelque chose sur son assiette, la lui ôte dès que Sganarelle tourne la tête.) Mon assiette, mon assiette! Tout doux, s'il vous plaît! Vertubleu! petit compère, que vous êtes habile à donner des assiettes nettes! Et vous, petit la Violette, que vous savez présenter à boire à propos! (Pendant que la Violette donne à boire à Sganarelle, Ragotin ôte encore son assiette.)
- DON JUAN. Qui peut frapper de cette sorte?
- SGANARELLE. Qui diable nous vient troubler dans notre repas?
- DON JUAN. Je veux souper en repos, au moins, et qu'on ne laisse entrer personne.
- SGANARELLE. Laissez-moi faire, je m'y en vais moi-même.
- DON JUAN voyant venir Sganarelle effrayé. Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il?
- SGANARELLE baissant la tête comme la statue. Le... qui est là.
- DON JUAN. Allons voir, et montrons que rien ne me sauroit ébranler.
- SGANARELLE. Ah! pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu?

## SCÈNE XII.

DON JUAN, LA STATUE DU COMMANDEUR, SGANARELLE,  
LA VIOLETTE, RAGOTIN.

DON JUAN à ses gens. Une chaise et un couvert! Vite donc. (Don Juan et la statue se mettent à table.) — (A Sganarelle.) Allons, mets-toi à table.

SGANARELLE. Monsieur, je n'ai plus faim.

DON JUAN. Mets-toi là, te dis-je. A boire. A la santé du commandeur! Je te la porte, Sganarelle. Qu'on lui donne du vin.

SGANARELLE. Monsieur, je n'ai pas soif.

- DON JUAN. Bois, et chante ta chanson pour régaler le commandeur.
- SGANARELLE. Je suis enrhumé, monsieur.
- DON JUAN. Il n'importe. Allons. Vous autres, (à ses gens.) venez, accompagnez sa voix.
- LA STATUE. Don Juan, c'est assez. Je vous invite à venir demain souper avec moi. En aurez-vous le courage?
- DON JUAN. Oui. J'irai, accompagné du seul Sganarelle.
- SGANARELLE. Je vous rends grâces, il est demain jeûne pour moi.
- DON JUAN à Sganarelle. Prends ce flambeau.
- LA STATUE. On n'a pas besoin de lumière quand on est conduit par le ciel.

## ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une campagne.

### SCÈNE PREMIÈRE.

DON LOUIS, DON JUAN, SGANARELLE.

DON LOUIS. Quoi! mon fils, seroit-il possible que la bonté du ciel eût exaucé mes vœux? Ce que vous me dites est-il bien vrai? Ne m'abusez-vous point d'un faux espoir, et puis-je prendre quelque assurance sur la nouveauté surprenante d'une telle conversion?

DON JUAN. Oui, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs; je ne suis plus le même d'hier au soir, et le ciel, tout d'un coup, a fait en moi un changement qui va surprendre tout le monde. Il a touché mon âme et dessillé mes yeux, et je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ai été et les désordres criminels de la vie que j'ai menée. J'en repasse dans mon esprit toutes les abominations, et m'étonne comme le ciel les a pu souffrir si longtemps et n'a pas vingt fois sur ma tête laissé tomber les coups de sa justice redoutable. Je vois les grâces que sa bonté m'a faites en ne me punissant point de mes crimes; et je prétends en profiter comme je dois, faire éclater aux yeux du monde un soudain changement de vie, réparer par là le scandale de mes actions passées et m'efforcer d'en obtenir du ciel une pleine rémission. C'est à quoi je vais travailler, et je vous prie, monsieur, de vouloir bien contribuer à ce dessein, et de m'aider vous-même à faire choix d'une personne qui me serve de

guide et sous la conduite de qui je puisse marcher sûrement dans le chemin où je vais entrer.

DON LOUIS.

Ah! mon fils, que la tendresse d'un père est aisément rappelée, et que les offenses d'un fils s'évanouissent vite au moindre mot de repentir! Je ne me souviens plus déjà de tous les déplaisirs que vous m'avez donnés, et tout est effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me sens pas, je l'avoue; je jette des larmes de joie; tous mes vœux sont satisfaits, et je n'ai plus rien désormais à demander au ciel. Embrassez-moi, mon fils, et persistez, je vous conjure, dans cette louable pensée. Pour moi, j'en vais, tout de ce pas, porter l'heureuse nouvelle à votre mère, partager avec elle les doux transports du ravissement où je suis, et rendre grâce au ciel des saintes résolutions qu'il a daigné vous inspirer.

## SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE. Ah! monsieur, que j'ai de joie de vous voir converti! Il y a longtemps que j'attendois cela; et voilà, grâce au ciel, tous mes souhaits accomplis.

DON JUAN. La peste le benêt!

SGANARELLE. Comment, le benêt?

DON JUAN. Quoi! tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, et tu crois que ma bouche étoit d'accord avec mon cœur?

SGANARELLE. Quoi! ce n'est pas... Vous ne... Votre... (A part.) Oh! quel homme! quel homme! quel homme!

DON JUAN. Non, non, je ne suis point changé, et mes sentiments sont toujours les mêmes.

SGANARELLE. Vous ne vous rendez pas à la surprenante merveille de cette statue mouvante et parlante?

DON JUAN. Il y a bien quelque chose là-dedans que je ne comprends pas; mais, quoi que ce puisse être, cela n'est pas capable ni de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon âme; et si j'ai dit que je voulois corriger ma conduite et me jeter dans un train de vie exemplaire, c'est un dessein que j'ai formé par pure politique, un stratagème utile, une grimace nécessaire où je veux me contraindre pour ménager un père dont j'ai besoin, et me mettre à couvert, du côté des hommes, de cent fâcheuses aventures qui pourroient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence, et je suis bien aise d'avoir un témoin du

fond de mon âme et des véritables motifs qui m'obligent à faire les choses.

SGANARELLE. Quoi! vous ne croyez rien du tout, et vous voulez cependant vous ériger en homme de bien?

DON JUAN. Et pourquoi non? Il y en a tant d'autres comme moi, qui se mêlent de ce métier, et qui se servent du même masque pour abuser le monde!

SGANARELLE. Ah! quel homme! quel homme!

DON JUAN. Il n'y a plus de honte maintenant à cela; l'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer. Aujourd'hui la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée; et, quoi qu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'hypocrisie est un vice privilégié qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde et jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti... Qui en choque un se les attire tous sur les bras; et ceux que l'on sait même agir de bonne foi là-dessus et que chacun connoît pour être véritablement touchés, ceux-là, dis-je, sont toujours les dupes des autres; ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers et appuient aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connoisse qui, par ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, qui se font un bouclier du manteau de la religion, et, sous cet habit respecté, ont la permission d'être les plus méchants hommes du monde? On a beau savoir leurs intrigues et les connoître pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens, et quelque baissement de tête, un soupir mortifié et deux roulements d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux me sauver et mettre en sûreté mes affaires. Je ne quitterai mes douces habitudes; mais j'aurai soin de me cacher et me divertirai à petit bruit. Que si je viens à être découvert, je verrai, sans me remuer, prendre mes intérêts à toute la cabale, et je serai défendu par elle envers et contre tous. Enfin, c'est là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des actions d'au-

trui, jugerai mal de tout le monde et n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais et garderai tout doucement une haine irréconciliable. Je ferai le vengeur des intérêts du ciel, et, sous ce prétexte commode, je pousserai mes ennemis, je les accuserai d'impiété et saurai déchaîner contre eux des zélés indiscrets qui, sans connoissance de cause, crieront en public après eux, qui les accableront d'injures et les damneront hautement de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des foiblesses des hommes et qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siècle.

SGANARELLE. O ciel! qu'entends-je ici? il ne vous manquoit plus que d'être hypocrite pour vous achever de tout point, et voilà le comble des abominations. Monsieur, cette dernière-ci m'emporte, et je ne puis m'empêcher de parler. Faites-moi tout ce qu'il vous plaira; battez-moi, assommez-moi de coups, tuez-moi si vous voulez; il faut que je décharge mon cœur et qu'en valet fidèle je vous dise ce que je dois. Sachez, monsieur, que tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise; et, comme dit fort bien cet auteur que je ne connois pas, l'homme est en ce monde ainsi que l'oiseau sur la branche; la branche est attachée à l'arbre; qui s'attache à l'arbre, suit de bons préceptes; les bons préceptes valent mieux que les belles paroles; les belles paroles se trouvent à la cour; à la cour sont les courtisans; les courtisans suivent la mode; la mode vient de la fantaisie; la fantaisie est une faculté de l'âme; l'âme est ce qui nous donne la vie; la vie finit par la mort; la mort nous fait penser au ciel; le ciel est au-dessus de la terre; la terre n'est point la mer; la mer est sujette aux orages; les orages tourmentent les vaisseaux; les vaisseaux ont besoin d'un bon pilote; un bon pilote a de la prudence; la prudence n'est pas dans les jeunes gens; les jeunes gens doivent obéissance aux vieux; les vieux aiment les richesses; les richesses font les riches; les riches ne sont pas pauvres; les pauvres ont de la nécessité; la nécessité n'a point de loi; qui n'a pas de loi vit en bête brute; et, par conséquent, vous serez damné à tous les diables.

DON JUAN. O le beau raisonnement!

SGANARELLE. Après cela, si vous ne vous rendez, tant pis pour vous.

## SCÈNE III.

DON CARLOS, DON JUAN, SGANARELLE.

- DON CARLOS. Don Juan, je vous trouve à propos et suis bien aise de vous parler ici plutôt que chez vous pour vous demander vos résolutions. Vous savez que ce soin me regarde et que je me suis, en votre présence, chargé de cette affaire. Pour moi, je ne le cèle point, je souhaite fort que les choses aillent dans la douceur; et il n'y a rien que je ne fasse pour porter votre esprit à vouloir prendre cette voie et pour vous voir publiquement confirmer à ma sœur le nom de votre femme.
- DON JUAN d'un ton hypocrite. Hélas! je voudrais bien, de tout mon cœur, vous donner la satisfaction que vous souhaitez; mais le ciel s'y oppose directement; il a inspiré à mon âme le dessein de changer de vie, et je n'ai point d'autres pensées maintenant que de quitter entièrement tous les attachements du monde, de me dépouiller au plus tôt de toutes sortes de vanités, et de corriger désormais, par une austère conduite, tous les dérèglements criminels où m'a porté le feu d'une aveugle jeunesse.
- DON CARLOS. Ce dessein, don Juan, ne choque point ce que je dis, et la compagnie d'une femme légitime peut bien s'accommoder avec les louables pensées que le ciel vous inspire.
- DON JUAN. Hélas! point du tout. C'est un dessein que votre sœur elle-même a pris; elle a résolu sa retraite, et nous avons été touchés tous deux en même temps.
- DON CARLOS. Sa retraite ne peut nous satisfaire, pouvant être imputée au mépris que vous feriez d'elle et de notre famille, et notre honneur demande qu'elle vive avec vous.
- DON JUAN. Je vous assure que cela ne se peut. J'en avois, pour moi, toutes les envies du monde; et je me suis, même encore aujourd'hui, conseillé au ciel pour cela; mais, lorsque je l'ai consulté, j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne devois point songer à votre sœur, et qu'avec elle, assurément, je ne serois point mon salut.
- DON CARLOS. Croyez-vous, don Juan, nous éblouir par ces belles excuses?
- DON JUAN. J'obéis à la voix du ciel.
- DON CARLOS. Quoi! vous voulez que je me paye d'un semblable discours?
- DON JUAN. C'est le ciel qui le veut ainsi.

- DON CARLOS. Vous aurez fait sortir ma sœur d'un couvent pour la laisser ensuite?
- DON JUAN. Le ciel l'ordonne de la sorte.
- DON CARLOS. Nous souffrirons cette tache en notre famille?
- DON JUAN. Prenez-vous-en au ciel.
- DON CARLOS. Eh quoi! toujours le ciel!
- DON JUAN. Le ciel le souhaite comme cela.
- DON CARLOS. Il suffit, don Juan, je vous entends. Ce n'est pas ici que je veux vous prendre, et le lieu ne le souffre pas; mais, avant qu'il soit peu, je saurai vous trouver.
- DON JUAN. Vous ferez ce que vous voudrez. Vous savez que je ne manque point de cœur, et que je sais me servir de mon épée quand il le faut. Je m'en vais passer tout à l'heure dans cette petite rue écartée qui mène au grand couvent; mais je vous déclare, pour moi, que ce n'est point moi qui me veux battre : le ciel m'en défend la pensée; et, si vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.
- DON CARLOS. Nous verrons, de vrai, nous verrons.

## SCÈNE IV.

DON JUAN, SGANARELLE.

- SGANARELLE. Monsieur, quel diable de style prenez-vous là? Ceci est bien pis que le reste, et je vous aimerais bien mieux encore comme vous étiez auparavant. J'espérais toujours de votre salut; mais c'est maintenant que j'en désespère; et je crois que le ciel, qui vous a souffert jusques ici, ne pourra souffrir du tout cette dernière horreur.
- DON JUAN. Va, va, le ciel n'est pas si exact que tu penses; et si toutes les fois que les hommes...

## SCÈNE V.

DON JUAN, SGANARELLE, UN SPECTRE *en femme voilée.*

- SGANARELLE apercevant le spectre. Ah! monsieur, c'est le ciel qui vous parle, et c'est un avis qu'il vous donne.
- DON JUAN. Si le ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement s'il veut que je l'entende.
- LE SPECTRE. Don Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du ciel; et, s'il ne se repent ici, sa perte est résolue.
- SGANARELLE. Entendez-vous, monsieur?
- DON JUAN. Qui ose tenir ces paroles? Je crois connoître cette voix.

SGANARELLE. Ah! monsieur, c'est un spectre; je le reconnois au marcher.

DON JUAN. Spectre, fantôme ou diable, je veux voir ce que c'est. (Le spectre change de figure et représente le Temps avec sa faux à la main.)

SGANARELLE. O ciel! Voyez-vous, monsieur, ce changement de figure?

DON JUAN. Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur; et je veux éprouver, avec mon épée, si c'est un corps ou un esprit. (Le spectre s'envole dans le temps que don Juan veut le frapper.)

SGANARELLE. Ah! monsieur, rendez-vous à tant de preuves et jetez-vous vite dans le repentir.

DON JUAN. Non, non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir. Allons, suis-moi.

## SCÈNE VI.

LA STATUE DU COMMANDEUR, DON JUAN, SGANARELLE.

LA STATUE. Arrêtez, don Juan. Vous m'avez donné parole de venir manger avec moi.

DON JUAN. Oui. Où faut-il aller?

LA STATUE. Donnez-moi la main.

DON JUAN. La voilà.

LA STATUE. Don Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste, et les grâces du ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

DON JUAN. O ciel! que sens-je? Un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent. Ah! (Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur don Juan. La terre s'ouvre et l'abîme, et il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.)

## SCÈNE VII.

SGANARELLE seul.

Ah! mes gages! mes gages! Voilà, par sa mort, un chacun satisfait. Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content; il n'y a que moi seul de malheureux. Mes gages, mes gages, mes gages!

FIN DU FESTIN DE PIERRE.

# L'AMOUR MÉDECIN,

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES

1665

## AU LECTEUR.

Ce n'est ici qu'un simple crayon, un petit impromptu dont le Roi a voulu se faire un divertissement. Il est le plus précipité de tous ceux que Sa Majesté m'aît commandés; et, lorsque je dirai qu'il a été proposé, fait, appris et représenté en cinq jours, je ne dirai que ce qui est vrai. Il n'est pas nécessaire de vous avertir qu'il y a beaucoup de choses qui dépendent de l'action. On sait bien que les comédies ne sont faites que pour être jouées, et je ne conseille de lire celle-ci qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir, dans la lecture, tout le jeu du théâtre. Ce que je vous dirai, c'est qu'il seroit à souhaiter que ces sortes d'ouvrages pussent toujours se montrer à vous avec les ornements qui les accompagnent chez le Roi. Vous les verriez dans un état beaucoup plus supportable; et les airs et les symphonies de l'incomparable M. Lully, mêlés à la beauté des voix et à l'adresse des danseurs, leur donnent, sans doute, des grâces dont ils ont toutes les peines du monde à se passer.

## PERSONNAGES.

### ACTEURS DU PROLOGUE.

LA COMÉDIE.

LA MUSIQUE.

LE BALLET.

### ACTEURS DE LA COMÉDIE.

SGANARELLE, père de Lucinde.

LUCINDE, fille de Sganarelle.

CLITANDRE, amant de Lucinde.

AMINTE, voisine de Sganarelle.

LUCRÈCE, nièce de Sganarelle.

LISSETTE, suivante de Lucinde.

M. GUILLAUME, marchand de tapisseries.

M. JOSSE, orfèvre.

M. TOMÉS,

M. DESFONDRÈS.

M. MACROTON,

M. BAHIS,

M. FILERIN,

} médecins.

### UN NOTAIRE.

CHAMPAGNE, valet de Sganarelle.

### ACTEURS DU BALLET.

#### PREMIÈRE ENTRÉE.

CHAMPAGNE, valet de Sganarelle, dansant.

QUATRE MÉDECINS, dansants.

#### DEUXIÈME ENTRÉE.

UN OPÉRATEUR, chantant.

TRIVELINS ET SCARAMOUCHES, dansants, de la suite de l'Opérateur.

#### TROISIÈME ENTRÉE.

LA COMÉDIE.

LA MUSIQUE.

LE BALLET.

JEUX, RIS, PLAISIRS, dansants.

*La scène est à Paris.*

## PROLOGUE.

---

### LA COMÉDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET.

LA COMÉDIE. Quittons, quittons notre vaine querelle,  
Ne nous disputons point nos talents tour à tour;  
Et d'une gloire plus belle  
Piquons-nous en ce jour.

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde,  
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde,  
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

LA COMÉDIE. De ses travaux, plus grands qu'on ne peut croire,  
Il se vient quelquefois délasser parmi nous.  
Est-il de plus grande gloire?  
Est-il bonheur plus doux?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde,  
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

## ACTE PREMIER.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, AMINTE, LUCRÈCE, M. GUILLAUME,  
M. JOSSE.

SGANARELLE. Ah! l'étrange chose que la vie! et que je puis bien  
dire avec ce grand philosophe de l'antiquité que, qui  
terre a, guerre a, et qu'un malheur ne vient jamais  
sans l'autre! Je n'avois qu'une seule femme, qui est  
morte.

MONSIEUR GUILLAUME. Et combien donc en voulez-vous avoir?

SGANARELLE. Elle est morte, monsieur mon ami. Cette perte  
m'est très-sensible, et je ne puis m'en ressouvenir  
sans pleurer. Je n'étois pas fort satisfait de sa con-  
duite, et nous avions le plus souvent dispute ensem-  
ble; mais enfin, la mort rajuste toutes choses. Elle  
est morte; je la pleure. Si elle étoit en vie, nous nous

quercllerions. De tous les enfants que le ciel m'avoit donnés, il ne m'a laissé qu'une fille, et cette fille est toute ma peine. Car enfin, je la vois dans une mélancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouvantable dont il n'y a pas moyen de la retirer et dont je ne saurois même apprendre la cause. Pour moi, j'en perds l'esprit, et j'aurois besoin d'un bon conseil sur cette matière. (À Lucrèce.) Vous êtes ma nièce; (à Aminte) vous, ma voisine; (à M. Guillaume et à M. Josse) et vous, mes compères et mes amis; je vous prie de me conseiller tous ce que je dois faire.

MONSIEUR JOSSE. Pour moi, je tiens que la braverie et l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles; et, si j'étois que de vous, je lui achèterois dès aujourd'hui une belle garniture de diamants, ou de rubis, ou d'émeraudes.

MONSIEUR GUILLAUME. Et moi, si j'étois en votre place, j'achèterois une belle tenture de tapisserie de verdure, ou à personnages, que je ferois mettre à sa chambre pour lui réjouir l'esprit et la vue.

AMINTE. Pour moi, je ne ferois pas tant de façons, et je la marierois fort bien, et le plus tôt que je pourrois, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander il y a quelque temps.

LUCRÈCE. Et moi, je tiens que votre fille n'est point du tout propre pour le mariage. Elle est d'une complexion trop délicate et trop peu saine, et c'est la vouloir envoyer bientôt en l'autre monde que de l'exposer, comme elle est, à faire des enfants. Le monde n'est point du tout son fait; et je vous conseille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des divertissements qui seront mieux de son humeur.

SGANARELLE. Tous ces conseils sont admirables, assurément; mais je les tiens un peu intéressés, et trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous êtes orfèvre, monsieur Josse, et votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, monsieur Guillaume, et vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aimez, ma voisine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille, et vous ne seriez pas fâchée de la voir la femme d'un autre. Et quant à vous, ma chère nièce, ce n'est pas mon dessein, comme on sait, de marier ma fille avec qui que ce soit, et j'ai mes raisons pour cela; mais le conseil que vous me donnez de la faire religieuse est d'une femme qui pourroit bien souhaiter charitablement

d'être mon héritière universelle. Ainsi, messieurs et mesdames, quoique tous vos conseils soient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en suive aucun. (Seul.) Voilà de mes donneurs de conseils à la mode.

## SCÈNE II.

LUCINDE, SGANARELLE.

SGANARELLE. Ah! voilà ma fille qui prend l'air. Elle ne me voit pas; elle soupire; elle lève les yeux au ciel. (A Lucinde.) Dieu vous garde. Bonjour, ma mie. Eh bien! qu'est-ce? Comme vous en va? Eh quoi! toujours triste et mélancolique comme cela, et tu ne veux pas me dire ce que tu as? Allons donc, découvre-moi ton petit cœur. La, ma pauvre mie, dis, dis, dis tes petites pensées à ton petit papa mignon. Courage, veux-tu que je te baise? Viens. (A part.) J'enrage de la voir de cette humeur-là. (A Lucinde.) Mais, dis-moi, me veux-tu faire mourir de déplaisir, et ne puis-je savoir d'où vient cette grande langueur? Découvre-m'en la cause, et je te promets que je ferai toutes choses pour toi. Oui, tu n'as qu'à me dire le sujet de ta tristesse; je t'assure ici, et te fais serment qu'il n'y a rien que je ne fasse pour te satisfaire; c'est tout dire. Est-ce que tu es jalouse de quelqu'une de tes compagnes que tu vois plus brave que toi, et seroit-il quelque étoffe nouvelle dont tu voulusses avoir un habit? Non. Est-ce que ta chambre ne te semble pas assez parée, et que tu souhaiterois quelque cabinet de la foire Saint-Laurent? Ce n'est pas cela. Aurois-tu envie d'apprendre quelque chose, et veux-tu que je te donne un maître pour te montrer à jouer du clavecin? Nenni. Aimerois-tu quelqu'un, et souhaiterois-tu d'être mariée? (Lucinde fait signe que oui.)

## SCÈNE III.

SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE.

LISETTE. Eh bien, monsieur, vous venez d'entretenir votre fille. Avez-vous su la cause de sa mélancolie?

SGANARELLE. Non. C'est une coquine qui me fait enrager.

LISETTE. Monsieur, laissez-moi faire, je m'en vais la sonder un peu.

SGANARELLE. Il n'est pas nécessaire; et puisqu'elle veut être de cette humeur, je suis d'avis qu'on l'y laisse.

- LISSETTE. Laissez-moi faire, vous dis-je. Peut-être qu'elle se découvrira plus librement à moi qu'à vous. Quoi! madame, vous ne nous direz point ce que vous avez, et vous voulez affliger ainsi tout le monde? Il me semble qu'on n'agit point comme vous faites; et que, si vous avez quelque répugnance à vous expliquer à un père, vous n'en devez avoir aucune à me découvrir votre cœur. Dites-moi, souhaitez-vous quelque chose de lui? Il nous a dit plus d'une fois qu'il n'épargneroit rien pour vous contenter. Est-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous souhaiteriez? Et les promenades et les cadeaux ne tenteroient-ils point votre âme? Eh? avez-vous reçu quelque déplaisir de quelqu'un? Eh? n'aurez-vous point quelque secrète inclination avec qui vous souhaiteriez que votre père vous mariât? Ah! je vous entends. Voilà l'affaire. Que diable! pourquoi tant de façons? Monsieur, le mystère est découvert; et...
- SGANARELLE. Va, fille ingrate, je ne te veux plus parler, et je te laisse dans ton obstination.
- LUCINDE. Mon père, puisque vous voulez que je vous dise la chose...
- SGANARELLE. Oui, je perds toute l'amitié que j'avois pour toi...
- LISSETTE. Monsieur, sa tristesse...
- SGANARELLE. C'est une coquine qui me veut faire mourir.
- LUCINDE. Mon père, je veux bien...
- SGANARELLE. Ce n'est pas la récompense de t'avoir élevé comme j'ai fait.
- LISSETTE. Mais, monsieur...
- SGANARELLE. Non, je suis contre elle dans une colère épouvantable.
- LUCINDE. Mais, mon père...
- SGANARELLE. Je n'ai plus aucune tendresse pour toi.
- LISSETTE. Mais...
- SGANARELLE. C'est une friponne.
- LUCINDE. Mais...
- SGANARELLE. Une ingrate.
- LISSETTE. Mais...
- SGANARELLE. Une coquine, qui ne veut pas dire ce qu'elle a.
- LISSETTE. C'est un mari qu'elle veut.
- SGANARELLE. faisant semblant de ne pas entendre. Je l'abandonne.
- LISSETTE. Un mari!
- SGANARELLE. Je la déteste.
- LISSETTE. Un mari!
- SGANARELLE. Et la renonce pour ma fille.
- LISSETTE. Un mari!
- SGANARELLE. Non, ne m'en parlez point.

LISETTE. Un mari!  
 SGANARELLE. Ne m'en parlez point.  
 LISETTE. Un mari!  
 SGANARELLE. Ne m'en parlez point.  
 LISETTE. Un mari, un mari, un mari!

## SCÈNE IV.

LUCINDE, LISETTE.

LISETTE. On dit bien vrai qu'il n'y a point de pires sourds que ceux qui ne veulent point entendre.

LUCINDE. Eh bien, Lisette, j'avois tort de cacher mon dé-plaisir, et je n'avois qu'à parler pour avoir tout ce que je souhaitois de mon père! Tu le vois.

LISETTE. Par ma foi! voilà un vilain homme; et je vous avoue que j'aurois un plaisir extrême à lui jouer quelque tour. Mais d'où vient donc, madame, que jusqu'ici vous m'avez caché votre mal?

LUCINDE. Hélas! de quoi m'auroit servi de te le découvrir plus tôt, et n'aurois-je pas autant gagné à le tenir caché toute ma vie? Crois-tu que je n'aie pas bien prévu tout ce que tu vois maintenant, que je ne susse pas à fond tous les sentiments de mon père, et que le refus qu'il a fait porter à celui qui m'a demandée par un ami n'ait pas étouffé dans mon âme toute sorte d'espoir?

LISETTE. Quoi! c'est cet inconnu qui vous a fait demander, pour qui vous...

LUCINDE. Peut-être n'est-il pas honnête à une fille de s'ex-pliquer si librement; mais enfin, je t'avoue que, s'il m'étoit permis de vouloir quelque chose, ce seroit lui que je voudrois. Nous n'avons eu ensemble au-cune conversation, et sa bouche ne m'a point déclaré la passion qu'il a pour moi; mais dans tous les lieux où il m'a pu voir, ses regards et ses actions m'ont toujours parlé si tendrement, et la demande qu'il a fait faire de moi m'a paru d'un si honnête homme, que mon cœur n'a pu s'empêcher d'être sensible à ses ardeurs; et cependant tu vois où la dureté de mon père réduit toute cette tendresse.

LISETTE. Allez, laissez-moi faire. Quelque sujet que j'aie de me plaindre de vous du secret que vous m'avez fait, je ne veux pas laisser de servir votre amour; et, pourvu que vous ayez assez de résolution...

LUCINDE. Mais que veux-tu que je fasse contre l'autorité d'un père? et s'il est inexorable à mes vœux...

LISETTE. Allez, allez, il ne faut pas se laisser mener comme un oison; et, pourvu que l'honneur n'y soit pas offensé, on peut se libérer un peu de la tyrannie d'un père. Que prétend-il que vous fassiez? N'êtes-vous pas en âge d'être mariée? et croit-il que vous soyez de marbre? Allez, encore un coup, je veux servir votre passion; je prends dès à présent sur moi tout le soin de ses intérêts, et vous verrez que je sais des détours... Mais je vois votre père. Rentrons, et me laissez agir.

## SCÈNE V.

SGANARELLE seul.

Il est bon quelquefois de ne point faire semblant d'entendre les choses qu'on n'entend que trop bien, et j'ai fait sagement de parer la déclaration d'un désir que je ne suis pas résolu de contenter. A-t-on jamais rien vu de plus tyrannique que cette coutume où l'on veut assujettir les pères, rien de plus impertinent et de plus ridicule que d'amasser du bien avec de grands travaux, et d'élever une fille avec beaucoup de soin et de tendresse, pour se dépouiller de l'un et de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien? Non, non, je me moque de cet usage, et je veux garder mon bien et ma fille pour moi.

## SCÈNE VI.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE courant sur le théâtre, et feignant de ne pas voir Sganarelle. Ah! malheur! Ah! disgrâce! Ah! pauvre seigneur Sganarelle, où pourrai-je te rencontrer?

SGANARELLE à part. Que dit-elle là?

LISETTE courant toujours. Ah! misérable père! que feras-tu, quand tu sauras cette nouvelle?

SGANARELLE à part. Que sera-ce?

LISETTE. Ma pauvre maîtresse!

SGANARELLE à part. Je suis perdu.

LISETTE. Ah!

SGANARELLE courant après Lisette. Lisette!

LISETTE. Quelle infortune!

SGANARELLE. Lisette!

LISETTE. Quel accident!

SGANARELLE. Lisette!

LISETTE. Quelle fatalité!

SGANARELLE. Lisette!

LISETTE s'arrêtant. Ah! monsieur...

SGANARELLE. Qu'est-ce ?

LISETTE. Monsieur...

SGANARELLE. Qu'y a-t-il ?

LISETTE. Votre fille...

SGANARELLE. Ah! ah!

LISETTE. Monsieur, ne pleurez donc point comme cela, car vous me feriez rire.

SGANARELLE. Dis donc vite.

LISETTE. Votre fille, toute saisie des paroles que vous lui avez dites, et de la colère effroyable où elle vous a vu contre elle, est montée vite dans sa chambre, et, pleine de désespoir, a ouvert la fenêtre qui regarde sur la rivière.

SGANARELLE. Eh bien ?

LISETTE. Alors, levant les yeux au ciel : Non, a-t-elle dit, il m'est impossible de vivre avec le courroux de mon père, et puisqu'il me renonce pour sa fille, je veux mourir.

SGANARELLE. Elle s'est jetée ?

LISETTE. Non, monsieur. Elle a fermé tout doucement la fenêtre, et s'est allée mettre sur son lit. Là, elle s'est prise à pleurer amèrement, et, tout d'un coup, son visage a pâli, ses yeux se sont tournés, le cœur lui a manqué, et elle m'est demeurée entre les bras.

SGANARELLE. Ah! ma fille! Elle est morte ?

LISETTE. Non, monsieur. A force de la tourmenter, je l'ai fait revenir; mais cela lui reprend de moment en moment, et je crois qu'elle ne passera pas la journée.

SGANARELLE. Champagne! Champagne! Champagne!

## SCÈNE VII.

SGANARELLE, CHAMPAGNE, LISETTE.

SGANARELLE. Vite, qu'on m'aille querir des médecins, et en quantité. On n'en peut trop avoir dans une pareille aventure. Ah! ma fille! ma pauvre fille!

## SCÈNE VIII.

### PREMIÈRE ENTRÉE.

Champagne, valet de Sganarelle, frappe, en dansant, aux portes de quatre médecins.

## SCÈNE IX.

Les quatre médecins dansent et entrent avec cérémonie chez Sganarelle.

## ACTE DEUXIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE. Que voulez-vous donc faire, monsieur, de quatre médecins? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne?

SGANARELLE. Taisez-vous. Quatre conseils valent mieux qu'un.  
LISETTE. Est-ce que votre fille ne peut pas bien mourir sans le secours de ces messieurs-là?

SGANARELLE. Est-ce que les médecins font mourir?

LISETTE. Sans doute, et j'ai connu un homme qui prouvoit, par bonnes raisons, qu'il ne faut jamais dire : Une telle personne est morte d'une fièvre et d'une fluxion sur la poitrine, mais : Elle est morte de quatre médecins et de deux apothicaires.

SGANARELLE. Chut. N'offensez pas ces messieurs-là.

LISETTE. Ma foi, monsieur, notre chat est réchappé depuis peu d'un saut qu'il fit du haut de la maison dans la rue, et il fut trois jours sans manger et sans pouvoir remuer ni pied ni patte; mais il est bien heureux de ce qu'il n'y a point de chats médecins, car ses affaires étoient faites, et ils n'auroient pas manqué de le purger et de le saigner.

SGANARELLE. Voulez-vous vous taire? vous dis-je. Mais voyez quelle impertinence! Les voici.

LISETTE. Prenez garde, vous allez être bien édifié. Ils vous diront en latin que votre fille est malade.

## SCÈNE II.

MESSIEURS TOMÈS, DESFONANDRÈS, MACROTON,  
BAHIS, SGANARELLE, LISETTE.

SGANARELLE. Eh bien, messieurs?

M. TOMÈS. Nous avons vu suffisamment la malade, et sans doute qu'il y a beaucoup d'impuretés en elle.

SGANARELLE. Ma fille est impure?

M. TOMÈS. Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impuretés dans son corps, quantité d'humeurs corrompues.

SGANARELLE. Ah! je vous entends.

M. TOMÈS. Mais... Nous allons consulter ensemble.

SGANARELLE. Allons, faites donner des sièges.

LISETTE à M. Tomès. Ah ! monsieur, vous en êtes !

SGANARELLE à Lisette. De quoi donc connoissez-vous monsieur ?

LISETTE. De l'avoir vu l'autre jour chez la bonne amie de madame votre nièce.

M. TOMÈS. Comment se porte son cocher ?

LISETTE. Fort bien. Il est mort.

M. TOMÈS. Mort ?

LISETTE. Oui.

M. TOMÈS. Cela ne se peut.

LISETTE. Je ne sais pas si cela se peut, mais je sais bien que cela est.

M. TOMÈS. Il ne peut pas être mort, vous dis-je.

LISETTE. Et moi, je vous dis qu'il est mort et enterré.

M. TOMÈS. Vous vous trompez.

LISETTE. Je l'ai vu.

M. TOMÈS. Cela est impossible. Hippocrate dit que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze ou au vingt-un, et il n'y a que six jours qu'il est tombé malade.

LISETTE. Hippocrate dira ce qu'il lui plaira ; mais le cocher est mort.

SGANARELLE. Paix donc, discoureuse. Allons, sortons d'ici. Messieurs, je vous supplie de consulter de la bonne manière. Quoique ce ne soit pas la coutume de payer auparavant, toutefois, de peur que je l'oublie, et afin que ce soit une affaire faite, voici. (Il leur donne de l'argent, et chacun, en le recevant, fait un geste différent.)

### SCÈNE III.

MESSIEURS DESFONANDRÈS, TOMÈS, MACROTON, BAHIS.

(Ils s'asseyent et toussent.)

M. DESFONANDRÈS. Paris est étrangement grand, et il faut faire de longs trajets quand la pratique donne un peu.

M. TOMÈS. Il faut avouer que j'ai une mule admirable pour cela, et qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

M. DESFONANDRÈS. J'ai un cheval merveilleux, et c'est un animal infatigable.

M. TOMÈS. Savez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hui ? J'ai été, premièrement, tout contre l'Arsenal ; de l'Arsenal, au bout du faubourg Saint-Germain ; du faubourg Saint-Germain, au fond du Marais ; du fond du Marais, à la Porte-Saint-Honoré ; de la Porte-Saint-Honoré, au faubourg Saint-Jacques ; du

faubourg Saint-Jacques, à la Porte de Richelieu; de la Porte de Richelieu, ici; et d'ici, je dois aller encore à la Place-Royale.

M. DESFONANDRÈS. Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui; et, de plus, j'ai été à Ruel voir un malade.

M. TOMÈS. Mais, à propos, quel parti prenez-vous dans la querelle des deux médecins Théophraste et Artémus? Car c'est une affaire qui partage tout notre corps.

M. DESFONANDRÈS. Moi, je suis pour Artémus.

M. TOMÈS. Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vu, n'ait tué le malade, et que celui de Théophraste ne fût beaucoup meilleur, assurément; mais enfin, il a tort dans les circonstances, et il ne devoit pas être d'un autre avis que son ancien. Qu'en dites-vous?

M. DESFONANDRÈS. Sans doute. Il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puisse arriver.

M. TOMÈS. Pour moi, j'y suis sévère en diable, à moins que ce soit entre amis; et l'on nous assembla un jour, trois de nous autres, avec un médecin de dehors, pour une consultation où j'arrêtai toute l'affaire, et ne voulus point endurer qu'on opinât si les choses n'alloient dans l'ordre. Les gens de la maison faisoient ce qu'ils pouvoient, et la maladie pressoit; mais je n'en voulus point démordre, et la malade mourut bravement pendant cette contestation.

M. DESFONANDRÈS. C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, et de leur montrer leur bec jaune.

M. TOMÈS. Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne fait point de conséquence; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins.

## SCÈNE IV.

SGANARELLE, MESSIEURS TOMÈS, DESFONANDRÈS,  
MACROTON, BAHIS.

SGANARELLE. Messieurs, l'oppression de ma fille augmente; je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu.

M. TOMÈS à M. Desfonandrès. Allons, monsieur.

M. DESFONANDRÈS. Non, monsieur, parlez, s'il vous plaît.

M. TOMÈS. Vous vous moquez.

M. DESFONANDRÈS. Je ne parlerai pas le premier.

M. TOMÈS. Monsieur.

M. DESFONANDRÈS. Monsieur.

- SGANARELLE. Eh ! de grâce, messieurs, laissez toutes ces cérémonies, et songez que les choses pressent. (Ils parlent tous quatre à la fois.)
- M. TOMÈS. La maladie de votre fille...
- M. DESFONANDRÈS. L'avis de tous ces messieurs tous ensemble...
- M. MACROTON. A-près a-voir bi-en con-sul-té...
- M. BAHIS. Pour raisonner...
- SGANARELLE. Eh ! messieurs, parlez l'un après l'autre, de grâce.
- M. TOMÈS. Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille, et mon avis, à moi, est que cela procède d'une grande chaleur de sang ; ainsi, je conclus à la saigner le plus tôt que vous pourrez.
- M. DESFONANDRÈS. Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs causée par une trop grande réplétion ; ainsi, je conclus à lui donner de l'émétique.
- M. TOMÈS. Je soutiens que l'émétique la tuera.
- M. DESFONANDRÈS. Et moi, que la saignée la fera mourir.
- M. TOMÈS. C'est bien à vous à faire l'habile homme !
- M. DESFONANDRÈS. Oui, c'est à moi ; et je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.
- M. TOMÈS. Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours passés.
- M. DESFONANDRÈS. Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée en l'autre monde, il y a trois jours.
- M. TOMÈS à Sganarelle. Je vous ai dit mon avis.
- M. DESFONANDRÈS à Sganarelle. Je vous ai dit ma pensée.
- M. TOMÈS. Si vous ne faites saigner tout à l'heure votre fille, c'est une personne morte. (Il sort.)
- M. DESFONANDRÈS. Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure. (Il sort.)

## SCÈNE V.

SGANARELLE, MESSIEURS MACROTON, BAHIS.

- SGANARELLE. A qui croire des deux, et quelle résolution prendre sur des avis si opposés ? Messieurs, je vous conjure de déterminer mon esprit, et de me dire, sans passion, ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.
- M. MACROTON. Mon-si-eur, dans ces ma-ti-è-res-là, il faut pro-cé-der a-vec-que cir-cons-pec-ti-on, et ne ri-en fai-re, com-me on dit, à la vo-lé-e ; d'au-tant que les fau-tes qu'on y peut fai-re sont, se-lon no-tre maî-tre Hip-po-cra-te, d'u-ne dan-ge-reu-se con-sé-quen-ce.
- M. BAHIS bredouillant. Il est vrai, il faut bien prendre garde à ce qu'on fait, car ce ne sont pas ici des jeux d'enfant ; et quand on a failli, il n'est pas aisé de réparer le manque-

ment, et de rétablir ce qu'on a gâté : *experimentum periculosum*. C'est pourquoi il s'agit de raisonner auparavant comme il faut, de peser mûrement les choses, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les causes de la maladie, et de voir les remèdes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE à part. L'un va en tortue et l'autre court la poste.

M. MACROTON. Or, mon-si-eur, pour ve-nir au fait, je trou-ve que vo-tre fil-le a u-ne ma-la-die chro-ni-que, et qu'el-le peut pé-ri-cli-ter, si on ne lui don-ne du se-cours, d'au-tant que les symp-tô-mes qu'el-le a sont in-di-ca-tifs d'u-ne va-peur fu-li-gi-neu-se et mor-di-can-te qui lui pi-co-te les mem-bra-nes du cer-veau. Or, cet-te va-peur, que nous nom-mons en grec *at-mos*, est cau-sé-e par des hu-meurs pu-tri-des, te-na-ces et con-glu-ti-neu-ses, qui sont con-te-nu-es dans le bas-ven-tre.

M. BAHIS. Et comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue succession de temps, elles s'y sont recuites, et ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau.

M. MACROTON. Si bi-en donc que, pour ti-rer, dé-ta-cher, ar-ra-cher, ex-pul-ser, é-va-cu-er les-di-tes hu-meurs, il fau-dra u-ne pur-ga-ti-on vi-gou-reu-se. Mais, au pré-a-la-ble, je trou-ve à pro-pos, et il n'y a pas d'in-con-vé-ni-ent, d'u-ser de petits re-mè-des a-no-dins, c'est-à-di-re de pe-tits la-ve-ments ré-mol-li-ents et dé-ter-sifs, de ju-leps et de si-rops ra-fraî-chis-sants qu'on mê-le-ra dans sa ti-sa-ne.

M. BAHIS. Après, nous en viendrons à la purgation et à la saignée, que nous réitérerons s'il en est besoin.

M. MACROTON. Ce n'est pas qu'a-vec tout ce-la vo-tre fil-le ne puis-se mou-rir; mais au moins vous au-rez fait quel-que cho-se, et vous au-rez la con-so-la-ti-on qu'el-le se-ra mor-te dans les for-mes.

M. BAHIS. Il vaut mieux mourir selon les règles que de réchapper contre les règles.

M. MACROTON. Nous vous di-sons sin-cè-re-ment no-tre pen-sé-e.

M. BAHIS. Et nous avons parlé comme nous parlerions à notre propre frère.

SGANARELLE à M. Macroton, en allongeant ses mots. Je vous rends très-hum-bles grâ-ces. (A M. Bahis, en bredouillant.) Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise.

## SCÈNE VI.

SGANARELLE *seul.*

Me voilà justement un peu plus incertain que je n'étois auparavant. Morbleu ! il me vient une fantaisie. Il faut que j'aie acheter de l'orviétan, et que je lui en fasse prendre ; l'orviétan est un remède dont beaucoup de gens se sont bien trouvés. Holà !

## SCÈNE VII.

DEUXIÈME ENTRÉE.

SGANARELLE, UN OPÉRATEUR.

SGANARELLE. Monsieur, je vous prie de me donner une boîte de votre orviétan, que je m'en vais vous payer.

L'OPÉRATEUR *chante.*

L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan  
Peut-il jamais payer ce secret d'importance ?  
Mon remède guérit, par sa rare excellence,  
Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout un an :

La gale,  
La rogne,  
La teigne,  
La fièvre,  
La peste,  
La goutte,  
Vérole,  
Descente,  
Rougeole.  
O grande puissance  
De l'orviétan !

SGANARELLE. Monsieur, je crois que tout l'or du monde n'est pas capable de payer votre remède ; mais pourtant, voici une pièce de trente sous que vous prendrez, s'il vous plaît.

L'OPÉRATEUR *chante.*

Admirez mes bontés, et le peu qu'on vous vend  
Ce trésor merveilleux que ma main vous dispense.  
Vous pouvez, avec lui, braver en assurance  
Tous les maux que sur nous l'ire du ciel répand :

La gale,  
La rogne,

La teigne,  
 La fièvre,  
 La peste,  
 La goutte,  
 Vérole,  
 Descente,  
 Rougeole.  
 O grande puissance  
 De l'orviétan !

## SCÈNE VIII.

Plusieurs Trivelins et plusieurs Scaramouches, valets de l'opérateur,  
 se réjouissent en dansant.

## ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

MESSIEURS FILERIN, TOMÈS, DESFONANDRÈS.

M. FILERIN. N'avez-vous point de honte, messieurs, de montrer si peu de prudence, pour des gens de votre âge, et de vous être querellés comme de jeunes étourdis ? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmi le monde ? et n'est-ce pas assez que les savants voient les contrariétés et les dissensions qui sont entre nos auteurs et nos anciens maîtres, sans découvrir encore au peuple, par nos débats et nos querelles, la forfanterie de notre art ? Pour moi, je ne comprends rien du tout à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens, et il faut confesser que toutes ces contestations nous ont décriés depuis peu d'une étrange manière, et que, si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. Je n'en parle pas pour mon intérêt ; car, Dieu merci, j'ai déjà établi mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle, ceux qui sont morts sont morts, et j'ai de quoi me passer des vivants ; mais enfin, toutes ces disputes ne valent rien pour la médecine. Puisque le ciel nous fait la grâce que depuis tant de siècles on demeure infatué de nous, ne désabusons point les hommes avec nos cabales extravagantes, et profitons de leurs sottises le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls, comme vous savez, qui tâchons à nous pré-

valoir de la foiblesse humaine. C'est là que va l'étude de la plupart du monde, et chacun s'efforce de prendre les hommes par leur foible pour en tirer quelque profit. Les flatteurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les hommes ont pour les louanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils souhaitent, et c'est un art où l'on fait, comme on voit, des fortunes considérables. Les alchimistes tâchent à profiter de la passion que l'on a pour les richesses, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les écoutent; et les diseurs d'horoscopes, par leurs prédictions trompeuses, profitent de la vanité et de l'ambition des crédules esprits. Mais le plus grand foible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie; et nous en profitons, nous autres, par notre pompeux galimatias, et savons prendre nos avantages de cette vénération que la peur de mourir leur donne pour notre métier. Conservons-nous donc dans le degré d'estime où leur foiblesse nous a mis, et soyons de concert auprès des malades pour nous attribuer les heureux succès de la maladie et rejeter sur la nature toutes les bévues de notre art. N'allons point, dis-je, détruire sottement les heureuses préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de personnes, et, de l'argent de ceux que nous mettons en terre, nous fait élever de tous côtés de si beaux héritages.

- M. TOMÈS. Vous avez raison en tout ce que vous dites; mais ce sont chaleurs de sang dont parfois on n'est pas le maître.
- M. FILERIN. Allons donc, messieurs, mettez bas toute rancune, et faisons ici votre accommodement.
- M. DESFONANDRÈS. J'y consens. Qu'il me passe mon émétique pour la malade dont il s'agit, et je lui passerai tout ce qu'il voudra pour le premier malade dont il sera question.
- M. FILERIN. On ne peut pas mieux dire, et voilà se mettre à la raison.
- M. DESFONANDRÈS. Cela est fait.
- M. FILERIN. Touchez donc là. Adieu. Une autre fois montrez plus de prudence.

## SCÈNE II.

MESSIEURS TOMÈS, DESFONANDRÈS, LISETTE.

- LISETTE. Quoi! messieurs, vous voilà, et vous ne songez pas à réparer le tort qu'on vient de faire à la médecine!

M. TOMÈS.

Comment? Qu'est-ce?

LISETTE.

Un insolent, qui a eu l'effronterie d'entreprendre sur votre métier, et qui, sans votre ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.

M. TOMÈS.

Écoutez, vous faites la railleuse; mais vous passerez par nos mains quelque jour.

LISETTE.

Je vous permets de me tuer lorsque j'aurai recours à vous.

## SCÈNE III.

CLITANDRE en habit de médecin, LISETTE.

CLITANDRE.

Eh bien, Lisette, que dis-tu de mon équipage? Crois-tu qu'avec cet habit je puisse duper le bonhomme? Me trouves-tu bien ainsi?

LISETTE.

Le mieux du monde, et je vous attendois avec impatience. Enfin, le ciel m'a fait d'un naturel le plus humain du monde, et je ne puis voir deux amants soupirer l'un pour l'autre qu'il ne me prenne une tendresse charitable et un désir ardent de soulager les maux qu'ils souffrent. Je veux, à quelque prix que ce soit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle est et la mettre en votre pouvoir. Vous m'avez plu d'abord; je me connois en gens, et elle ne peut pas mieux choisir. L'amour risque des choses extraordinaires, et nous avons concerté ensemble une manière de stratagème qui pourra peut-être nous réussir. Toutes nos mesures sont déjà prises; l'homme à qui nous avons affaire n'est pas des plus fins de ce monde, et si cette aventure nous manque, nous trouverons mille autres voies pour arriver à notre but. Attendez-moi là seulement, je reviens vous querir. (Clitandre se retire dans le fond du théâtre.)

## SCÈNE IV.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, allégresse! allégresse!

SGANARELLE.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Réjouissez-vous.

SGANARELLE.

De quoi?

LISETTE.

Réjouissez-vous, vous dis-je.

SGANARELLE.

Dis-moi donc ce que c'est, et puis je me réjouirai peut-être.

LISETTE.

Non. Je veux que vous vous réjouissiez auparavant, que vous chantiez, que vous dansiez.

- SGANARELLE. Sur quoi?  
 LISETTE. Sur ma parole.  
 SGANARELLE. Allons donc. (Il chante et danse.) La lera la la, la,  
 lera, la. Que diable!  
 LISETTE. Monsieur, votre fille est guérie.  
 SGANARELLE. Ma fille est guérie!  
 LISETTE. Oui, je vous amène un médecin, mais un médecin  
 d'importance, qui fait des cures merveilleuses et qui  
 se moque des autres médecins.  
 SGANARELLE. Où est-il?  
 LISETTE. Je vais le faire entrer.  
 SGANARELLE seul. Il faut voir si celui-ci fera plus que les autres.

## SCÈNE V.

CLITANDRE en habit de médecin, SGANARELLE, LISETTE.

- LISETTE amenant Clitandre. Le voici.  
 SGANARELLE. Voilà un médecin qui a la barbe bien jeune.  
 LISETTE. La science ne se mesure pas à la barbe, et ce n'est  
 pas par le menton qu'il est habile.  
 SGANARELLE. Monsieur, on m'a dit que vous aviez des remèdes  
 admirables pour faire aller à la selle.  
 CLITANDRE. Monsieur, mes remèdes sont différents de ceux des  
 autres. Ils ont l'émétique, les saignées, les médecines  
 et les lavements; mais moi je guéris par des paroles,  
 par des sons, par des lettres, par des talismans et par  
 des anneaux constellés.  
 LISETTE. Que vous ai-je dit?  
 SGANARELLE. Voilà un grand homme!  
 LISETTE. Monsieur, comme votre fille est là tout habillée  
 dans une chaise, je vais la faire passer ici.  
 SGANARELLE. Oui, fais.  
 CLITANDRE tâtant le pouls à Sganarelle. Votre fille est bien malade.  
 SGANARELLE. Vous connoissez cela ici?  
 CLITANDRE. Oui, par la sympathie qu'il y a entre le père et la  
 fille.

## SCÈNE VI.

SGANARELLE, LUCINDE, CLITANDRE, LISETTE.

- LISETTE à Clitandre. Tenez, monsieur, voilà une chaise auprès d'elle.  
 (A Sganarelle.) Allons, laissez-les là tous deux.  
 SGANARELLE. Pourquoi? Je veux demeurer là.  
 LISETTE. Vous moquez-vous? Il faut s'éloigner. Un médecin  
 a cent choses à demander qu'il n'est pas honnête  
 qu'un homme entende. (Sganarelle et Lisette s'éloignent.)  
 CLITANDRE bas à Lucinde. Ah! madame, que le ravissement où je

me trouve est grand! et que je sais peu par où vous commencer mon discours! Tant que je ne vous ai parlé que des yeux, j'avois, ce me sembloit, cent choses à vous dire; et maintenant que j'ai la liberté de vous parler de la façon que je souhaitois, je demeure interdit, et la grande joie où je suis étouffe toutes mes paroles.

LUCINDE. Je puis vous dire la même chose; et je sens, comme vous, des mouvements de joie qui m'empêchent de pouvoir parler.

CLITANDRE. Ah! madame, que je serois heureux, s'il étoit vrai que vous sentissiez tout ce que je sens, et qu'il me fût permis de juger votre âme par la mienne! Mais, madame, puis-je au moins croire que ce soit à vous à qui je doive la pensée de cet heureux stratagème qui me fait jouir de votre présence?

LUCINDE. Si vous ne m'en devez pas la pensée, vous m'êtes redevable au moins d'en avoir approuvé la proposition avec beaucoup de joie.

SGANARELLE à Lisette. Il me semble qu'il lui parle de bien près.

LISETTE à Sganarelle. C'est qu'il observe sa physionomie et tous les traits de son visage.

CLITANDRE à Lucinde. Serez-vous constante, madame, dans ces bontés que vous me témoignez?

LUCINDE. Mais vous, serez-vous ferme dans les résolutions que vous avez montrées?

CLITANDRE. Ah! madame, jusqu'à la mort. Je n'ai point de plus forte envie que d'être à vous, et je vais le faire paroître dans ce que vous m'allez voir faire.

SGANARELLE à Clitandre. Eh bien! notre malade? elle me semble un peu plus gaie.

CLITANDRE. C'est que j'ai déjà fait agir sur elle un de ces remèdes que mon art m'enseigne. Comme l'esprit a grand empire sur le corps, et que c'est de lui, bien souvent, que procèdent les maladies, ma coutume est de courir à guérir les esprits avant que de venir aux corps. J'ai donc observé ses regards, les traits de son visage et les lignes de ses deux mains; et, par la science que le ciel m'a donnée, j'ai reconnu que c'étoit de l'esprit qu'elle étoit malade, et que tout son mal ne venoit que d'une imagination déréglée, d'un désir dépravé de vouloir être mariée. Pour moi, je ne vois rien de plus extravagant et de plus ridicule que cette envie qu'on a du mariage.

SGANARELLE à part. Voilà un habile homme!

CLITANDRE. Et j'ai eu et aurai pour lui toute ma vie une aversion effroyable.

SGANARELLE à part. Voilà un grand médecin!

CLITANDRE. Mais, comme il faut flatter l'imagination des malades, et que j'ai vu en elle de l'aliénation d'esprit, et même qu'il y avoit du péril à ne lui pas donner un prompt secours, je l'ai prise par son foible, et lui ai dit que j'étois venu ici pour vous la demander en mariage. Soudain son visage a changé, son teint s'est éclairci, ses yeux se sont animés; et, si vous voulez, pour quelques jours, l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle est.

SGANARELLE. Oui-da, je le veux bien.

CLITANDRE. Après, nous ferons agir d'autres remèdes pour la guérir entièrement de cette fantaisie.

SGANARELLE. Oui, cela est le mieux du monde. Eh bien, ma fille, voilà monsieur qui a envie de t'épouser, et je lui ai dit que je le voulois bien.

LUCINDE. Hélas! est-il possible?

SGANARELLE. Oui.

LUCINDE. Mais, tout de bon?

SGANARELLE. Oui, oui.

LUCINDE à Clitandre. Quoi! vous êtes dans les sentiments d'être mon mari?

CLITANDRE. Oui, madame.

LUCINDE. Et mon père y consent?

SGANARELLE. Oui, ma fille.

LUCINDE. Ah! que je suis heureuse, si cela est véritable!

CLITANDRE. N'en doutez point, madame. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous aime et que je brûle de me voir votre mari. Je ne suis venu ici que pour cela; et si vous voulez que je vous dise nettement les choses comme elles sont, cet habit n'est qu'un pur prétexte inventé, et je n'ai fait le médecin que pour m'approcher de vous et obtenir plus facilement ce que je souhaite.

LUCINDE. C'est me donner des marques d'un amour bien tendre, et j'y suis sensible autant que je puis.

SGANARELLE à part. O la folle! ô la folle! ô la folle!

LUCINDE. Vous voulez donc bien, mon père, me donner monsieur pour époux?

SGANARELLE. Oui. Ça, donne-moi ta main. Donnez-moi un peu aussi la vôtre, pour voir.

CLITANDRE. Mais, monsieur...

SGANARELLE étouffant de rire. Non, non, c'est pour... pour lui contenter l'esprit. Touchez là. Voilà qui est fait.

CLITANDRE. Acceptez, pour gage de ma foi, cet anneau que je vous donne. (Bas à Sganarelle.) C'est un anneau constellé qui guérit les égarements d'esprit.

- LUCINDE. Faisons donc le contrat, afin que rien n'y manque.  
 CLITANDRE. Hélas ! je le veux bien, madame. (Bas à Sganarelle.)  
 Je vais faire monter l'homme qui écrit mes remèdes  
 et lui faire croire que c'est un notaire.  
 SGANARELLE. Fort bien.  
 CLITANDRE. Holà ! faites monter le notaire que j'ai amené avec  
 moi.  
 LUCINDE. Quoi ! vous aviez amené un notaire ?  
 CLITANDRE. Oui, madame.  
 LUCINDE. J'en suis ravie.  
 SGANARELLE. O la folle ! ô la folle !

## SCÈNE VII.

LE NOTAIRE, CLITANDRE, SGANARELLE,  
 LUCINDE, LISETTE.

(Clitandre parle bas au notaire.)

- SGANARELLE au notaire. Oui, monsieur, il faut faire un contrat pour  
 ces deux personnes-là. Écrivez. (A Lucinde.) Voilà le  
 contrat qu'on fait. (Au notaire.) Je lui donne vingt mille  
 écus en mariage. Écrivez.  
 LUCINDE. Je vous suis bien obligée, mon père.  
 LE NOTAIRE. Voilà qui est fait. Vous n'avez qu'à venir signer.  
 SGANARELLE. Voilà un contrat bientôt bâti.  
 CLITANDRE à Sganarelle. Mais, au moins, monsieur...  
 SGANARELLE. Eh ! non, vous dis-je. Sait-on pas bien... (Au notaire.)  
 Allons, donnez-lui la plume pour signer. (A Lucinde.)  
 Allons, signe, signe, signe. Va, va, je signerai  
 tantôt, moi.  
 LUCINDE. Non, non, je veux avoir le contrat entre mes mains.  
 SGANARELLE. Eh bien, tiens. (Après avoir signé.) Es-tu contente ?  
 LUCINDE. Plus qu'on ne peut s'imaginer.  
 SGANARELLE. Voilà qui est bien, voilà qui est bien.  
 CLITANDRE. Au reste, je n'ai pas eu seulement la précaution  
 d'amener un notaire ; j'ai eu celle encore de faire  
 venir des voix et des instruments, et des danseurs,  
 pour célébrer la fête et pour nous réjouir. Qu'on les  
 fasse venir. Ce sont des gens que je mène avec moi,  
 et dont je me sers tous les jours pour pacifier, avec  
 leur harmonie et leurs danses, les troubles de l'esprit.

## SCÈNE VIII.

SGANARELLE, LUCINDE, CLITANDRE, LISETTE.

## TROISIÈME ENTRÉE.

LA COMÉDIE, LE BALLET, LA MUSIQUE, JEUX,  
RIS, PLAISIRS.

LA COMÉDIE, LE BALLET, LA MUSIQUE ensemble.

Sans nous tous les hommes  
Deviendroient malsains;  
Et c'est nous qui sommes  
Leurs grands médecins.

LA COMÉDIE.

Vent-on qu'on rabatte,  
Par des moyens doux,  
Les vapeurs de rate  
Qui vous minent tous?  
Qu'on laisse Hippocrate,  
Et qu'on vienne à nous.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sans nous tous les hommes  
Deviendroient malsains;  
Et c'est nous qui sommes  
Leurs grands médecins.

(Pendant que les Jeux, les Ris et les Plaisirs dansent, Clitandre emmène Lucinde.)

## SCÈNE IX.

SGANARELLE, LISETTE, LA COMÉDIE, LA MUSIQUE,  
LE BALLET, JEUX, RIS, PLAISIRS.

SGANARELLE. Voilà une plaisante façon de guérir! Où est donc ma fille et le médecin?

LISETTE. Ils sont allés achever le reste du mariage.

SGANARELLE. Comment, le mariage?

LISETTE. Ma foi! monsieur, la bécasse est bridée, et vous avez cru faire un jeu qui demeure une vérité.

SGANARELLE. Comment diable! (Il veut aller après Clitandre et Lucinde, les danseurs le retiennent.) Laissez-moi aller, laissez-moi aller, vous dis-je. (Les danseurs le retiennent toujours.) Encore? (Ils veulent faire danser Sganarelle de force.) Peste des gens!

FIN DE L'AMOUR MÉDECIN.

# LE MISANTHROPE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES

1666

## PERSONNAGES.

ALCESTE, amant de Célimène.	ACASTE.	} marquis
PHILINTE, ami d'Alceste.	CLITANDRE,	
ORONTE, amant de Célimène.	BASQUE, valet de Célimène.	
CÉLIMÈNE.	UN GARDE de la Maréchaussée de	
ÉLIANTE, cousine de Célimène.	France.	
ARSINOË, amie de Célimène.	DUBOIS, valet d'Alceste.	

*La scène est à Paris, dans la maison de Célimène.*

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

PHILINTE, ALCESTE.

- PHILINTE. Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous?
- ALCESTE assis. Laissez-moi, je vous prie.
- PHILINTE. Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie...
- ALCESTE. Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.
- PHILINTE. Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.
- ALCESTE. Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.
- PHILINTE. Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,  
Et, quoique amis enfin, je suis tout des premiers...
- ALCESTE se levant brusquement.  
Moi, votre ami? rayez cela de vos papiers.  
J'ai fait jusques ici profession de l'être;  
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paroître,  
Je vous déclare net que je ne le suis plus,  
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.
- PHILINTE. Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

- ALCESTE. Allez, vous devriez mourir de pure honte ;  
 Une telle action ne sauroit s'excuser,  
 Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.  
 Je vous vois accabler un homme de caresses  
 Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;  
 De protestations, d'offres et de serments,  
 Vous chargez la fureur de vos embrassements,  
 Et, quand je vous demande après quel est cet homme,  
 À peine pouvez-vous dire comme il se nomme ;  
 Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,  
 Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.  
 Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,  
 De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme ;  
 Et si, par un malheur, j'en avois fait autant,  
 Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant.
- PHILINTE. Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable ;  
 Et je vous supplirai d'avoir pour agréable  
 Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,  
 Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.
- ALCESTE. Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !
- PHILINTE. Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ?
- ALCESTE. Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur,  
 On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.
- PHILINTE. Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,  
 Il faut bien le payer de la même monnoie,  
 Répondre, comme on peut, à ses empressements,  
 Et rendre offre pour offre et serments pour serments.
- ALCESTE. Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode  
 Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;  
 Et je ne hais rien tant que les contorsions  
 De tous ces grands faiscur de protestations,  
 Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,  
 Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,  
 Qui de civilités avec tous font combat,  
 Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.  
 Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,  
 Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,  
 Et vous fasse de vous un éloge éclatant,  
 Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant ?  
 Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située,  
 Qui veuille d'une estime ainsi prostituée,  
 Et la plus glorieuse a des régals peu chers,  
 Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :  
 Sur quelque préférence une estime se fonde,  
 Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.  
 Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,  
 Morbleu ! vous n'êtes pas pour être de mes gens ;

- Je refuse d'un cœur la vaste complaisance  
Qui ne fait de mérite aucune différence;  
Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net,  
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.
- PHILINTE. Mais, quand on est du monde, il faut bien quel'on rende  
Quelques dehors civils que l'usage demande.
- ALCESTE. Non, vous dis-je, on devoit châtier sans pitié  
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.  
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre  
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,  
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments  
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.
- PHILINTE. Il est bien des endroits où la pleine franchise  
Deviendroit ridicule et seroit peu permise;  
Et, parfois, n'en déplaît à votre austère honneur,  
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.  
Seroit-il à propos, et de la bienséance,  
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?  
Et, quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît,  
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?
- ALCESTE. Oui.
- PHILINTE. Quoi! vous iriez dire à la vieille Émilie,  
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,  
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun?
- ALCESTE. Sans doute.
- PHILINTE. A Dorilas, qu'il est trop importun;  
Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse  
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race?
- ALCESTE. Fort bien.
- PHILINTE. Vous vous moquez.
- ALCESTE. Je ne me moque point,  
Et je vais n'épargner personne sur ce point.  
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville  
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;  
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,  
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils  
Je ne trouve partout que lâche flatterie, [font;  
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;  
Je n'y puis plus tenir, j'enrage; et mon dessein  
Est de rompre en visière à tout le genre humain.  
PHILINTE. Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.  
Je ris des noirs accès où je vous envisage;  
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,  
Ces deux frères que peint l'École des Maris,  
Dont...
- ALCESTE. Mon Dieu! laissons là vos comparaisons fades.
- PHILINTE. Non: tout de bon, quittez toutes ces incartades.

- Le monde par vos soins ne se changera pas,  
 Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,  
 Je vous dirai tout franc que cette maladie  
 Partout où vous allez donne la comédie;  
 Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps  
 Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.
- ALCESTE. Tant mieux, morbleu! tant mieux, c'est ce que je demande.  
 Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.  
 Tous les hommes me sont à tel point odieux,  
 Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.
- PHILINTE. Vous voulez un grand mal à la nature humaine.
- ALCESTE. Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.
- PHILINTE. Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,  
 Seront enveloppés dans cette aversion.
- ALCESTE. Encore enest-il bien, dans le siècle où nous sommes...  
 Non, elle est générale, et je hais tous les hommes :  
 Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,  
 Et les autres, pour être aux méchants complaisants,  
 Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses  
 Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.  
 De cette complaisance on voit l'injuste excès  
 Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.  
 Au travers de son masque on voit à plein le traître,  
 Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être;  
 Et ses roulements d'yeux, et son ton radouci,  
 N'imposent qu'à des gens qui ne sont pas d'ici.  
 On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,  
 Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,  
 Et que par eux, son sort, de splendeur revêtu,  
 Fait gronder le mérite et rougir la vertu.  
 Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,  
 Son misérable honneur ne voit pour lui personne :  
 Nommez-le fourbe, infâme et scélérat maudit,  
 Tout le monde en convient et nul n'y contredit;  
 Cependant sa grimace est partout bienvenue,  
 On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue,  
 Et s'il est par la brigade un rang à disputer,  
 Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.  
 Têtebleu! ce me sont de mortelles blessures  
 De voir qu'avec le vice on garde des mesures;  
 Et parfois il me prend des mouvements soudains  
 De fuir dans un désert l'approche des humains.
- PHILINTE. Mon Dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins  
 Et faisons un peu grâce à la nature humaine; [en peine,  
 Ne l'examinons point dans la grande rigueur,  
 Et voyons ses défauts avec quelque douceur.  
 Il faut, parmi le monde, une vertu traitable;

A force de sagesse on peut être blâmable;  
 La parfaite raison fuit toute extrémité  
 Et veut que l'on soit sage avec sobriété.  
 Cette grande roideur des vertus des vieux âges  
 Heurte trop notre siècle et les communs usages;  
 Elle veut aux mortels trop de perfection :  
 Il faut fléchir au temps sans obstination;  
 Et c'est une folie à nulle autre seconde  
 De vouloir se mêler de corriger le monde.

- J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,  
 Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours;  
 Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paroître,  
 En courroux, comme vous, on ne me voit point être;  
 Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,  
 J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font;  
 Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,  
 Mon flegme est philosophe autant que votre bile.
- ALCESTE. Mais ce flegme, monsieur, qui raisonnez si bien,  
 Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?  
 Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,  
 Que pour avoir vos biens on dresse un artifice,  
 Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,  
 Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?
- PHILINTE. Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure,  
 Comme vices unis à l'humaine nature;  
 Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé  
 De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,  
 Que de voir des vautours affamés de carnage,  
 Des singes malfaisants et des loups pleins de rage
- ALCESTE. Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,  
 Sans que je sois... Morbleu! je ne veux point parler,  
 Tant ce raisonnement est plein d'impertinence!
- PHILINTE. Ma foi! vous ferez bien de garder le silence.  
 Contre votre partie éclatez un peu moins,  
 Et donnez au procès une part de vos soins.
- ALCESTE. Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.
- PHILINTE. Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?
- ALCESTE. Qui je veux? La raison, mon bon droit, l'équité.
- PHILINTE. Aucun juge par vous ne sera visité?
- ALCESTE. Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?
- PHILINTE. J'en demeure d'accord; mais la brigue est fâcheuse,  
 Et...
- ALCESTE. Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas.  
 J'ai tort ou j'ai raison.
- PHILINTE. Ne vous y fiez pas.
- ALCESTE. Je ne remèrai point.
- PHILINTE. Votre partie est forte,

Et peut, par sa cabale, entraîner... Il n'importe.

ALCESTE.

Vous vous tromperez.

PHILINTE.

Soit. J'en veux voir le succès.

ALCESTE.

Mais...

PHILINTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

ALCESTE.

Mais enfin...

PHILINTE.

Je verrai dans cette plaidoirie

ALCESTE.

Si les hommes auront assez d'effronterie,  
Seront assez méchants, scélérats et pervers  
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.  
Quel homme !

PHILINTE.

ALCESTE.

Je voudrais, m'en coûtât-il grand'chose,

Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,  
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette rectitude

Que vous voulez en tout avec exactitude,  
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,  
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez ?  
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,  
Vous et le genre humain si fort brouillés ensemble,  
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,  
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux ;  
Et ce qui me surprend encore davantage,  
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.  
La sincère Eliante a du penchant pour vous,  
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux ;  
Cependant à leurs vœux votre âme se refuse,  
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,  
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant  
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent.  
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,  
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle ?  
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux ?  
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous ?

ALCESTE.

Non. L'amour que je sens pour cette jeune veuve  
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui trouve,  
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,  
Le premier à les voir comme à les condamner.  
Mais, avec tout cela, quoi que je puisse faire,  
Je confesse mon foible, elle a l'art de me plaire :  
J'ai beau voir ses défauts et j'ai beau l'en blâmer,  
En dépit qu'on en ait elle se fait aimer ;  
Sa grâce est la plus forte ; et, sans doute, ma flamme  
De ces vices du temps pourra purger son âme.

- PHILINTE. Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.  
Vous croyez être donc aimé d'elle?
- ALCESTE. Oui, parbleu!
- PHILINTE. Je ne l'aimerois pas, si je ne croyois l'être.
- ALCESTE. Mais, si son amitié pour vous se fait paroître,  
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?
- ALCESTE. C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui,  
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire  
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.
- PHILINTE. Pour moi, si je n'avois qu'à former des desirs,  
La cousine Éliante auroit tous mes soupirs;  
Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère,  
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.
- ALCESTE. Il est vrai : ma raison me le dit chaque jour;  
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.
- PHILINTE. Je crains fort pour vos feux, et l'espoir où vous êtes  
Pourroit...

## SCÈNE II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE à Alceste. J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,  
Éliante est sortie, et Célimène aussi.

Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,  
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,  
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,  
Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis  
Dans un ardent désir d'être de vos amis.

Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,  
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.  
Je crois qu'un ami chaud et de ma qualité  
N'est pas assurément pour être rejeté.

(Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur et semble ne pas entendre que c'est à lui qu'on parle. Il ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit :)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

ALCESTE. A moi, monsieur?

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ORONTE. Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,

ALCESTE. Et je n'attendois pas l'honneur que je reçois.

ORONTE. L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,

Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE. Monsieur...

ORONTE.

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous  
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE. Monsieur...

ORONTE.

Oui, de ma part je vous tiens préférable,  
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Sois-je du ciel écrasé, si je mens,  
Et, pour vous confirmer ici mes sentiments,  
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse,  
Et qu'en votre amitié je vous demande place.  
Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,  
Votre amitié?

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Quoi! vous y résistez?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez  
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère; [faire,  
Et c'est assurément en profaner le nom,  
Que de vouloir le mettre à toute occasion.  
Avec lumière et choix cette union veut naître;  
Avant que nous lier il faut nous mieux connoître;  
Et nous pourrions avoir telles complexions  
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,  
Et je vous en estime encore davantage.  
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux;  
Mais cependant je m'offre entièrement à vous.

S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,  
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure;  
Il m'écoute; et dans tout il en use, ma foi!  
Le plus honnêtement du monde avecque moi.

Enfin, je suis à vous de toutes les manières;  
Et, comme votre esprit a de grandes lumières,  
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,  
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,  
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose.  
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut

ORONTE.

D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.  
C'est ce que je demande, et j'aurois lieu de plainte,  
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,  
Vous alliez me trahir et me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

*Sonnet.* C'est un sonnet... *L'espoir...* C'est une dame  
Qui de quelque espérance avoit flatté ma flamme.

*L'espoir...* Ce ne sont point de ces grands vers pom-  
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux. [peux,  
Nous verrons bien...

ALCESTE.

*L'espoir...* Je ne sais si le style

ORONTE.

Pourra vous en paroître assez net et facile,  
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

- ALCESTE. Nous allons voir, monsieur.
- ORONTE. Au reste, vous saurez  
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.
- ALCESTE. Voyons, monsieur, le temps ne fait rien à l'affaire.
- ORONTE lit. L'espoir, il est vrai, nous soulage,  
Et nous berce un temps notre ennui;  
Mais, Philis, le triste avantage,  
Lorsque rien ne marche après lui!
- PHILINTE. Je suis déjà charmé de ce petit morceau.
- ALCESTE bas à Philinte. Quoi! vous avez le front de trouver cela beau?
- ORONTE. Vous eûtes de la complaisance;  
Mais vous en deviez moins avoir,  
Et ne vous pas mettre en dépense  
Pour ne me donner que l'espoir.
- PHILINTE. Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!
- ALCESTE bas à Philinte. Morbleu! vil complaisant, vous louez des sottises!
- ORONTE. S'il faut qu'une attente éternelle  
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,  
Le trépas sera mon recours.
- Vos soins ne m'en peuvent distraire;  
Belle Philis, on désespère  
Alors qu'on espère toujours.
- PHILINTE. La chute en est jolie, amoureuse, admirable.
- ALCESTE bas, à part. La peste de ta chute, empoisonneur au diable!  
En eusses-tu fait une à te casser le nez!
- PHILINTE. Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.
- ALCESTE bas, à part. Morbleu!
- ORONTE à Philinte. Vous me flattez, et vous croyez peut-être...
- PHILINTE. Non, je ne flatte point.
- ALCESTE bas, à part. Eh! que fais-tu donc, traître?
- ORONTE à Alceste. Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.  
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.
- ALCESTE. Monsieur, cette matière est toujours délicate,  
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.  
Mais un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,  
Je disois, en voyant des vers de sa façon, [pire  
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand em-  
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire;  
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements  
Qu'on a de faire éclat de tels amusements;  
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,  
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

- ORONTE. Est-ce que vous voulez me déclarer par là  
Que j'ai tort de vouloir...
- ALCESTE. Je ne dis pas cela.  
Mais je lui disois, moi, qu'un froid écrit assomme,  
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme,  
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,  
On regarde les gens par leurs méchants côtés.
- ORONTE. Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?
- ALCESTE. Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,  
Je lui mettois aux yeux comme, dans notre temps,  
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.
- ORONTE. Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerois-je?
- ALCESTE. Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disois-je,  
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?  
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?  
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,  
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.  
Croyez-moi. Résistez à vos tentations,  
Dérobez au public ces occupations,  
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,  
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,  
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,  
Celui de ridicule et misérable auteur.  
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.
- ORONTE. Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.  
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet...
- ALCESTE. Franchement, il est bon à mettre au cabinet.  
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,  
Et vos expressions ne sont point naturelles.

*Qu'est-ce que,* Nous berce un temps notre ennui,  
*Et que,* Rien ne marche après lui?  
*Que,* Ne vous pas mettre en dépense  
Pour ne me donner que l'espoir?  
*Et que,* Philis, on désespère  
Alors qu'on espère toujours?

Ce style figuré, dont on fait vanité,  
Sort du bon caractère et de la vérité;  
Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,  
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.  
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur.  
Nos pères, tout grossiers, l'avoient beaucoup meilleur,  
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire  
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire :

Si le roi m'avoit donné  
Paris, sa grand' ville,

Et qu'il me fallût quitter  
 L'amour de ma mie,  
 Je dirois au roi Henri :  
 Reprenez votre Paris,  
 J'aime mieux ma mie, ô gué!  
 J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche et le style en est vieux :  
 Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux  
 Que ces colifichets dont le bon sens murmure,  
 Et que la passion parle là toute pure ?

Si le roi m'avoit donné  
 Paris, sa grand' ville,  
 Et qu'il me fallût quitter  
 L'amour de ma mie,  
 Je dirois au roi Henri :  
 Reprenez votre Paris,  
 J'aime mieux ma mie, ô gué!  
 J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.

(A Philinte qui rit.)

- ORONTE. Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,  
 ALCESTE. J'estime plus cela que la pompe fleurie  
 De tous ces faux brillants où chacun se récrie.  
 ORONTE. Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.  
 ALCESTE. Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons ;  
 Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres  
 Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.  
 ORONTE. Il me suffit de voir que d'autres en font cas.  
 ALCESTE. C'est qu'ils ont l'art de feindre ; et moi, je ne l'ai pas.  
 ORONTE. Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage ?  
 ALCESTE. Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.  
 ORONTE. Je me passerai bien que vous les approuviez.  
 ALCESTE. Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.  
 ORONTE. Je voudrois bien, pour voir, que de votre manière  
 Vous en composassiez sur la même matière.  
 ALCESTE. J'en pourrois, par malheur, faire d'aussi méchants,  
 Mais je me garderois de les montrer aux gens.  
 ORONTE. Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance...  
 ALCESTE. Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.  
 ORONTE. Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.  
 ALCESTE. Ma foi ! mon grand monsieur, je le prends comme il faut.  
 PHILINTE se mettant entre deux.  
 Eh ! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce.  
 ORONTE. Ah ! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.  
 Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.  
 ALCESTE. Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.

## SCÈNE III.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE. Eh bien! vous le voyez : pour être trop sincère,  
 Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire;  
 Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté...  
 ALCESTE. Ne me parlez pas.  
 PHILINTE. Mais...  
 ALCESTE. Plus de société.  
 PHILINTE. C'est trop...  
 ALCESTE. Laissez-moi là.  
 PHILINTE. Si je...  
 ALCESTE. Point de langage.  
 PHILINTE. Mais, quoi...  
 ALCESTE. Je n'entends rien.  
 PHILINTE. Mais...  
 ALCESTE. Encore!  
 PHILINTE. On outrage...  
 ALCESTE. Ah! parbleu! c'en est trop. Ne suivez point mes pas.  
 PHILINTE. Vous vous moquez de moi, je ne vous quitte pas.

## ACTE DEUXIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ALCESTE, CÉLIMÈNE.

ALCESTE. Madame, voulez-vous que je vous parle net?  
 De vos façons d'agir je suis mal satisfait;  
 Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,  
 Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.  
 Oui, je vous tromperois de parler autrement :  
 Tôt ou tard nous romprons indubitablement;  
 Et je vous promettrai mille fois le contraire,  
 Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.  
 CÉLIMÈNE. C'est pour me quereller donc, à ce que je voi,  
 Que vous avez voulu me ramener chez moi?  
 ALCESTE. Je ne querelle point. Mais votre humeur, madame,  
 Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme.  
 Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder,  
 Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.  
 CÉLIMÈNE. Des amants que je fais me rendez-vous coupable?

- Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable ?  
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,  
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors ?
- ALCESTE. Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre,  
Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.  
Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux ;  
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,  
Et sa douceur, offerte à qui vous rend les armes,  
Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.  
Le trop riant espoir que vous leur présentez  
Attache autour de vous leurs assiduités,  
Et votre complaisance un peu moins étendue,  
De tant de soupirants chasseroit la cohue.  
Mais au moins dites-moi, madame, par quel sort  
Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort ?  
Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime  
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime ?  
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt  
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit ?  
Vous êtes-vous rendue avec tout le beau monde  
Au mérite éclatant de sa perruque blonde ?  
Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer ?  
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer ?  
Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave  
Qu'il a gagné votre âme en faisant votre esclave ?  
Ou sa façon de rire et son ton de fausset  
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret ?
- CÉLIMÈNE. Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage !  
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage,  
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,  
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis ?
- ALCESTE. Perdez votre procès, madame, avec constance,  
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.  
Mais de tout l'univers vous devenez jaloux.
- CÉLIMÈNE. C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.
- ALCESTE. C'est ce qui doit rasseoir votre âme effarouchée,  
CÉLIMÈNE. Puisque ma complaisance est sur tous épanchée ;  
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser ;  
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.
- ALCESTE. Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie,  
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, madame, je vous prie ?
- CÉLIMÈNE. Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.
- ALCESTE. Et quel lieu de le croire a mon cœur enflammé ?
- CÉLIMÈNE. Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,  
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.
- ALCESTE. Mais qui m'assurera que dans le même instant  
Vous n'en disiez, peut-être, aux autres tout autant ?

CÉLIMÈNE. Certes, pour un amant, la fleuriste est mignonne,  
Et vous me traitez là de gentille personne.  
Eh bien! pour vous ôter d'un semblable souci,  
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici;  
Et rien ne sauroit plus vous tromper que vous-même :  
Soyez content.

ALCESTE. Morbleu! faut-il que je vous aime!

Ah! que si de vos mains je rattrape mon cœur,  
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur!

Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible  
A rompre de ce cœur l'attachement terrible;

Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,  
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

CÉLIMÈNE. Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

ALCESTE. Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.

Mon amour ne se peut concevoir, et jamais

Personne n'a, madame, aimé comme je fais.

CÉLIMÈNE. En effet, la méthode en est toute nouvelle,

Car vous aimez les gens pour leur faire querelle;

Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,

Et l'on n'a vu jamais un amour si grandeur.

ALCESTE. Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.

A tous nos démêlés coupons chemin, de grâce,

Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter...

## SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ALCESTE, BASQUE.

CÉLIMÈNE. Qu'est-ce?

BASQUE. Acaste est là-bas.

CÉLIMÈNE. Eh bien! faites monter.

## SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE. Quoi! l'on ne peut jamais vous parler tête à tête?

A recevoir le monde on vous voit toujours prête;

Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,

Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous?

CÉLIMÈNE. Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire?

ALCESTE. Vous avez des égards qui ne sauroient me plaire.

CÉLIMÈNE. C'est un homme à jamais ne me le pardonner,

S'il savoit que sa vue eût pu m'importuner.

ALCESTE. Et que vous fait cela, pour vous gêner de sorte...

CÉLIMÈNE. Mon Dieu! de ses pareils la bienveillance importe;

Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,

Ont gagné, dans la cour, de parler hautement.

Dans tous les entretiens on les voit s'introduire,  
Ils ne sauraient servir, mais ils peuvent vous nuire;  
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,  
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.  
Enfin, quoi qu'il en soit, et sur quoi qu'on se fonde,  
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde;  
Et les précautions de votre jugement...

ALCESTE.

## SCÈNE IV.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

BASQUE.

Voici Clitandre encor, madame.

Justement.

ALCESTE.

Où courez-vous?

Je sors.

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoi faire?

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

Je ne puis.

ALCESTE.

Je le veux.

CÉLIMÈNE.

Point d'affaire.

ALCESTE.

Ces conversations ne font que m'ennuyer,  
Et c'est trop que vouloir me les faire essayer.  
Je le veux, je le veux.

CÉLIMÈNE.

Non, il m'est impossible.

ALCESTE.

Eh bien! allez, sortez, il vous est tout loisible.

ALCESTE.

## SCÈNE V.

ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE,  
CÉLIMÈNE, BASQUE.

ÉLIANTE à Célimène.

Voici les deux marquis qui montent avec nous.  
Vous l'est-on venu dire?

(A Basque.)

CÉLIMÈNE.

Oui. Des sièges pour tous.

(A Alceste.)

(Basque donne des sièges, et sort.)

Vous n'êtes pas sorti?

ALCESTE.

Non, mais je veux, madame,

Ou pour eux ou pour moi faire expliquer votre âme.

CÉLIMÈNE.

Taisez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui vous vous expliquerez.

CÉLIMÈNE.

Vous perdez le sens.

ALCESTE.

Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMÈNE.

Ah!

ALCESTE.

Vous prendrez parti.

CÉLIMÈNE.

Vous vous moquez, je pense.

ALCESTE. Non. Mais vous choisirez, c'est trop de patience.  
 CLITANDRE. Parbleu! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé,  
 Madame, a bien paru ridicule achevé.

N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,  
 D'un charitable avis lui prêter les lumières?

CÉLIMÈNE. Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort;  
 Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord;  
 Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,  
 On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE. Parbleu! s'il faut parler des gens extravagants,  
 Je viens d'en essayer un des plus fatigants;  
 Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaie,  
 Une heure au grand soleil tenu hors de ma chaise.

CÉLIMÈNE. C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours  
 L'art de ne vous rien dire avec de grands discours:  
 Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,  
 Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE à Philinte.

Ce début n'est pas mal; et, contre le prochain,  
 La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE. Timante encor, madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE. C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère,  
 Qui vous jette, en passant, un coup d'œil égaré,  
 Et sans aucune affaire est toujours affairé.

Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;  
 A force de façons il assomme le monde;  
 Sans cesse il a tout bas, pour rompre l'entretien,  
 Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien;  
 De la moindre vétille il fait une merveille,  
 Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

CÉLIMÈNE.

Et Géralde, madame? Oh! l'ennuyeux conteur!

Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur.  
 Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,  
 Et ne cite jamais que duc, prince ou princesse.  
 La qualité l'entête; et tous ses entretiens  
 Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens.  
 Il tutoie, en parlant, ceux du plus haut étage,  
 Et le nom de monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE.

CÉLIMÈNE.

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.  
 Le pauvre esprit de femme et le sec entretien!  
 Lorsqu'elle vient me voir je souffre le martyre,  
 Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire;  
 Et la stérilité de son expression  
 Fait mourir à tous coups la conversation.  
 En vain, pour attaquer son stupide silence,  
 De tous les lieux communs vous prenez l'assistance;

Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,  
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.  
Cependant sa visite, assez insupportable,  
Traîne en une longueur encore épouvantable;  
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,  
Qu'elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois.  
Que vous semble d'Adraste?

ACASTE.

CÉLIMÈNE.

Ah! quel orgueil extrême!

C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même.  
Son mérite jamais n'est content de la cour;  
Contre elle il fait métier de pester chaque jour;  
Et l'on ne donne emploi, charge ni bénéfice,  
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE.

CÉLIMÈNE.

ÉLIANTE.

CÉLIMÈNE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui  
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?  
Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,  
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.  
Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.  
Oui; mais je voudrais bien qu'il ne s'y servit pas;  
C'est un fort méchant plat que sa sottise personne,  
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.  
On fait assez de cas de son oncle Damis;  
Qu'en dites-vous, madame?

PHILINTE.

CÉLIMÈNE.

PHILINTE.

CÉLIMÈNE.

Il est de mes amis.

Je le trouve honnête homme et d'un air assez sage.  
Oui; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.  
Il est guindé sans cesse; et dans tous ses propos  
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.  
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,  
Rien ne touche son goût, tant il est difficile.  
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,  
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,  
Que c'est être savant que trouver à redire,  
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,  
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,  
Il se met au-dessus de tous les autres gens.  
Aux conversations même il trouve à reprendre,  
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre;  
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,  
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.  
Dieu me damne! voilà son portrait véritable.

ACASTE.

CLITANDRE à Célime.

ALCESTE.

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.  
Allons, ferme! poussez, mes bons amis de cour.  
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour;  
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre  
Qu'on ne vous voie, en hâte, aller à sa rencontre,

- Lui présenter la main, et, d'un baiser flatteur,  
Appuyer les serments d'être son serviteur.
- CLITANDRE. Pourquoi s'en prendre à nous? Sice qu'on dit vous bles-  
Il faut que le reproche à madame s'adresse. [se,
- ALCESTE. Non, morbleu! c'est à vous; et vos ris complaisants  
Tirent de son esprit tous ces traits médisants.  
Son humeur satirique est sans cesse nourrie  
Par le coupable encens de votre flatterie;  
Et son cœur à railler trouveroit moins d'appas  
S'il avoit observé qu'on ne l'applaudit pas.  
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre  
Des vices où l'on voit les humains se répandre.
- PHILINTE. Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand,  
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?
- CÉLIMÈNE. Eh! ne faut-il pas bien que monsieur contredise?  
A la commune voix veut-on qu'il se réduise?  
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux  
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux?  
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire;  
Il prend toujours en main l'opinion contraire,  
Et penseroit paroître un homme du commun  
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.  
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,  
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes;  
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui  
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.
- ALCESTE. Les rieurs sont pour vous, madame, c'est tout dire;  
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.
- PHILINTE. Mais il est véritable aussi que votre esprit  
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit,  
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,  
Il ne sauroit souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.
- ALCESTE. C'est que jamais, morbleu! les hommes n'ont raison,  
Que le chagrin contre eux est toujours de saison,  
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,  
Loueurs impertinents, ou censeurs téméraires.
- CÉLIMÈNE. Mais...
- ALCESTE. Non, madame, non, quand j'en devrois mourir,  
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir;  
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme  
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.
- CLITANDRE. Pour moi, je ne sais pas; mais j'avourai tout haut  
Que j'ai cru jusqu'ici madame sans défaut.
- ACASTE. De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue;  
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.
- ALCESTE. Ils frappent tous la mienne; et, loin de m'en cacher,  
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.

Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte;  
 A ne rien pardonner le pur amour éclate;  
 Et je bannirois, moi, tous ces lâches amants  
 Que je verrois soumis à tous mes sentiments,  
 Et dont, à tout propos, les molles complaisances  
 Donneroient de l'encens à mes extravagances  
 Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,  
 On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,  
 Et du parfait amour mettre l'honneur suprême  
 A bien injurier les personnes qu'on aime.  
 L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,  
 Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix.  
 Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,  
 Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable;  
 Ils comptent les défauts pour des perfections,  
 Et savent y donner de favorables noms.  
 La pâle est aux jasmins en blancheur comparable,  
 La noire à faire peur, une brune adorable;  
 La maigre a de la taille et de la liberté;  
 La grasse est, dans son port, pleine de majesté;  
 La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,  
 Est mise sous le nom de beauté négligée;  
 La géante paroît une déesse aux yeux,  
 La naine, un abrégé des merveilles des cieux;  
 L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;  
 La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;  
 La trop grande parleuse est d'agréable humeur,  
 Et la muette garde une honnête pudeur.  
 C'est ainsi qu'un amant, dont l'ardeur est extrême  
 Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.  
 Et moi, je soutiens, moi...

ALCESTE.  
 CÉLIMÈNE.

Brisons là ce discours,

Et dans la galerie allons faire deux tours.

Quoi! vous vous en allez, messieurs?

CLITANDRE ET ACASTE.

Non pas, madame

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre âme.

Sortez quand vous voudrez, messieurs; mais j'avertis

Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE.

A moins de voir madame en être importunée,  
 Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,  
 Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CÉLIMÈNE à Alceste.

C'est pour rire, je crois.

ALCESTE.

Non, en aucune sorte.

Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

## SCÈNE VI.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE,  
CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE à Alceste.

Monsieur, un homme est là qui voudroit vous parler  
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE. Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE. Il porte une jaquette à grand' basques plissées,  
Avec du d'or dessus.

CÉLIMÈNE à Alceste. Allez voir ce que c'est,  
Ou bien faites-le entrer.

## SCÈNE VII.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE,  
CLITANDRE, UN GARDE DE LA MARÉCHAUSSEE.

ALCESTE allant au-devant du garde. Qu'est-ce donc qu'il vous plaît?  
Venez, monsieur.

LE GARDE. Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE. Vous pouvez parler haut, monsieur, pour m'en instruire.

LE GARDE. Messieurs les maréchaux, dont j'ai commandement,  
Vous mandent de venir les trouver promptement,  
Monsieur.

ALCESTE. Qui? moi, monsieur?

LE GARDE. Vous-même.

ALCESTE. Et pourquoi faire?

PHILINTE à Alceste.

C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

CÉLIMÈNE à Philinte.

Comment?

PHILINTE.

Oronte et lui se sont tantôt bravés

Sur certains petits vers qu'il n'a pas approuvés;  
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

ALCESTE. Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

PHILINTE. Mais il faut suivre l'ordre; allons, disposez-vous.

ALCESTE. Quel accommodement veut-on faire entre nous?

La voix de ces messieurs me condamnera-t-elle

A trouver bons les vers qui font notre querelle?

Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,

Je les trouve méchants.

PHILINTE.

Mais d'un plus doux esprit...

ALCESTE.

Je n'en démordrai point; les vers sont exécrationnels.

PHILINTE.

Vous devez faire voir les sentiments traitables.

Allons, venez.

ALCESTE.

J'irai; mais rien n'aura pouvoir  
De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprès du roi me vienne  
De trouver bons les vers dont on se met en peine,  
Je soutiendrai toujours, morbleu! qu'ils sont mauvais,  
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

(A Clitandre et à Acaste qui rient.)

Par la sambleu! messieurs, je ne croyois pas être  
Si plaisant que je suis.

CÉLIMÈNE.

Allez vite paroître

Où vous devez.

ALCESTE.

J'y vais, madame; et, sur mes pas,  
Je reviens en ce lieu pour vider nos débats.

## ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

Cher marquis, je te vois l'âme bien satisfaite;  
Toute chose t'égaie, et rien ne t'inquiète.  
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,  
Avoir de grands sujets de paroître joyeux?

ACASTE.

Parbleu! je ne vois pas, lorsque je m'examine,  
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.  
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison  
Qui se peut dire noble avec quelque raison;  
Et je crois, par le rang que me donne ma race,  
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.  
Pour le cœur, dont surtout nous devons faire cas,  
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas;  
Et l'on m'a vu pousser, dans le monde, une affaire  
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.  
Pour de l'esprit, j'en ai, sans doute, et du bon goût,  
A juger sans étude et raisonner de tout;  
A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,  
Figure de savant sur les bancs du théâtre,  
Y décider en chef, et faire du fracas  
A tous les beaux endroits qui méritent des ahs!  
Je suis assez adroit; j'ai bon air, bonne mine,  
Les dents belles surtout, et la taille fort fine.  
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,

- Qu'on seroit mal venu de me le disputer.  
 Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse être,  
 Fort aimé du beau sexe, et bien auprès du maître.  
 Je crois qu'avec cela, mon cher marquis, je croi  
 Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.
- CLITANDRE. Oui. Mais trouvant ailleurs des conquêtes faciles,  
 Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles ?
- ACASTE. Moi ? parbleu ! je ne suis de taille ni d'humeur  
 A pouvoir d'une belle essuyer la froideur.  
 C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,  
 A brûler constamment pour des beautés sévères,  
 A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,  
 A chercher le secours des soupirs et des pleurs,  
 Et tâcher par des soins d'une très-longue suite,  
 D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.  
 Mais les gens de mon air, marquis, ne sont pas faits  
 Pour aimer à crédit, et faire tous les frais.  
 Quelque rare que soit le mérite des belles,  
 Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix comme elles ;  
 Que, pour se faire honneur d'un cœur comme le mien  
 Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien ;  
 Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,  
 Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.
- CLITANDRE. Tu penses donc, marquis, être fort bien ici ?
- ACASTE. J'ai quelque lieu, marquis, de le penser ainsi.
- CLITANDRE. Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême :  
 Tu te flatte, mon cher, et t'aveugles toi-même.
- ACASTE. Il est vrai, je me flatte et m'aveugle en effet.
- CLITANDRE. Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait ?
- ACASTE. Je me flatte.
- CLITANDRE. Sur quoi fonder tes conjectures ?
- ACASTE. Je m'aveugle.
- CLITANDRE. En as-tu des preuves qui soient sûres ?
- ACASTE. Je m'abuse, te dis-je.
- CLITANDRE. Est-ce que de ses vœux  
 Célimène t'a fait quelques secrets aveux ?
- ACASTE. Non, je suis maltraité.
- CLITANDRE. Réponds-moi, je te prie.
- ACASTE. Je n'ai que des rebuts.
- CLITANDRE. Laissons la raillerie,  
 Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.  
 Je suis le misérable et toi le fortuné ;  
 On a pour ma personne une aversion grande,  
 Et, quelqu'un de ces jours, il faut que je me pendre.
- CLITANDRE. Oh çà ! veux-tu, marquis, pour ajuster nos vœux,  
 Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux ?  
 Que qui pourra montrer une marque certaine

D'avoir meilleure part au cœur de Célimène,  
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu,  
Et le délivrera d'un rival assidu ?

ACASTE.

Ah ! parbleu ! tu me plais avec un tel langage,  
Et du bon de mon cœur à cela je m'engage.  
Mais, chut !

## SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE.

CÉLIMÈNE.

Encore ici ?

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas

CÉLIMÈNE.

Je viens d'ouïr entrer un carrosse là-bas.

Savez-vous qui c'est ?

CLITANDRE.

Non.

## SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE.

Arsinoé, madame,

Monte ici pour vous voir.

CÉLIMÈNE.

Que me veut cette femme ?

BASQUE.

Éliante là-bas est à l'entretenir.

CÉLIMÈNE.

De quoi s'avise-t-elle, et qui la fait venir ?

ACASTE.

Pour prude consommée en tous lieux elle passe,

Et l'ardeur de son zèle...

CÉLIMÈNE.

Oui, oui, franche grimace !

Dans l'âme elle est du monde ; et ses soins tentent tout

Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.

Elle ne sauroit voir qu'avec un œil d'envie

Les amants déclarés dont une autre est suivie,

Et son triste mérite, abandonné de tous,

Contre le siècle aveugle est toujours en courroux.

Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude

Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude ;

Et, pour sauver l'honneur de ses foibles appas,

Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.

Cependant un amant plairoit fort à la dame ;

Et même pour Alceste elle a tendresse d'âme.

Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits ;

Elle veut que ce soit un vol que je lui fais ;

Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,

En tous endroits sous main contre moi se détache.

Enfin, je n'ai rien vu de si sot à mon gré ;

Elle est impertinente au suprême degré,

Et...

## SCÈNE IV.

ARSINOË, CÉLIMÈNE, CLITANDRE, ACASTE.

CÉLIMÈNE. Ah ! quel heureux sort en ce lieu vous amène ?  
 Madame, sans mentir, j'étois de vous en peine.

ARSINOË. Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.

CÉLIMÈNE. Ah ! mon Dieu, que je suis contente de vous voir !  
 (Clitandre et Acaste sortent en riant.)

## SCÈNE V.

ARSINOË, CÉLIMÈNE.

ARSINOË. Leur départ ne pouvoit plus à propos se faire.  
 CÉLIMÈNE. Voulons-nous nous asseoir ?  
 ARSINOË. Il n'est pas nécessaire.

Madame, l'amitié doit surtout éclater  
 Aux choses qui le plus nous peuvent importer ;  
 Et comme il n'en est point de plus grande importance  
 Que celles de l'honneur et de la bienséance ,  
 Je viens, par un avis qui touche votre honneur,  
 Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.  
 Hier j'étois chez des gens de vertu singulière,  
 Où sur vous du discours on tourna la matière ;  
 Et là votre conduite, avec ses grands éclats,  
 Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.  
 Cette foule de gens dont vous souffrez visite,  
 Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite,  
 Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'auroit fallu,  
 Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.  
 Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre ;  
 Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre,  
 Je vous excusai fort sur votre intention,  
 Et voulus de votre âme être la caution.  
 Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie  
 Qu'on ne peut excuser quoiqu'on en ait envie ;  
 Et je me vis contrainte à demeurer d'accord  
 Que l'air dont vous vivez vous faisoit un peu tort ;  
 Qu'il prenoit dans le monde une méchante face ;  
 Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse ;  
 Et que, si vous vouliez, tous vos déportements  
 Pourroient moins donner prise aux mauvais jugements.  
 Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée ;  
 Me préserve le ciel d'en avoir la pensée !  
 Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,  
 Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.

CÉLIMÈNE.

Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable  
 Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,  
 Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets  
 D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.  
 Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre;  
 Un tel avis m'oblige, et, loin de le mal prendre,  
 J'en prétends reconnoître à l'instant la faveur  
 Par un avis aussi qui touche votre honneur;  
 Et comme je vous vois vous montrer mon amie  
 En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,  
 Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,  
 En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.  
 En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,  
 Je trouvai quelques gens d'un très-rare mérite,  
 Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,  
 Firent tomber sur vous, madame, l'entretien.  
 Là, votre pruderie et vos éclats de zèle  
 Ne furent pas cités comme un fort bon modèle;  
 Cette affectation d'un grave extérieur,  
 Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,  
 Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence  
 Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,  
 Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,  
 Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,  
 Vos fréquentes leçons et vos aigres censures  
 Sur des choses qui sont innocentes et pures;  
 Tout cela, si je puis vous parler franchement,  
 Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.  
 A quoi bon, disoient-ils, cette mine modeste  
 Et ce sage dehors que dément tout le reste?  
 Elle est à bien prier exacte au dernier point;  
 Mais elle bat ses gens et ne les paye point.  
 Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle;  
 Mais elle met du blanc et veut paroître belle.  
 Elle fait des tableaux couvrir les nudités;  
 Mais elle a de l'amour pour les réalités.  
 Pour moi, contre chacun je pris votre défense,  
 Et leur assurai fort que c'étoit médisance;  
 Mais tous les sentiments combattirent le mien;  
 Et leur conclusion fut que vous feriez bien  
 De prendre moins de soin des actions des autres,  
 Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;  
 Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps  
 Avant que de songer à condamner les gens;  
 Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire  
 Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;  
 Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,

- A ceux à qui le ciel en a commis le soin.  
 Madame, je vous crois aussi trop raisonnable  
 Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,  
 Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets  
 D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.
- ARSINOÉ. A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,  
 Je ne m'attendois point à cette repartie,  
 Madame; et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,  
 Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.
- CÉLIMÈNE. Au contraire, madame; et, si l'on étoit sage,  
 Ces avis mutuels seroient mis en usage.  
 On détruiroit par là, traitant de bonne foi,  
 Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.  
 Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle  
 Nous ne continuions cet office fidèle,  
 Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,  
 Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.
- ARSINOÉ. Ah! madame, de vous je ne puis rien entendre;  
 C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.
- CÉLIMÈNE. Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout;  
 Et chacun a raison, suivant l'âge ou le goût.  
 Il est une saison pour la galanterie,  
 Il en est une aussi propre à la pruderie.  
 On peut, par politique, en prendre le parti  
 Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti;  
 Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.  
 Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces;  
 L'âge amènera tout, et ce n'est pas le temps,  
 Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.
- ARSINOÉ. Ceries, vous vous targuez d'un bien foible avantage,  
 Et vous faites sonner terriblement votre âge.  
 Ce que de plus que vous on en pourroit avoir  
 N'est pas un si grand cas pour s'en tant prévaloir;  
 Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'emporte,  
 Madame, à me pousser de cette étrange sorte.
- CÉLIMÈNE. Et moi, je ne sais pas, madame, aussi pourquoi  
 On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.  
 Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous prendre?  
 Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous rendre?  
 Si ma personne aux gens inspire de l'amour,  
 Et si l'on continue à m'offrir chaque jour  
 Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,  
 Je n'y saurois que faire et ce n'est pas ma faute;  
 Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas  
 Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.
- ARSINOÉ. Hélas! et croyez-vous que l'on se mette en peine  
 De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine?

Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger  
 A quel prix aujourd'hui l'on peut les engager?  
 Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,  
 Que votre seul mérite attire cette foule?  
 Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,  
 Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour?  
 On ne s'aveugle point par de vaines défaites,  
 Le monde n'est point dupe; et j'en vois qui sont faites  
 A pouvoir inspirer de tendres sentiments,  
 Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amants,  
 Et de là nous pouvons tirer des conséquences [ces;  
 Qu'on n'acquiert point leur cœur sans de grandes avan-  
 Qu'aucun pour nos beaux yeux n'est notre soupirant,  
 Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.  
 Ne vous enfliez donc pas d'une si grande gloire  
 Pour les petits brillants d'une foible victoire,  
 Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,  
 De traiter pour cela les gens de haut en bas.  
 Si nos yeux envoient les conquêtes des vôtres,  
 Je pense qu'on pourroit faire comme les autres,  
 Ne se point ménager, et vous faire bien voir  
 Que l'on a des amants quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE. Ayez-en donc, madame, et voyons cette affaire;  
 Par ce rare secret efforcez-vous de plaire,  
 Et sans...

ARSINOÉ.

Brisons, madame, un pareil entretien,  
 Il pousseroit trop loin votre esprit et le mien;  
 Et j'aurois pris déjà le congé qu'il faut prendre,  
 Si mon carrosse encor ne m'obligeoit d'attendre.

CÉLIMÈNE.

Autant qu'il vous plaira vous pouvez arrêter,  
 Madame, et là-dessus rien ne doit vous hâter.  
 Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,  
 Je m'en vais vous donner meilleure compagnie;  
 Et monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,  
 Remplira mieux ma place à vous entretenir.

## SCÈNE VI.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ARSINOÉ.

CÉLIMÈNE.

Alceste, il faut que j'aie à écrire un mot de lettre  
 Que, sans me faire tort, je ne saurois remettre.  
 Soyez avec madame; elle aura la bonté  
 D'excuser aisément mon incivilité.

## SCÈNE VII.

ALCESTE, ARSINOÉ.

- ARSINOÉ. Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,  
Attendant un moment que mon carrosse vienne,  
Et jamais tous ses soins ne pouvoient m'offrir rien  
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.  
En vérité, les gens d'un mérite sublime  
Enchaînent de chacun et l'amour et l'estime;  
Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets  
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.  
Je voudrais que la cour, par un regard propice,  
A ce que vous valez rendît plus de justice.  
Vous avez à vous plaindre, et je suis en courroux  
Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien pour vous.
- ALCESTE. Moi, madame? et sur quoi pourrais-je en rien prétendre?  
Quel service à l'État est-ce qu'on m'a vu rendre?  
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,  
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi?
- ARSINOÉ. Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices  
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.  
Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir;  
Et le mérite, enfin, que vous nous faites voir  
Devroit...
- ALCESTE. Mon Dieu! laissons mon mérite, de grâce;  
De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse?  
Elle auroit fort à faire, et ses soins seroient grands  
D'avoir à déterrer le mérite des gens.
- ARSINOÉ. Un mérite éclatant se déterre lui-même.  
Du vôtre en bien des lieux on fait un cas extrême;  
Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits  
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.
- ALCESTE. Eh, madame! l'on loue aujourd'hui tout le monde,  
Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde.  
Tout est d'un grand mérite également doué,  
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué;  
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,  
Et mon valet de chambre est mis dans la gazette.
- ARSINOÉ. Pour moi, je voudrais bien que, pour vous montrer mieux,  
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.  
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines,  
On peut, pour vous servir, remuer des machines,  
Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour vous,  
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

- ALCESTE. Et que voudriez-vous, madame, que j'y fisse?  
L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse;  
Le ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,  
Une âme compatible avec l'air de la cour.  
Je ne me trouve point les vertus nécessaires  
Pour y bien réussir et faire mes affaires.  
Être franc et sincère est mon plus grand talent,  
Je ne sais point jouer les hommes en parlant;  
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense  
Doit faire en ce pays fort peu de résidence.  
Hors de la cour, sans doute, on n'a pas cet appui,  
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;  
Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,  
Le chagrin de jouer de fort sots personnages;  
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,  
On n'a point à louer les vers de messieurs tels,  
A donner de l'encens à madame une telle,  
Et de nos francs marquis essuyer la cervelle.
- ARSINOË. Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre de cour;  
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour;  
Et, pour vous découvrir là-dessus mes pensées,  
Je souhaiterois fort vos ardeurs mieux placées.  
Vous méritez, sans doute, un sort beaucoup plus doux,  
Et celle qui vous charme est indigne de vous.
- ALCESTE. Mais, en disant cela, songez-vous, je vous prie,  
Que cette personne est, madame, votre amie?
- ARSINOË. Oui. Mais ma conscience est blessée, en effet,  
De souffrir plus longtemps le tort que l'on vous fait.  
L'état où je vous vois afflige trop mon âme,  
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.
- ALCESTE. C'est me montrer, madame, un tendre mouvement,  
Et de pareils avis obligent un amant.
- ARSINOË. Oui, toute mon amie, elle est et je la nomme  
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme;  
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.
- ALCESTE. Cela se peut, madame, on ne voit pas les cœurs;  
Mais votre charité se seroit bien passée  
De jeter dans le mien une telle pensée.
- ARSINOË. Si vous ne voulez pas être désabusé,  
Il faut ne vous rien dire; il est assez aisé.
- ALCESTE. Non. Mais sur ce sujet, quoi que l'on nous expose,  
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;  
Et je voudrois, pour moi, qu'on ne me fit savoir  
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.
- ARSINOË. Eh bien! c'est assez dit; et sur cette matière  
Vous allez recevoir une pleine lumière.  
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi.

Donnez-moi seulement la main jusque chez moi ;  
 Là, je vous ferai voir une preuve fidèle  
 De l'infidélité du cœur de votre belle ;  
 Et, si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,  
 On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

## ACTE QUATRIÈME.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Non, l'on n'a point vu d'âme à manier si dure,  
 Ni d'accommodement plus pénible à conclure :  
 En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,  
 Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner ;  
 Et jamais différend si bizarre, je pense,  
 N'avoit de ces messieurs occupé la prudence.  
 « Non, messieurs, disoit-il, je ne me dédis point,  
 » Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.  
 » De quoi s'offense-t-il ? et que veut-il me dire ?  
 » Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire ?  
 » Que lui fait mon avis qu'il a pris de travers ?  
 » On peut être honnête homme et faire mal des vers :  
 » Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières.  
 » Je le tiens galant homme en toutes les manières  
 » Homme de qualité, de mérite et de cœur,  
 » Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant auteur.  
 » Je louerai, si l'on veut, son train et sa dépense  
 » Son adresse à cheval, aux armes, à la danse ;  
 » Mais pour louer ses vers je suis son serviteur ;  
 » Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,  
 » On ne doit de rimer avoir aucune envie,  
 » Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie. »  
 Enfin, toute la grâce et l'accommodement  
 Où s'est avec effort plié son sentiment,  
 C'est de dire, croyant adoucir bien son style :  
 « Monsieur, je suis fâché d'être si difficile ;  
 » Et pour l'amour de vous, je voudrois de bon cœur  
 » Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur. »  
 Et dans une embrassade on leur a, pour conclure,  
 Fait vite envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE. Dans ses façons d'agir il est fort singulier,  
 Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier ;

- Et la sincérité dont son âme se pique  
 A quelque chose en soi de noble et d'héroïque.  
 C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,  
 Et je la voudrais voir partout comme chez lui.
- PHILINTE. Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne  
 De cette passion où son cœur s'abandonne.  
 De l'humeur dont le ciel a voulu le former,  
 Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer;  
 Et je sais moins encor comment votre cousine  
 Peut être la personne où son penchant l'incline.
- ÉLIANTE. Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,  
 N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs;  
 Et toutes ces raisons de douces sympathies  
 Dans cet exemple-ci se trouvent démenties. [voir?]
- PHILINTE. Mais croyez-vous qu'on l'aime aux choses qu'on peut  
 ÉLIANTE. C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir.  
 Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime?  
 Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même;  
 Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,  
 Et croit aimer aussi parfois qu'il n'en est rien.
- PHILINTE. Je crois que notre ami près de cette cousine  
 Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;  
 Et s'il avoit mon cœur, à dire vérité,  
 Il tourneroit ses vœux tout d'un autre côté;  
 Et, par un choix plus juste, on le verroit, madame,  
 Profiter des bontés que lui montre votre âme.
- ÉLIANTE. Pour moi, je n'en fais point de façons, et je croi  
 Qu'on doit sur de tels points être de bonne foi.  
 Je ne m'oppose point à toute sa tendresse;  
 Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse;  
 Et, si c'étoit qu'à moi la chose pût tenir,  
 Moi-même à ce qu'il aime on me verroit l'unir.  
 Mais si dans un tel choix, comme tout se peut faire,  
 Son amour éprouvoit quelque destin contraire,  
 S'il falloit que d'un autre on couronnât les feux,  
 Je pourrois me résoudre à recevoir ses vœux;  
 Et le refus souffert en pareille occurrence  
 Ne m'y feroit trouver aucune répugnance.
- PHILINTE. Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,  
 Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas;  
 Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire  
 De ce que là-dessus j'ai pris soin de lui dire.  
 Mais si, par un hymen qui les joindroit eux deux,  
 Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,  
 Tous les miens tenteroient la faveur éclatante  
 Qu'avec tant de bonté votre âme lui présente.  
 Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,

Elle pouvoit sur moi, madame, retomber!  
 Vous vous divertissez, Philinte.

ÉLIANTE.  
 PHILINTE.

Non, madame,  
 Et je vous parle ici du meilleur de mon âme.  
 J'attends l'occasion de m'offrir hautement,  
 Et de tous mes souhaits j'en presse le moment.

## SCÈNE II.

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Ah! faites-moi raison, madame, d'une offense  
 Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous qui vous puisse ému-  
 J'ai ce que sans mourir je ne puis concevoir; [voir?

ALCESTE.

Et le déchaînement de toute la nature

Ne m'accableroit pas comme cette aventure.

C'en est fait... Mon amour... Je ne saurois parler.

ÉLIANTE.

Que votre esprit un peu tâche à se rappeler.

ALCESTE.

O juste ciel! Faut-il qu'on joigne à tant de grâces  
 Les vices odieux des âmes les plus basses!

ÉLIANTE.

Mais encor, qui vous peut...

ALCESTE.

Ah! tout est ruiné;

Je suis, je suis trahi, je suis assassiné.

Célimène... Eût-on pu croire cette nouvelle?

Célimène me trompe et n'est qu'une infidèle.

ÉLIANTE.

Avez-vous pour le croire un juste fondement?

PHILINTE.

Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement;

Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères...

ALCESTE.

Ah! morbleu! mêlez-vous, monsieur, de vos affaires.

(A Éliante.)

C'est de sa trahison n'être que trop certain

Que l'avoir dans ma poche écrite de sa main.

Oui, madame, une lettre écrite pour Oronte

A produit à mes yeux ma disgrâce et sa honte;

Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyoit les soins,

Et que de mes rivaux je redoutois les moins.

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,

Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense.

ALCESTE.

Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plaît,

Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ÉLIANTE.

Vous devez modérer vos transports, et l'outrage...

ALCESTE.

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage;

C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui

Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.

Vengez-moi d'une ingrâte et perfide parente,

Qui trahit lâchement une ardeur si constante;

Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ÉLIANTE.  
ALCESTE.

Moi, vous venger! comment?

En recevant mon cœur.

Acceptez-le, madame, au lieu de l'infidèle :  
C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle ;  
Et je la veux punir par les sincères vœux,  
Par le profond amour, les soins respectueux,  
Les devoirs empressés et l'assidu service  
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

ÉLIANTE.

Je compatis sans doute à ce que vous souffrez,  
Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez ;  
Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,  
Et vous pourrez quitter ce désir de vengeance.  
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,  
On fait force desseins qu'on n'exécute pas ;  
On a beau voir, pour rompre, une raison puissante,  
Une coupable aimée est bientôt innocente ;  
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,  
Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.

ALCESTE.

Non, non, madame, non. L'offense est trop mortelle ;  
Il n'est point de retour, et je romps avec elle :  
Rien ne sauroit changer le dessein que j'en fais,  
Et je me punirois de l'estimer jamais.  
La voici. Mon courroux redouble à cette approche ;  
Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,  
Pleinement la confondre, et vous porter après  
Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

### SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE à part. O ciel! de mes transports puis-je être ici le maître?

CÉLIMÈNE à part. (A Alceste.)

Ouais! Quel est donc le trouble où je vous vois paroître?  
Et que me veulent dire et ces soupirs poussés  
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez?

ALCESTE.

Que toutes les horreurs dont une âme est capable  
À vos déloyautés n'ont rien de comparable ;  
Que le sort, les démons et le ciel en courroux,  
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.  
Voilà certainement des douceurs que j'admire.

CÉLIMÈNE.

ALCESTE.

Ah! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire.  
Rougissez bien plutôt, vous en avez raison ;  
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.  
Voilà ce que marquoient les troubles de mon âme ;  
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme ;  
Par ces fréquents soupçons qu'on trouvoit odieux  
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux ;

Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,  
 Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre;  
 Mais ne présumez pas que, sans être vengé,  
 Je souffre le dépit de me voir outragé.

Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,  
 Que l'amour veut partout naître sans dépendance,  
 Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,  
 Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur;  
 Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte  
 Si pour moi votre bouche avoit parlé sans feinte;  
 Et rejetant mes vœux dès le premier abord,  
 Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.  
 Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,  
 C'est une trahison, c'est une perfidie

Qui ne sauroit trouver de trop grands châtimens,  
 Et je puis tout permettre à mes ressentimens.  
 Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage;  
 Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.  
 Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,  
 Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés;  
 Je cède aux mouvemens d'une juste colère,  
 Et je ne répons pas de ce que je puis faire.

CÉLIMÈNE. D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?  
 Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

ALCESTE. Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue  
 J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,  
 Et que j'ai cru trouver quelque sincérité  
 Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

CÉLIMÈNE. De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

ALCESTE. Ah! que ce cœur est double et sait bien l'art de feindre!  
 Mais pour le mettre à bout j'ai des moyens tout prêts.  
 Jetez ici les yeux et connoissez vos traits;  
 Ce billet découvert suffit pour vous confondre,  
 Et contre ce témoin on n'a rien à répondre.

CÉLIMÈNE. Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

ALCESTE. Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit!

CÉLIMÈNE. Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?

ALCESTE. Quoi! vous joignez ici l'audace à l'artifice!

Le désavouerez-vous pour n'avoir point de seing?

CÉLIMÈNE. Pourquoi désavouer un billet de ma main?

ALCESTE. Et vous pouvez le voir sans demeurer confuse

Du crime dont vers moi son style vous accuse!

CÉLIMÈNE. Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE. Quoi! vous bravez ainsi ce témoin convaincant!

Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte

N'a donc rien qui m'outrage et qui vous fasse honte?

CÉLIMÈNE. Oronte! Qui vous dit que la lettre est pour lui?

ALCESTE. Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui.  
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre,  
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre?  
En serez-vous vers moi moins coupable en effet?

CÉLIMÈNE. Mais si c'est une femme à qui va ce billet,  
En quoi vous blesse-t-il et qu'a-t-il de coupable?

ALCESTE. Ah ! le détour est bon et l'excuse admirable !  
Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à ce trait ;  
Et me voilà par là convaincu tout à fait.  
Osez-vous recourir à ces ruses grossières ?  
Et croyez-vous les gens si privés de lumières ?  
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air  
Vous voulez soutenir un mensonge si clair,  
Et comment vous pourrez tourner pour une femme,  
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme ?  
Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,  
Ce que je m'en vais lire...

CÉLIMÈNE. Il ne me plaît pas, moi.  
Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,  
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire.

ALCESTE. Non, non, sans s'emporter, prenez un peu souci  
De me justifier les termes que voici.

CÉLIMÈNE. Non, je n'en veux rien faire, et, dans cette occurrence,  
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE. De grâce, montrez-moi, je serai satisfait,  
Qu'on peut pour une femme expliquer ce billet.

CÉLIMÈNE. Non, il est pour Oronte, et je veux qu'on le croie.  
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie,  
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,  
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.  
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,  
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE à part. Ciel ! rien de plus cruel peut-il être inventé ?  
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité ?  
Quoi ! d'un juste courroux je suis ému contre elle,  
C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on que-  
On pousse ma douleur et mes soupçons à bout, [relle !  
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout ;  
Et cependant mon cœur est encore assez lâche  
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,  
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris  
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris !

(A Célimène.)

Ah ! que vous savez bien ici, contre moi-même,  
Perfide, vous servir de ma faiblesse extrême,  
Et ménager pour vous l'excès prodigieux  
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !

- Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,  
 Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.  
 Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent;  
 A vous prêter les mains ma tendresse consent,  
 Efforcez-vous ici de paroître fidèle,  
 Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.
- CÉLIMÈNE. Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,  
 Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.  
 Je voudrois bien savoir qui pourroit me contraindre  
 A descendre pour vous aux bassesses de feindre;  
 Et pourquoi, si mon cœur penchoit d'autre côté,  
 Je ne le dirois pas avec sincérité.  
 Quoi ! de mes sentiments l'obligeante assurance  
 Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense ?  
 Auprès d'un tel garant sont-ils de quelque poids ?  
 N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix ?  
 Et puisque notre cœur fait un effort extrême  
 Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,  
 Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,  
 S'oppose fortement à de pareils aveux,  
 L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle  
 Doit-il impunément douter de cet oracle ?  
 Et n'est-il pas coupable en ne s'assurant pas  
 A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats ?  
 Allez, de tels soupçons méritent ma colère,  
 Et vous ne valez pas que l'on vous considère.  
 Je suis sotte et veux mal à ma simplicité  
 De conserver encor pour vous quelque bonté ;  
 Je devois autre part attacher mon estime,  
 Et vous faire un sujet de plainte légitime.
- ALCESTE. Ah ! traîtresse ! mon foible est étrange pour vous ;  
 Vous me trompez sans doute avec des mots si doux ;  
 Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée :  
 A votre foi mon âme est toute abandonnée ;  
 Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,  
 Et si de me trahir il aura la noirceur.
- CÉLIMÈNE. Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.
- ALCESTE. Ah ! rien n'est comparable à mon amour extrême ;  
 Et dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,  
 Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.  
 Oui, je voudrois qu'aucun ne vous trouvât aimable,  
 Que vous fussiez réduite en un sort misérable ;  
 Que le ciel en naissant ne vous eût donné rien ;  
 Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,  
 Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice  
 Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice,  
 Et que j'eusse la joie et la gloire en ce jour

CÉLIMÈNE. De vous voir tenir tout des mains de mon amour.  
C'est me vouloir du bien d'une étrange manière !  
Me préserve le ciel que vous ayez matière...  
Voici monsieur Dubois plaisamment figuré.

## SCÈNE IV.

CÉLIMÈNE, ALCESTE, DUBOIS.

ALCESTE. Que veut cet équipage et cet air effaré ?  
Qu'as-tu ?

DUBOIS. Monsieur...

ALCESTE. Eh bien ?

DUBOIS. Voici bien des mystères.

ALCESTE. Qu'est-ce ?

DUBOIS. Nous sommes mal, monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE. Quoi ?

DUBOIS. Parlerai-je haut ?

ALCESTE. Oui, parle, et promptement.

DUBOIS. N'est-il point là quelqu'un ?

ALCESTE. Ah ! que d'amusement !

Veux-tu parler ?

DUBOIS. Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE. Comment ?

DUBOIS. Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE. Et pourquoi ?

DUBOIS. Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE. La cause ?

DUBOIS. Il faut partir, monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE. Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage ?

DUBOIS. Par la raison, monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE. Ah ! je te casserai la tête assurément,

DUBOIS. Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

DUBOIS. Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine

DUBOIS. Est venu nous laisser jusque dans la cuisine

ALCESTE. Un papier griffonné d'une telle façon

DUBOIS. Qu'il faudroit pour le lire être pis que démon.

ALCESTE. C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute :

DUBOIS. Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verroit goutte.

ALCESTE. Eh bien ! quoi ? ce papier, qu'a-t-il à démêler,

DUBOIS. Traître, avec le départ dont tu viens me parler ?

DUBOIS. C'est pour vous dire ici, monsieur, qu'une heure en-

ALCESTE. Un homme, qui souvent vous vient rendre visite, [suite,

DUBOIS. Est venu vous chercher avec empressement,

ALCESTE. Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,

DUBOIS. Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,

ALCESTE. De vous dire... Attendez, comme est-ce qu'ils s'appelle ?

DUBOIS. Laisse là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.

- DUBOIS. C'est un de vos amis ; enfin cela suffit.  
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,  
Et que d'être arrêté le sort vous y menace.
- ALCESTE. Mais quoi ! n'a-t-il voulu te rien spécifier ?
- DUBOIS. Non. Il m'a demandé de l'encre et du papier,  
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je pense,  
Du fond de ce mystère avoir la connoissance.  
Donne-le donc.
- ALCESTE. Que peut envelopper ceci ?
- CÉLIMÈNE. Je ne sais ; mais j'aspire à m'en voir éclairci.
- ALCESTE. Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable ?
- DUBOIS après avoir longtemps cherché le billet. Ma foi ! je l'ai, monsieur, laissé sur votre table.
- ALCESTE. Je ne sais qui me tient...
- CÉLIMÈNE. Ne vous emportez pas,  
Et courez démêler un pareil embarras.
- ALCESTE. Il semble que le sort, quelque soin que je prenne  
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne ;  
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour  
De vous revoir, madame, avant la fin du jour.

## ACTE CINQUIÈME.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ALCESTE, PHILINTE.

- ALCESTE. La résolution en est prise, vous dis-je.
- PHILINTE. Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige...
- ALCESTE. Non, vous avez beau faire et beau me raisonner,  
Rien de ce que je dis ne peut me détourner ;  
Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,  
Et je veux me tirer du commerce des hommes.  
Quoi ! contre ma partie on voit tout à la fois  
L'honneur, la probité, la pudeur et les lois ;  
On publie en tout lieu l'équité de ma cause ;  
Sur la foi de mon droit mon âme se repose :  
Cependant je me vois trompé par le succès :  
J'ai pour moi la justice et je perds mon procès !  
Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,  
Est sorti triomphant d'une fausseté noire !  
Toute la bonne foi cède à sa trahison !  
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison !  
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,

Renverse le bon droit et tourne la justice !  
 Il fait par un arrêt couronner son forfait !  
 Et, non content encor du tort que l'on me fait,  
 Il court parmi le monde un livre abominable,  
 Et de qui la lecture est même condamnable,  
 Un livre à mériter la dernière rigueur,  
 Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur !  
 Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,  
 Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture !  
 Lui, qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,  
 A qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc,  
 Qui me vient malgré moi, d'une ardeur empressée,  
 Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée :  
 Et parce que j'en use avec honnêteté,  
 Et ne le veux trahir, lui ni la vérité,  
 Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire !  
 Le voilà devenu mon plus grand adversaire !  
 Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,  
 Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon !  
 Et les hommes, morbleu ! sont faits de cette sorte !  
 C'est à ces actions que la gloire les porte !  
 Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,  
 La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux !  
 Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge ;  
 Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.  
 Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,  
 Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes,  
 Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites.  
 Ce que votre partie ose vous imputer  
 N'a point eu le crédit de vous faire arrêter ;  
 On voit son faux rapport lui-même se détruire,  
 Et c'est une action qui pourroit bien lui nuire.

ALCESTE.

Lui ? de semblables tours il ne craint point l'éclat ;  
 Il a permission d'être franc scélérat ;  
 Et loin qu'à son crédit nuise cette aventure,  
 On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE.

Enfin il est constant qu'on n'a point trop donné  
 Au bruit que contre vous sa malice a tourné ;  
 De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre ;  
 Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,  
 Il vous est en justice aisé d'y revenir,  
 Et contre cet arrêt...

ALCESTE.

Non, je veux m'y tenir.  
 Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,  
 Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse ;  
 On y voit trop à plein le bon droit maltraité,

Et je veux qu'il demeure à la postérité  
 Comme une marque insigne, un fameux témoignage  
 De la méchanceté des hommes de notre âge.  
 Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;  
 Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester  
 Contre l'iniquité de la nature humaine  
 Et de nourrir pour elle une immortelle haine.  
 Mais enfin...

PHILINTE.

ALCESTE.

Mais enfin vos soins sont superflus.  
 Que pouvez-vous, monsieur, me dire là-dessus ?  
 Aurez-vous bien le front de me vouloir en face

PHILINTE.

Excuser les horreurs de tout ce qui se passe ?  
 Non, je tombe d'accord de tout ce qui vous plaît :  
 Tout marche par cabale et par pur intérêt ;  
 Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,  
 Et les hommes devroient être faits d'autre sorte.  
 Mais est-ce une raison que leur peu d'équité  
 Pour vouloir se tirer de leur société ?

ALCESTE.

Tous ces défauts humains nous donnent dans la vie  
 Des moyens d'exercer notre philosophie :  
 C'est le plus bel emploi que trouve la vertu ;  
 Et si de probité tout étoit revêtu,  
 Si tous les cœurs étoient francs, justes et dociles,  
 La plupart des vertus nous seroient inutiles,  
 Puisqu'on en met l'usage à pouvoir sans ennui  
 Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui ;  
 Et de même qu'un cœur d'une vertu profonde...  
 Je sais que vous parlez, monsieur, le mieux du monde,  
 En beaux raisonnements vous abondez toujours ;  
 Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.  
 La raison, pour mon bien, veut que je me retire :  
 Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire ;  
 De ce que je dirois je ne répondrais pas,  
 Et je me jetterois cent choses sur les bras.  
 Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène.  
 Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène ;  
 Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi,  
 Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE.

ALCESTE.

Montons chez Éliante, attendant sa venue.  
 Non : de trop de soucis je me sens l'âme émue.  
 Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin

PHILINTE.

Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.  
 C'est une compagnie étrange pour attendre ;  
 Et je vais obliger Éliante à descendre.

## SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

- ORONTE. Oui, c'est à vous de voir si par des nœuds si doux,  
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.  
Il me faut de votre âme une pleine assurance :  
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.  
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émuvoir,  
Vous ne devez point feindre à me le faire voir ;  
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,  
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende,  
De le sacrifier, madame, à mon amour,  
Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.
- CÉLIMÈNE. Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,  
Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite ?
- ORONTE. Madame, il ne faut point ces éclaircissements ;  
Il s'agit de savoir quels sont vos sentiments.  
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre ;  
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.
- ALCESTE sortant du coin où il étoit.  
Oui, monsieur a raison, madame, il faut choisir ;  
Et sa demande ici s'accorde à mon désir.  
Pareille ardeur me presse et même soin m'amène ;  
Mon amour veut du vôtre une marque certaine :  
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur.  
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.
- ORONTE. Je ne veux point, monsieur, d'une flamme importune  
Troubler aucunement votre bonne fortune.
- ALCESTE. Je ne veux point, monsieur, jaloux ou non jaloux,  
Partager de son cœur rien du tout avec vous.
- ORONTE. Si votre amour au mien lui semble préférable...
- ALCESTE. Si du moindre penchant elle est pour vous capable...
- ORONTE. Je jure de n'y rien prétendre désormais.
- ALCESTE. Je jure hautement de ne la voir jamais.
- ORONTE. Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.
- ALCESTE. Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.
- ORONTE. Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.
- ALCESTE. Vous n'avez qu'à trancher et choisir de nous deux.
- ORONTE. Quoi ! sur un pareil choix vous semblez être en peine !
- ALCESTE. Quoi ! votre âme balance et paroît incertaine !
- CÉLIMÈNE. Mon Dieu ! que cette instance est là hors de saison.  
Et que vous témoignez tous deux peu de raison !  
Je sais prendre parti sur cette préférence,  
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance :  
Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux,  
Et rien n'est sitôt fait que le choix de nos vœux.

Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte  
 A prononcer en face un aveu de la sorte :  
 Je trouve que ces mots, qui sont désobligeants,  
 Ne se doivent point dire en présence des gens ;  
 Qu'un cœur de son penchant donne assez de lumière  
 Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière,  
 Et qu'il suffit enfin que de plus doux témoins  
 Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE. Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende,  
 J'y consens pour ma part.

ALCESTE. Et moi, je le demande ;  
 C'est son éclat surtout qu'ici j'ose exiger,  
 Et je ne prétends point vous voir rien ménager.  
 Conserver tout le monde est votre grande étude :  
 Mais plus d'amusement et plus d'incertitude ;  
 Il faut vous expliquer nettement là-dessus,  
 Ou bien pour un arrêt je prends votre refus ;  
 Je saurai de ma part expliquer ce silence,  
 Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE. Je vous sais fort bon gré, monsieur, de ce courroux,  
 Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉLIMÈNE. Que vous me fatiguez avec un tel caprice !  
 Ce que vous demandez a-t-il de la justice ?  
 Et ne vous dis-je pas quel motif me retient ?  
 J'en vais prendre pour juge Éliante, qui vient.

## SCÈNE III.

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

CÉLIMÈNE. Je me vois, ma cousine, ici persécutée  
 Par des gens dont l'humeur y paroît concertée.  
 Ils veulent l'un et l'autre, avec même chaleur,  
 Que je prononce entre eux le choix que fait mon cœur ;  
 Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,  
 Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.  
 Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

ÉLIANTE. N'allez point là-dessus me consulter ici ;  
 Peut-être y pourriez-vous être mal adressée,  
 Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.  
 Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ORONTE. Tous vos détours ici seront mal secondés.

ALCESTE. Il faut, il faut parler et lâcher la balance.

ORONTE. Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

ALCESTE. Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ORONTE. Et moi je vous entends si vous ne parlez pas.

## SCÈNE IV.

ARSINOË, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE,  
ACASTE, CLITANDRE, ORONTE.

ACASTE à Célimène.

Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,  
Éclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE à Oronte et à Alceste.

Fort à propos, messieurs, vous vous trouvez ici,  
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOË à Célimène.

Madame, vous serez surprise de ma vue ;  
Mais ce sont ces messieurs qui causent ma venue :  
Tous deux ils m'ont trouvée et se sont plaints à moi  
D'un trait à qui mon cœur ne sauroit prêter foi.  
J'ai du fond de votre âme une trop haute estime  
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime ;  
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,  
Et, l'amitié passant sur de petits discords,  
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie  
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oui, madame, voyons d'un esprit adouci  
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.  
Cette lettre par vous est écrite à Clitandre.

CLITANDRE. Vous avez pour Acaste écrit ce billet tendre.

ACASTE à Oronte et à Alceste.

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,  
Et je ne doute pas que sa civilité  
À connoître sa main n'ait trop su vous instruire ;  
Mais ceci vaut assez la peine de le lire.

« Vous êtes un étrange homme de condamner mon  
» enjouement et de me reprocher que je n'ai jamais  
» tant de joie que lorsque je ne suis pas avec vous.  
» Il n'y a rien de plus injuste ; et si vous ne venez  
» bien vite me demander pardon de cette offense, je  
» ne vous la pardonnerai de ma vie. Notre grand  
» flandrin de vicomte...

Il devrait être ici.

» Notre grand flandrin de vicomte, par qui vous  
» commencez vos plaintes, est un homme qui ne sau-  
» roit me revenir ; et depuis que je l'ai vu, trois  
» quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour

» faire des ronds, je n'ai pu jamais prendre bonne  
» opinion de lui. Pour le petit marquis...

C'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité.

» Pour le petit marquis qui me tint hier longtemps  
» la main, je trouve qu'il n'y a rien de si mince que  
» toute sa personne; et ce sont de ces mérites qui  
» n'ont que la cape et l'épée. Pour l'homme aux ru-  
» bans verts...

(A Alceste.) A vous le dé, monsieur.

» Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quel-  
» quefois avec ses brusqueries et son chagrin bourru;  
» mais il est cent moments où je le trouve le plus  
» fâcheux du monde. Et pour l'homme à la veste...

(A Oronte.) Voici votre paquet.

» Et pour l'homme à la veste, qui s'est jeté dans le  
» bel esprit et veut être auteur malgré tout le monde,  
» je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit,  
» et sa prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-  
» vous donc en tête que je ne me divertis pas toujours  
» si bien que vous pensez; que je vous trouve à dire  
» plus que je ne voudrois dans toutes les parties où  
» l'on m'entraîne; et que c'est un merveilleux assai-  
» sonnement aux plaisirs qu'on goûte que la présence  
» des gens qu'on aime.

CLITANDRE. Me voici maintenant, moi.

» Votre Clitandre, dont vous me parlez et qui fait  
» tant le doucereux, est le dernier des hommes pour  
» qui j'aurois de l'amitié. Il est extravagant de se  
» persuader qu'on l'aime, et vous l'êtes de croire  
» qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être rai-  
» sonnable, vos sentiments contre les siens; et voyez-  
» moi le plus que vous pourrez pour m'aider à porter  
» le chagrin d'en être obsédée. »

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,  
Madame, et vous savez comment cela s'appelle.  
Il suffit. Nous allons, l'un et l'autre en tous lieux,  
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.  
J'aurois de quoi vous dire, et belle est la matière;  
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère;  
Et je vous ferai voir que les petits marquis  
Ont pour se consoler des cœurs de plus haut prix.

ACASTE.

## SCÈNE V.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOË, ALCESTE, ORONTE,  
PHILINTE.

ORONTE. Quoi! de cette façon je vois qu'on me déchire  
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire!  
Et votre cœur, paré de beaux semblants d'amour,  
A tout le genre humain se promet tour à tour!  
Allez! j'étois trop dupe et je vais ne plus l'être;  
Vous me faites un bien, me faisant vous connoître;  
J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,  
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.  
(A Alceste.)  
Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,  
Et vous pouvez conclure affaire avec madame.

## SCÈNE VI.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOË, ALCESTE, PHILINTE.

ARSINOË à Célime.

Certes, voilà le trait du monde le plus noir,  
Je ne m'en saurois taire et me sens émouvoir.  
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres?  
Je ne prends point de part aux intérêts des autres;  
(Montrant Alceste.)

Mais monsieur, que chez vous fixoit votre bonheur,  
Un homme comme lui de mérite et d'honneur,  
Et qui vous chérissoit avec idolâtrie,  
Devoit-il...

ALCESTE.

Laissez-moi, madame, je vous prie,  
Vider mes intérêts moi-même là-dessus,  
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.  
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,  
Il n'est point en état de payer ce grand zèle;  
Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,  
Si par un autre choix je songe à me venger.

ARSINOË.

Eh! croyez-vous, monsieur, qu'on ait cette pensée,  
Et que de vous avoir on soit tant empressée?  
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité  
Si de cette créance il peut s'être flatté.  
Le rebut de madame est une marchandise  
Dont on auroit grand tort d'être si fort éprise.  
Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins haut.  
Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut;  
Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,  
Et je brûle de voir une union si belle.

## SCÈNE VII.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE à Célimène.

Eh bien ! je me suis tu , malgré ce que je voi ,  
Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi.  
Ai-je pris sur moi-même un assez long empire ,  
Et puis-je maintenant ?...

CÉLIMÈNE.

Oui , vous pouvez tout dire ;  
Vous en êtes en droit , lorsque vous vous plaindrez ,  
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez .  
J'ai tort , je le confesse , et mon âme confuse  
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse .  
J'ai des autres ici méprisé le courroux ;  
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous .  
Votre ressentiment sans doute est raisonnable ;  
Je sais combien je dois vous paroître coupable ,  
Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir ,  
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr .  
Faites-le , j'y consens .

ALCESTE.

Eh ! le puis-je , traîtresse ?  
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse ?  
Et quoique avec ardeur je veuille vous haïr ,  
Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir ?

(A Eliante et à Philinte.)

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse ,  
Et je vous fais tous deux témoins de ma foiblesse .  
Mais , à vous dire vrai , ce n'est pas encor tout ,  
Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout ,  
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme ,  
Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme .

(A Célimène.)

Oui , je veux bien , perfide , oublier vos forfaits ;  
J'en saurai , dans mon âme , excuser tous les traits ,  
Et me les couvrirai du nom d'une foiblesse  
Où le vice du temps porte votre jeunesse ,  
Pourvu que votre cœur veuille donner les mains  
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains ,  
Et que dans mon désert où j'ai fait vœu de vivre ,  
Vous soyez sans tarder résolue à me suivre .  
C'est par là seulement que dans tous les esprits  
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits ,  
Et qu'après cet éclat , qu'un noble cœur abhorre ,  
Il peut m'être permis de vous aimer encore .  
Moi , renoncer au monde avant que de vieillir ,  
Et dans votre désert aller m'ensevelir !

CÉLIMÈNE.

- ALCESTE. Et s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,  
Que doit vous importer tout le reste du monde?  
Vos désirs avec moi ne sont-ils pas contents?
- CÉLIMÈNE. La solitude effraie une âme de vingt ans.  
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,  
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.  
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,  
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds;  
Et l'hymen...
- ALCESTE. Non. Mon cœur à présent vous déteste,  
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.  
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,  
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,  
Allez, je vous refuse, et ce sensible outrage,  
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

## SCÈNE VIII.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE à Éliante.

Madame, cent vertus ornent votre beauté,  
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité;  
De vous depuis longtemps je fais un cas extrême;  
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même,  
Et souffrez que mon cœur dans ses troubles divers,  
Ne se présente point à l'honneur de vos fers;  
Je m'en sens trop indigne, et commence à connoître  
Que le ciel pour ce nœud ne m'avoit point fait naître;  
Que ce seroit pour vous un hommage trop bas  
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas;  
Et qu'enfin...

ÉLIANTE.

Vous pouvez suivre cette pensée :  
Ma main de se donner n'est pas embarrassée,  
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,  
Qui, si je l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE.

Ah! cet honneur, madame, est toute mon envie,  
Et j'y sacrifierois et mon sang et ma vie.

ALCESTE.

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentements,  
L'un pour l'autre à jamais garder ces sentiments!  
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,  
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,  
Et chercher sur la terre un endroit écarté  
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, madame, allons employer toute chose  
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

LE  
MÉDECIN MALGRÉ LUI,

COMÉDIE EN TROIS ACTES

1666

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père de Lucinde.	VALÈRE, domestique de Géronte.
LUCINDE, fille de Géronte.	LUCAS, mari de Jacqueline.
LÉANDRE, amant de Lucinde.	JACQUELINE, nourrice chez Géronte et femme de Lucas.
SGANARELLE, mari de Martine.	THIBAUT, père de Perrin, {
MARTINE, femme de Sganarelle.	PERRIN, } paysans
M. ROBERT, voisin de Sganarelle.	

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une forêt.

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE. Non, je te dis que je n'en veux rien faire, et que c'est à moi de parler et d'être le maître.

MARTINE. Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie, et que je ne me suis point mariée avec toi pour souffrir tes fredaines.

SGANARELLE. Oh! la grande fatigue que d'avoir une femme! et qu'Aristote a bien raison quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon!

MARTINE. Voyez un peu l'habile homme avec son benêt d'Aristote!

SGANARELLE. Oui, habile homme. Trouve-moi un faiseur de fagots qui sache comme moi raisonner des choses, qui ait servi six ans un fameux médecin et qui ait su dans son jeune âge son rudiment par cœur.

- MARTINE. Peste du fou fieffé!
- SGANARELLE. Peste de la carogne!
- MARTINE. Que maudits soient l'heure et le jour où je m'avisai d'aller dire oui!
- SGANARELLE. Que maudit soit le bec cornu de notaire qui me fit signer ma ruine!
- MARTINE. C'est bien à toi, vraiment, à te plaindre de cette affaire! Devrois-tu être un seul moment sans rendre grâce au ciel de m'avoir pour ta femme? et méritois-tu d'épouser une personne comme moi?
- SGANARELLE. Il est vrai que tu me fis trop d'honneur, et que j'eus lieu de me louer la première nuit de nos noces! Eh! morbleu! ne me fais point parler là-dessus; je dirois de certaines choses...
- MARTINE. Quoi? que dirois-tu?
- SGANARELLE. Baste, laissons là ce chapitre. Il suffit que nous savons ce que nous savons, et que tu fus bien heureuse de me trouver.
- MARTINE. Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver? Un homme qui me réduit à l'hôpital; un débauché, un traître, qui me mange tout ce que j'ai!
- SGANARELLE. Tu as menti, j'en bois une partie.
- MARTINE. Qui me vend pièce à pièce tout ce qui est dans le logis!
- SGANARELLE. C'est vivre de ménage.
- MARTINE. Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avois!
- SGANARELLE. Tu t'en lèveras plus matin.
- MARTINE. Enfin, qui ne me laisse aucun meuble dans la maison!
- SGANARELLE. On en déménage plus aisément.
- MARTINE. Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer et que boire!
- SGANARELLE. C'est pour ne me point ennuyer.
- MARTINE. Et que veux-tu, pendant ce temps, que je fasse avec ma famille?
- SGANARELLE. Tout ce qu'il te plaira.
- MARTINE. J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras.
- SGANARELLE. Mets-les à terre.
- MARTINE. Qui demandent à toute heure du pain.
- SGANARELLE. Donne-leur le fouet. Quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit soûl dans ma maison.
- MARTINE. Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même?
- SGANARELLE. Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.
- MARTINE. Que j'endure éternellement tes insolences et tes débauches?...

- SGANARELLE. Ne nous emportons point, ma femme.  
 MARTINE. Et que je ne sache pas trouver moyen de te ranger à ton devoir?
- SGANARELLE. Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'âme endurante, et que j'ai le bras assez bon.  
 MARTINE. Je me moque de tes menaces.  
 SGANARELLE. Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange à votre ordinaire.  
 MARTINE. Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.  
 SGANARELLE. Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.  
 MARTINE. Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles?  
 SGANARELLE. Doux objet de mes vœux, je vous froterai les oreilles.  
 MARTINE. Ivrogne que tu es!  
 SGANARELLE. Je vous battraï.  
 MARTINE. Sac à vin!  
 SGANARELLE. Je vous rosserai.  
 MARTINE. Infâme!  
 SGANARELLE. Je vous étrillerai.  
 MARTINE. Traître! insolent! trompeur! lâche! coquin! pendard! gueux! belître! fripon! maraud! voleur!...  
 SGANARELLE. Ah! vous en voulez donc? (Sganarelle prend un bâton et bat sa femme.)  
 MARTINE criant. Ah! ah! ah! ah!  
 SGANARELLE. Voilà le vrai moyen de vous apaiser.

## SCÈNE II.

MONSIEUR ROBERT, SGANARELLE, MARTINE.

- M. ROBERT. Holà, holà, holà! Fi. Qu'est ceci? Quelle infamie! Peste soit le coquin, de battre ainsi sa femme!
- MARTINE à M. Robert. Et je veux qu'il me batte, moi.  
 M. ROBERT. Ah! j'y consens de tout mon cœur.  
 MARTINE. De quoi vous mêlez-vous?  
 M. ROBERT. J'ai tort.  
 MARTINE. Est-ce là votre affaire?  
 M. ROBERT. Vous avez raison.  
 MARTINE. Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes!  
 M. ROBERT. Je me rétracte.  
 MARTINE. Qu'avez-vous à voir là-dessus?  
 M. ROBERT. Rien.  
 MARTINE. Est-ce à vous d'y mettre le nez?  
 M. ROBERT. Non.  
 MARTINE. Mêlez-vous de vos affaires.  
 M. ROBERT. Je ne dis plus mot.

- MARTINE. Il me plaît d'être battue.  
M. ROBERT. D'accord.  
MARTINE. Ce n'est pas à vos dépens.  
M. ROBERT. Il est vrai.  
MARTINE. Et vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire. (Elle lui donne un soufflet.)  
M. ROBERT à Sganarelle. Compère, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, rossez, battez comme il faut votre femme; je vous aiderai si vous le voulez.  
SGANARELLE. Il ne me plaît pas, moi.  
M. ROBERT. Ah! c'est une autre chose.  
SGANARELLE. Je la veux battre, si je le veux; et ne la veux pas battre, si je ne le veux pas.  
M. ROBERT. Fort bien.  
SGANARELLE. C'est ma femme, et non pas la vôtre.  
M. ROBERT. Sans doute.  
SGANARELLE. Vous n'avez rien à me commander.  
M. ROBERT. D'accord.  
SGANARELLE. Je n'ai que faire de votre aide.  
M. ROBERT. Très-volontiers.  
SGANARELLE. Et vous êtes un impertinent de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre et le doigt il ne faut point mettre l'écorce. (Il bat M. Robert et le chasse.)

## SCÈNE III.

## SGANARELLE, MARTINE.

- SGANARELLE. Oh! ça, faisons la paix tous deux. Touche là.  
MARTINE. Oui, après m'avoir ainsi battue!  
SGANARELLE. Cela n'est rien. Touche.  
MARTINE. Je ne veux pas.  
SGANARELLE. Eh!  
MARTINE. Non.  
SGANARELLE. Ma petite femme.  
MARTINE. Point.  
SGANARELLE. Allons, te dis-je.  
MARTINE. Je n'en ferai rien.  
SGANARELLE. Viens, viens, viens.  
MARTINE. Non. Je veux être en colère.  
SGANARELLE. Fi! c'est une bagatelle. Allons! allons.  
MARTINE. Laisse-moi là.  
SGANARELLE. Touche, te dis-je.  
MARTINE. Tu m'as trop maltraitée.  
SGANARELLE. Eh bien! va, je te demande pardon; mets là ta main.  
MARTINE. Je te pardonne; (bas, à part.) mais tu le payeras.

SGANARELLE. Tu es une folle de prendre garde à cela. Ce sont petites choses qui sont de temps nécessaires dans l'amitié; et cinq ou six coups de bâton entre gens qui s'aiment ne font que ragaillardir l'affection. Va, je m'en vais au bois, et je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

## SCÈNE IV.

MARTINE seule.

Va, quelque mine que je fasse, je n'oublierai pas mon ressentiment; et je brûle en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu me donnes. Je sais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un mari, mais c'est une punition trop délicate pour mon penderd. Je veux une vengeance qui se fasse un peu miezx sentir; et ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ai reçue.

## SCÈNE V.

VALÈRE, LUCAS, MARTINE.

LUCAS à Valère sans voir Martine. Parguienne! j'avons pris là tous deux une guèble de commission; et je ne sais pas, moi, ce que je pensons attraper.

VALÈRE à Lucas sans voir Martine. Que veux-tu, mon pauvre nourricier? Il faut bien obéir à notre maître. Et puis nous avons intérêt, l'un et l'autre, à la santé de sa fille, notre maîtresse; et sans doute son mariage, différé par sa maladie, nous vaudra quelque récompense. Horace, qui est libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa personne; et quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu sais bien que son père n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

MARTINE rêvant à part, se croyant seule. Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger?

LUCAS à Valère. Mais quelle fantaisie s'est-il boutée là dans la tête, puisque les médecins y ont tous perdu leur latin?

VALÈRE à Lucas. On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord; et souvent, en de simples lieux...

MARTINE se croyant toujours seule. Oui, il faut que je m'en venge, à quelque prix que ce soit. Ces coups de bâton me reviennent au cœur, je ne les saurois digérer, et...  
(Heurtant Valère et Lucas.) Ah! messieurs, je vous de-

mande pardon; je ne vous voyois pas, et cherchois dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse.

VALÈRE. Chacun a ses soins dans le monde; et nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE. Serait-ce quelque chose où je vous puisse aider?

VALÈRE. Cela se pourroit faire; et nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque médecin particulier, qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle; mais on trouve, parfois, des gens avec des secrets admirables, de certains remèdes particuliers qui font, le plus souvent, ce que les autres n'ont su faire, et c'est là ce que nous cherchons.

MARTINE *bas, à part.* Ah! que le ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendard! (*Haut.*) Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez; et nous avons un homme, le plus merveilleux homme du monde, pour les maladies désespérées.

VALÈRE. Et, de grâce, où pouvons-nous le rencontrer?

MARTINE. Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

LUCAS. Un médecin qui coupe du bois!

VALÈRE. Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire?

MARTINE. Non. C'est un homme extraordinaire qui se plaît à cela, fantasque, bizarre, quinteux, et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paroître ignorant, tient sa science renfermée, et ne fuit rien tant tous les jours que d'exercer les merveilleux talents qu'il a eus du ciel pour la médecine.

VALÈRE. C'est une chose admirable que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

MARTINE. La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire, car elle va parfois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité; et je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne preniez chacun un bâton et ne le réduisiez, à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons quand nous avons besoin de lui.

VALÈRE.

Voilà une étrange folie!

MARTINE.

Il est vrai; mais, après, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALÈRE.

Comment s'appelle-t-il?

MARTINE.

Il s'appelle Sganarelle, mais il est aisé à connoître : C'est un homme qui a une large barbe noire et qui porte une fraise avec un habit jaune et vert.

LUCAS.

Un habit jaune et vert! c'est donc le médecin des perroquets?

VALÈRE.

Mais est-il bien vrai qu'il soit si habile que vous le dites?

MARTINE.

Comment! c'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins, on la tenoit morte il y avoit déjà six heures, et l'on se dispoisoit à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche, et, dans le même instant, elle se leva de son lit et se mit aussitôt à se promener dans sa chambre comme si de rien n'eût été.

LUCAS.

Ah!

VALÈRE.

Il falloit que ce fût quelque goutte d'or potable.

MARTINE.

Cela pourroit bien être. Il n'y a que trois semaines encore qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa, sur le pavé, la tête, les bras et les jambes. On n'y eut pas plutôt amené notre homme qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sait faire, et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds et courut jouer à la fossette.

LUCAS.

Ah!

VALÈRE.

Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

MARTINE.

Qui en doute?

LUCAS.

Tétiqué! vlà justement l'homme qu'il nous faut. Allons vite le chercher.

VALÈRE.

Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

MARTINE.

Mais souvenez-vous bien, au moins, de l'avertissement que je vous ai donné.

LUCAS.

Eh! morguonne! laissez-nous faire. S'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

VALÈRE à Lucas.

Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre; et j'en conçois, pour moi, la meilleure espérance du monde.

## SCÈNE VI.

SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS.

SGANARELLE chantant derrière le théâtre. La, la, la.

VALÈRE. J'entends quelqu'un qui chante et qui coupe du bois.

SGANARELLE entrant sur le théâtre avec une bouteille à la main sans apercevoir Valère et Lucas. La, la, la... Ma foi, c'est assez travaillé pour boire un coup. Prenons un peu d'haleine. (Après avoir bu.) Voilà du bois qui est salé comme tous les diables. (Il chante.)

Qu'ils sont doux,  
Bouteille jolie,  
Qu'ils sont doux,  
Vos petits glougloux!

Mais mon sort feroit bien des jaloux

Si vous étiez toujours remplie :

Ah ! bouteille, ma mie,

Pourquoi vous videz-vous ?

Allons, morbleu ! il ne faut point engendrer de mélancolie.

VALÈRE bas à Lucas. Le voilà lui-même.

LUCAS bas à Valère. Je pense que vous dites vrai, et que j'avons bouté le nez dessus.

VALÈRE. Voyons de près.

SGANARELLE embrassant sa bouteille. Ah ! ma petite friponne, que je t'aime, mon petit bouchon ! (Il chante.)

(Apercevant Valère et Lucas qui l'examinent, il baisse la voix.)

Mais mon sort... feroit... bien des... jaloux  
Si...

(Voyant qu'on l'examine de plus près.) Que diable ! à qui en veulent ces gens-là ?

VALÈRE à Lucas. C'est lui, assurément.

LUCAS à Valère. Le voilà tout craché comme on nous l'a défiguré. (Sganarelle pose la bouteille à terre, et Valère se haissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté ; Lucas faisant la même chose que Valère, Sganarelle reprend sa bouteille et la tient contre son estomac avec divers gestes qui font un jeu de théâtre.)

SGANARELLE à part. Ils consultent en me regardant. Quel dessein auroient-ils ?

VALÈRE. Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle ?

SGANARELLE. Eh ! Quoi ?

VALÈRE. Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle ?

SGANARELLE se tournant vers Valère, puis vers Lucas. Oui et non, selon ce que vous lui voulez.

VALÈRE. Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

SGANARELLE. En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle.

VALÈRE. Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons; et nous venons implorer votre aide dont nous avons besoin.

SGANARELLE. Si c'est quelque chose, messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

VALÈRE. Monsieur, c'est trop de grâce que vous nous faites; mais, monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît; le soleil pourroit vous incommoder.

LUCAS. Monsieur, boutez dessus.

SGANARELLE à part. Voici des gens bien pleins de cérémonies. (Il se couvre.)

VALÈRE. Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous; les habiles gens sont toujours recherchés, et nous sommes instruits de votre capacité.

SGANARELLE. Il est vrai, messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

VALÈRE. Ah! monsieur!...

SGANARELLE. Je n'y épargne aucune chose, et les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

VALÈRE. Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

SGANARELLE. Mais aussi je les vends cent dix sous le cent.

VALÈRE. Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SGANARELLE. Je vous promets que je ne saurois les donner à moins.

VALÈRE. Monsieur, nous savons les choses.

SGANARELLE. Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela.

VALÈRE. Monsieur, c'est se moquer, que...

SGANARELLE. Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

VALÈRE. Parlons d'autre façon, de grâce.

SGANARELLE. Vous en pourrez trouver autre part à moins; il y a fagots et fagots; mais pour ceux que je fais...

VALÈRE. Eh! monsieur, laissons là ce discours.

SGANARELLE. Je vous jure que vous ne les auriez pas s'il s'en falloit un double.

VALÈRE. Eh! fi!

SGANARELLE. Non, en conscience, vous les payerez cela. Je vous parle sincèrement, et ne suis pas homme à surfaire.

VALÈRE. Faut-il, monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse à ces grossières feintes, s'abaisse à parler de la sorte? qu'un homme si savant, un fameux méde-

cin comme vous êtes, veuille se déguiser aux yeux du monde, et tenir enterrés les beaux talents qu'il a ?

SGANARELLE à part. Il est fou.

VALÈRE. De grâce, monsieur, ne dissimulez point avec nous.

SGANARELLE. Comment ?

LUCAS. Tout ce tripotage ne sert de rien ; je savons ce que je savons.

SGANARELLE. Quoi donc ? Que me voulez-vous dire ? Pour qui me prenez-vous ?

VALÈRE. Pour ce que vous êtes, pour un grand médecin.

SGANARELLE. A médecin vous-même ; je ne le suis point, et je ne l'ai jamais été.

ALÈRE bas. Voilà sa folie qui le tient. (Haut.) Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage ; et n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.

SGANARELLE. A quoi donc ?

VALÈRE. A de certaines choses dont nous serions marris.

SGANARELLE. Parbleu ! venez-en à tout ce qu'il vous plaira ; je ne suis point médecin, et ne sais ce que vous me voulez dire.

VALÈRE bas. Je vois bien qu'il faut se servir du remède. (Haut.) Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

LUCAS. Eh ! tétigué ! ne lantiponnez point davantage, et confessez à la franquette que v's êtes médecin.

SGANARELLE à part. J'enrage

VALÈRE. A quoi bon nier ce qu'on sait ?

LUCAS. Pourquoi toutes ces fraïmes-là ? A quoi est-ce que ça vous sert ?

SGANARELLE. Messieurs, en un mot, autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point médecin.

VALÈRE. Vous n'êtes point médecin ?

SGANARELLE. Non.

LUCAS. V' n'êtes pas médecin ?

SGANARELLE. Non, vous dis-je.

VALÈRE. Puisque vous le voulez, il faut s'y résoudre. (Ils prennent chacun un bâton et le frappent.)

SGANARELLE. Ah ! ah ! ah ! messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

VALÈRE. Pourquoi, monsieur, nous obligez-vous à cette violence ?

LUCAS. A quoi bon nous bailler la peine de vous battre ?

VALÈRE. Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

LUCAS. Par ma figuë ! j'en sis fâché franchement.

SGANARELLE. Que diable est ceci, messieurs ? De grâce, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois médecin ?

- VALÈRE. Quoi ! vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin ?
- SGANARELLE. Diable emporte si je le suis !
- LUCAS. Il n'est pas vrai qu'ous savez médecin ?
- SGANARELLE. Non, la peste m'étouffe ! (Ils recommencent à le battre.) Ah ! ah ! Eh bien ! messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin ; je suis médecin, apothicaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout que de me faire assommer.
- VALÈRE. Ah ! voilà qui va bien, monsieur ; je suis ravi de vous voir raisonnable.
- LUCAS. Vous me boutez la joie au cœur, quand je vous vois parler comme ça.
- VALÈRE. Je vous demande pardon de toute mon âme.
- LUCAS. Je vous demandons excuse de la liberté que j'avons prise.
- SGANARELLE à part. Ouais ! seroit-ce bien moi qui me tromperois, et serois-je devenu médecin sans m'en être aperçu ?
- VALÈRE. Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes, et vous verrez assurément que vous en serez satisfait.
- SGANARELLE. Mais, messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes ? Est-il bien assuré que je sois médecin ?
- LUCAS. Oui, par ma figue !
- SGANARELLE. Tout de bon ?
- VALÈRE. Sans doute.
- SGANARELLE. Diable emporte si je le savois !
- VALÈRE. Comment ! vous êtes le plus habile médecin du monde.
- SGANARELLE. Ah ! ah !
- LUCAS. Un médecin qui a gari je ne sais combien de maladies.
- SGANARELLE. Tuidieu !
- VALÈRE. Une femme étoit tenue pour morte il y'avoit six heures ; elle étoit prête à ensevelir, lorsqu'avec une goutte de quelque chose vous la fites revenir et marcher d'abord par la chambre.
- SGANARELLE. Peste !
- LUCAS. Un petit enfant de douze ans se laissit choir du haut d'un clocher, de quoi il eut la tête, les jambes et les bras cassés ; et vous, avec je ne sais quel onguent, vous fites qu'aussitôt il se relevit sur ses pieds et s'en fut joner à la fossotte.
- SGANARELLE. Diantre !

- VALÈRE. Enfin, monsieur, vous aurez contentement avec nous, et vous gagnerez ce que vous voudrez en vous laissant conduire où nous prétendons vous mener.
- SGANARELLE. Je gagnerai ce que je voudrai ?
- VALÈRE. Oui.
- SGANARELLE. Ah ! je suis médecin sans contredit. Je l'avois oublié, mais je m'en ressouviens. De quoi est-il question ? Où faut-il se transporter ?
- VALÈRE. Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole.
- SGANARELLE. Ma foi ! je ne l'ai pas trouvée.
- VALÈRE *bas à Lucas*. Il aime à rire. (*A Sganarelle.*) Allons, monsieur.
- SGANARELLE. Sans une robe de médecin ?
- VALÈRE. Nous en prendrons une.
- SGANARELLE *présentant sa bouteille à Valère*. Tenez cela, vous : voilà où je mets mes juleps. (*Puis se tournant vers Lucas en crachant.*) Vous, marchez là-dessus, par ordonnance du médecin.
- LUCAS. Palsangienne ! vlà un médecin qui me plaît ; je pense qu'il réussira, car il est bouffon.

## ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre de la maison de Géronté.

## SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE.

- VALÈRE. Oui, monsieur, je crois que vous serez satisfait ; et nous vous avons amené le plus grand médecin du monde.
- LUCAS. Oh ! morguenne ! il faut tirer l'échelle après cet-là ; et tous les autres ne sont pas daignes de li déchausser ses souliers.
- VALÈRE. C'est un homme qui a fait des cures merveilleuses.
- LUCAS. Qui a gari des gens qui étiant morts.
- VALÈRE. Il est un peu capricieux, comme je vous ai dit, et parfois, il a des moments où son esprit s'échappe et ne paroît pas ce qu'il est.
- LUCAS. Oui, il aime à bouffonner ; et l'an diroit parfois, ne v's en déplaît, qu'il a quelque petit coup de hache à la tête.
- VALÈRE. Mais dans le fond, il est toute science ; et, bien souvent, il dit des choses tout à fait relevées.

- LUCAS. Quand il s'y boute, il parle tout fin draît comme s'il lisoit dans un livre.
- VALÈRE. Sa réputation s'est déjà répandue ici; et tout le monde vient à lui.
- GÉRONTE. Je meurs d'envie de le voir, faites-le-moi vite venir.
- VALÈRE. Je vais le querir.

## SCÈNE II.

GÉRONTE, JACQUELINE, LUCAS.

- JACQUELINE. Par ma fi, monsieur, ceti-ci fera justement ce qu'ant fait les autres. Je pense que ce sera queussi queumi; et la meilleure médeçaine que l'an pourroit bailler à votre fille, ce seroit, selon moi, un biau et bon mari pour qui alle eût de l'amiquié.
- GÉRONTE. Ouais! nourrice, ma mie, vous vous mêlez de bien des choses.
- LUCAS. Taisez-vous, notre minagère Jacqueline; ce n'est pas à vous à bouter là votre nez.
- JACQUELINE. Je vous dis et vous douze que tous ces médecins n'y feront rian que de l'iau claire; que votre fille a besoin d'autre chose que de la rhubarbe et de séné, et qu'un mari est un emplâtre qui garit tous les maux des filles.
- GÉRONTE. Est-elle en état maintenant qu'on s'en voulût charger avec l'infirmité qu'elle a? Et, lorsque j'ai été dans le dessein de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontés?
- JACQUELINE. Je le crois bian; vous li vouliez bailler eun homme qu'alle n'aime point. Que ne prenais-vous ce monsieu Liandre, qui li touchoit au cœur? Alle auroit été fort obéissante; et je m'en vas gager qu'il la prendroit, li, comme alle est, si vous la li vouillais donner.
- GÉRONTE. Ce Léandre n'est pas ce qu'il lui faut; il n'a pas du bien comme l'autre.
- JACQUELINE. Il a eun oncle qui est si riche, dont il est hériqué.
- GÉRONTE. Tous ces biens à venir me semblent autant de chansons. Il n'est rien tel que ce qu'on tient; et l'on court grand risque de s'abuser lorsque l'on compte sur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux vœux et aux prières de messieurs les héritiers; et l'on a le temps d'avoir les dents longues lorsqu'on attend, pour vivre, le trépas de quelqu'un.
- JACQUELINE. Enfin, j'ai toujours ouï dire qu'en mariage, comme ail'eurs, contentement passe richesse. Les pères et les mères ant cette maudite conteume de demander

toujours : Qu'a-t-il ? et qu'a-t-elle ? Et le compère Pierre a marié sa fille Simonette au gros Thomas pour un quarqué de vaine qu'il avoit davantage que le jeune Robin, où alle avoit bouté son amitié ; et vlà que la pauvre creyature en est devenue jaune comme un coing et n'a point profité tout depuis ce temps-là. C'est un bel exemple pour vous, monsieu. On n'a que son plaisir en ce monde ; et j'aiderois mieux bailler à ma fille eun bon mari qui li fût agriable que toutes les rentes de la Biauxse.

GÉRONTE. Peste ! madame la nourrice, comme vous dégoisez ! Taisez-vous, je vous prie ; vous prenez trop de soin, et vous échauffez votre lait.

LUCAS frappant à chaque phrase qu'il dit sur la poitrine de Géronte. Morqué ! tais-toi, t'es une impertinente. Monsieu n'a que faire de tes discours, et il sait ce qu'il a à faire. Mêlé-toi de donner à teter à ton enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieu est le père de sa fille, et il est bon et sage pour voir ce qu'il li faut.

GÉRONTE. Tout doux, oh ! tout doux.

LUCAS frappant encore sur la poitrine de Géronte. Monsieu, je veux un peu la mortifier et li apprendre le respect qu'alle vous doit.

GÉRONTE. Oui. Mais ces gestes ne sont pas nécessaires.

## SCÈNE III.

VALÈRE, SGANARELLE, GÉRONTE, LUCAS, JACQUELINE.

VALÈRE. Monsieur, préparez-vous. Voici notre médecin qui entre.

GÉRONTE à Sganarelle. Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, et nous avons grand besoin de vous.

SGANARELLE en robe de médecin. avec un chapeau des plus pointus. Hippocrate dit... que nous nous couvrons tous deux.

GÉRONTE. Hippocrate dit cela ?

SGANARELLE. Oui.

GÉRONTE. Dans quel chapitre, s'il vous plaît ?

SGANARELLE. Dans son chapitre... des chapeaux.

GÉRONTE. Puisque Hippocrate le dit, il faut le faire.

SGANARELLE. Monsieur le médecin, ayant appris les merveilleuses choses...

GÉRONTE. A qui parlez-vous, de grâce ?

SGANARELLE. A vous.

GÉRONTE. Je ne suis pas médecin.

SGANARELLE. Vous n'êtes pas médecin ?

GÉRONTE. Non, vraiment.

SGANARELLE. Tout de bon ?

- GÉRONTE. Tout de bon. (Sganarelle prend un bâton et frappe Gêronte.)  
Ah! ah! ah!
- SGANARELLE. Vous êtes mèdeçin maintenant; je n'ai jamais eu d'autres licences.
- GÉRONTE à Valère. Quel diable d'homme m'avez-vous là amené?
- VALÈRE. Je vous ai bien dit que c'étoit un mèdeçin gogue-nard.
- GÉRONTE. Oui. Mais je l'enverrois promener avec ses gogue-narderies.
- LUCAS. Ne prenez pas garde à ça, monsieu; ce n'est que pour rire.
- GÉRONTE. Cette raillerie ne me plaît pas.
- SGANARELLE. Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.
- GÉRONTE. Monsieur, je suis votre serviteur.
- SGANARELLE. Je suis fâché...
- GÉRONTE. Cela n'est rien.
- SGANARELLE. Des coups de bâton...
- GÉRONTE. Il n'y a pas de mal.
- SGANARELLE. Que j'ai eu l'honneur de vous donner.
- GÉRONTE. Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.
- SGANARELLE. Je suis ravi, monsieur, que votre fille ait besoin de moi; et je souhaiterois de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.
- GÉRONTE. Je vous suis obligé de ces sentiments.
- SGANARELLE. Je vous assure que c'est du meilleur de mon âme que je vous parle.
- GÉRONTE. C'est trop d'honneur que vous me faites.
- SGANARELLE. Comment s'appelle votre fille?
- GÉRONTE. Lucinde.
- SGANARELLE. Lucinde! Ah! beau nom à mèdeçinenter. Lucinde!
- GÉRONTE. Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.
- SGANARELLE. Qui est cette grande femme-là?
- GÉRONTE. C'est la nourrice d'un petit enfant que j'ai.

## SCÈNE IV.

SGANARELLE, JACQUELINE, LUCAS.

- SGANARELLE à part. Peste! le joli meuble que voilà! (Haut.) Ah! nourrice, charmante nourrice, ma mèdeçine est la très-humble esclave de votre nourricerie, et je voudrois bien être le petit poupon fortuné qui tetât le lait de vos bonnes grâces. (Il lui porte la main sur le sein.) Tous

mes remèdes, toute ma science, toute ma capacité est à votre service, et...

- LUCAS. Avec votre permission, monsieur le médecin, laissez là ma femme, je vous prie.
- SGANARELLE. Quoi ! elle est votre femme ?
- LUCAS. Oui.
- SGANARELLE. Ah ! vraiment, je ne savais pas cela, et je m'en réjouis pour l'amour de l'un et de l'autre. (Il fait semblant de vouloir embrasser Lucas et embrasse la nourrice.)
- LUCAS tirant Sganarelle et se remettant entre lui et sa femme. Tout doucement, s'il vous plaît.
- SGANARELLE. Je vous assure que je suis ravi que vous soyez unis ensemble. Je la félicite d'avoir un mari comme vous, et je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle, si sage et si bien faite comme elle est. (Faisant encore semblant d'embrasser Lucas, qui lui tend les bras, il passe dessous et embrasse encore la nourrice.)
- LUCAS le tirant encore. Eh ! tétigué ! point tant de compliments, je vous supplie.
- SGANARELLE. Ne voulez-vous pas que je me réjouisse avec vous d'un si bel assemblage ?
- LUCAS. Avec moi tant qu'il vous plaira ; mais avec ma femme, trêve de sarimonie.
- SGANARELLE. Je prends également part au bonheur de tous deux. Et si je vous embrasse pour vous témoigner ma joie, je l'embrasse de même pour lui en témoigner aussi. (Il continue le même jeu.)
- LUCAS le tirant pour la troisième fois. Ah ! vartigué ! monsieur le médecin, que de lantiponnages !

## SCÈNE V.

GÉRONTE, SGANARELLE, LUCAS, JACQUELINE.

- GÉRONTE. Monsieur, voici tout à l'heure ma fille qu'on va vous amener.
- SGANARELLE. Je l'attends, monsieur, avec toute la médecine.
- GÉRONTE. Où est-elle ?
- SGANARELLE se touchant le front. Là dedans.
- GÉRONTE. Fort bien.
- SGANARELLE. Mais, comme je m'intéresse à toute votre famille, il faut que j'essaie un peu le lait de votre nourrice et que je visite son sein. (Il s'approche de Jacqueline.)
- LUCAS le tirant et lui faisant faire la pirouette. Nannain, nannain, je n'avons que faire de ça.
- SGANARELLE. C'est l'office du médecin de voir les tetons de nourrices.

- LUCAS. Il gnia office qui quienne, je sis votre sarviteur.  
 SGANARELLE. As-tu bien la hardiesse de t'opposer au médecin?  
 Hors de là!  
 LUCAS. Je me moque de cela.  
 SGANARELLE en le regardant de travers. Je te donnerai la fièvre.  
 JACQUELINE prenant Lucas par le bras et lui faisant faire aussi la pirouette.  
 Ote-toi de là aussi. Est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moi-même s'il me fait queuque chose qui ne soit pas à faire?  
 LUCAS. Je ne veux pas qu'il te tâte, moi.  
 SGANARELLE. Fi le vilain qui est jaloux de sa femme!  
 GÉRONTE. Voici ma fille.

## SCÈNE VI.

LUCINDE, SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE.

- SGANARELLE. Est-ce là la malade?  
 GÉRONTE. Oui. Je n'ai qu'elle de fille, et j'aurois tous les regrets du monde si elle venoit à mourir.  
 SGANARELLE. Qu'elle s'en garde bien! Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.  
 GÉRONTE. Allons, un siège.  
 SGANARELLE assis entre Gêronte et Lucinde. Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante, et je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderoit assez.  
 GÉRONTE. Vous l'avez fait rire, monsieur.  
 SGANARELLE. Tant mieux : lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. (A Lucinde.) Eh bien! de quoi est-il question? Qu'avez-vous? Quel est le mal que vous sentez?  
 LUCINDE portant sa main à sa bouche, à sa tête et sous son menton. Han, hi, hon, han.  
 SGANARELLE. Eh! que dites-vous?  
 LUCINDE continue les mêmes gestes. Han, hi, hon, han, han, hi, hon.  
 SGANARELLE. Quoi?  
 LUCINDE. Han, hi, hon.  
 SGANARELLE. Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là?  
 GÉRONTE. Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette sans que jusqu'ici on en ait pu savoir la cause, et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.  
 SGANARELLE. Et pourquoi?  
 GÉRONTE. Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.  
 SGANARELLE. Et qui est ce sot-là, qui ne veut pas que sa femme soit muette? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie! je me garderois bien de la vouloir guérir.

- GÉRONTE. Enfin, monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.
- SGANARELLE. Ah! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'opprime-t-il beaucoup?
- GÉRONTE. Oui, monsieur.
- SGANARELLE. Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs?
- GÉRONTE. Fort grandes.
- SGANARELLE. C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous savez?
- GÉRONTE. Oui.
- SGANARELLE. Copieusement?
- GÉRONTE. Je n'entends rien à cela.
- SGANARELLE. La matière est-elle louable?
- GÉRONTE. Je ne me connois pas à ces choses.
- SGANARELLE à Lucinde. Donnez-moi votre bras. (A Géronte.) Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.
- GÉRONTE. Eh oui! monsieur, c'est là son mal; vous l'avez trouvé tout du premier coup.
- SGANARELLE. Ah! ah!
- JACQUELINE. Voyez comme il a deviné sa maladie!
- SGANARELLE. Nous autres grands médecins nous connoissons d'abord les choses. Un ignorant auroit été embarrassé et vous eût été dire: C'est ceci, c'est cela; mais moi je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.
- GÉRONTE. Oui, mais je voudrais bien que vous me pussiez dire d'où cela vient.
- SGANARELLE. Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.
- GÉRONTE. Fort bien; mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole?
- SGANARELLE. Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.
- GÉRONTE. Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue.
- SGANARELLE. Aristote là-dessus dit... de fort belles choses.
- GÉRONTE. Je le crois.
- SGANARELLE. Ah! c'étoit un grand homme.
- GÉRONTE. Sans doute.
- SGANARELLE. Grand homme tout à fait; (levant le bras depuis le coude) un homme qui étoit plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes, c'est-à-dire, humeurs peccantes; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences

qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... a... Entendez-vous le latin?

GÉRONTE. En aucune façon.

SGANARELLE se levant brusquement. Vous n'entendez point le latin?

GÉRONTE. Non.

SGANARELLE avec enthousiasme. *Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo, hæc musa, la muse, bonus, bona, bonum. Deus sanctus, est-ne oratio latinus? Etiam, oui. Quare, pourquoi? Quia substantivo et adjectivum concordat in generi, numerum, et casus.*

GÉRONTE. Ah! que n'ai-je étudié!

JACQUELINE. L'habile homme que voilà!

LUCAS. Oui, ça est si bien que je n'y entends goutte.

SGANARELLE. Or, ces vapeurs dont je vous parle venant à passer du côté gauche où est le foie au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate; et parce que lesdites vapeurs... Comprenez bien ce raisonnement, je vous prie; et parce que lesdites vapeurs ont certaine malignité... Ecoutez bien ceci, je vous conjure.

GÉRONTE. Oui.

SGANARELLE. Ont une certaine malignité qui est causée... Soyez attentif, s'il vous plaît.

GÉRONTE. Je le suis.

SGANARELLE. Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus, nequeis, naquer, potarium, quipsa milus.* Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

JACQUELINE. Ah! que ça est bien dit, notre homme!

LUCAS. Que n'ai-je la langue aussi bien pendue!

GÉRONTE. On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué: c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont; que le cœur est du côté gauche et le foie du côté droit.

SGANARELLE. Oui, cela étoit autrefois ainsi; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

GÉRONTE. C'est ce que je ne savais pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

- SGANARELLE. Il n'y a point de mal; et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.
- GÉRONTE. Assurément. Mais, monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie?
- SGANARELLE. Ce que je crois qu'il faille faire?
- GÉRONTE. Oui.
- SGANARELLE. Mon avis est qu'on la remette sur son lit et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.
- GÉRONTE. Pourquoi cela, monsieur?
- SGANARELLE. Parce qu'il y a dans le vin et le pain mêlés ensemble une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela?
- GÉRONTE. Cela est vrai. Ah! le grand homme! Vite, quantité de pain et de vin.
- SGANARELLE. Je reviendrai voir, sur le soir, en quel état elle sera.

## SCÈNE VII.

GÉRONTE, SGANARELLE, JACQUELINE.

- SGANARELLE à Jacqueline. Doucement, vous. (A Géronte.) Monsieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remèdes.
- JACQUELINE. Qui? moi? Je me porte le mieux du monde.
- SGANARELLE. Tant pis, nourrice, tant pis. Cette grande santé est à craindre, et il ne sera pas mauvais de vous faire quelque petite saignée amiable, de vous donner quelque petit clystère dulcifiant.
- GÉRONTE. Mais, monsieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire saigner quand on n'a point de maladie?
- SGANARELLE. Il n'importe, la mode en est salutaire; et, comme on boit pour la soif à venir, il faut se faire aussi saigner pour la maladie à venir.
- JACQUELINE en s'en allant. Ma fi, je me moque de ça, et je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apothicaire.
- SGANARELLE. Vous êtes rétive aux remèdes; mais nous saurons vous soumettre à la raison.

## SCÈNE VIII.

GÉRONTE, SGANARELLE.

- SGANARELLE. Je vous donne le bonjour.
- GÉRONTE. Attendez un peu, s'il vous plaît.
- SGANARELLE. Que voulez-vous faire?

- GÉRONTE. Vous donner de l'argent, monsieur.
- SGANARELLE tendant sa main par derrière, tandis que Géron ouvre sa bourse. Je n'en prendrai pas, monsieur.
- GÉRONTE. Monsieur.
- SGANARELLE. Point du tout.
- GÉRONTE. Un petit moment.
- SGANARELLE. En aucune façon.
- GÉRONTE. De grâce.
- SGANARELLE. Vous vous moquez.
- GÉRONTE. Voilà qui est fait.
- SGANARELLE. Je n'en ferai rien.
- GÉRONTE. Eh !
- SGANARELLE. Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.
- GÉRONTE. Je le crois.
- SGANARELLE après avoir pris l'argent. Cela est-il de poids ?
- GÉRONTE. Oui, monsieur.
- SGANARELLE. Je ne suis pas un médecin mercenaire.
- GÉRONTE. Je le sais bien.
- SGANARELLE. L'intérêt ne me gouverne point.
- GÉRONTE. Je n'ai pas cette pensée.
- SGANARELLE seul, regardant l'argent qu'il a reçu. Ma foi ! cela ne va pas mal ; et pourvu que...

## SCÈNE IX.

## LÉANDRE, SGANARELLE.

- LÉANDRE. Monsieur, il y a longtemps que je vous attends, et je viens implorer votre assistance.
- SGANARELLE lui tâtant le pouls. Voilà un pouls qui est fort mauvais.
- LÉANDRE. Je ne suis point malade, monsieur ; et ce n'est pas pour cela que je viens à vous.
- SGANARELLE. Si vous n'êtes pas malade, que diable ne le dites-vous donc ?
- LÉANDRE. Non. Pour vous dire la chose en deux mots, je m'appelle Léandre, qui suis amoureux de Luciende que vous venez de visiter ; et comme par la mauvaise humeur de son père toute sorte d'accès m'est fermé auprès d'elle, je me hasarde à vous prier de vouloir servir mon amour, et de me donner lieu d'exécuter un stratagème que j'ai trouvé pour lui pouvoir dire deux mots d'où dépendent absolument mon bonheur et ma vie.
- SGANARELLE. Pour qui me prenez-vous ? Comment ! oser vous adresser à moi pour vous servir dans votre amour, et vouloir ravaler la dignité de médecin à des emplois de cette nature ?
- LÉANDRE. Monsieur, ne faites point de bruit.

SGANARELLE en le faisant reculer. J'en veux faire, moi. Vous êtes un impertinent.

LÉANDRE. Eh! monsieur, doucement.

SGANARELLE. Un malavisé.

LÉANDRE. De grâce.

SGANARELLE. Je vous apprendrai que je ne suis point homme à cela, et que c'est une insolence extrême...

LÉANDRE tirant une bourse. Monsieur...

SGANARELLE. De vouloir m'employer... (Recevant la bourse.) Je ne parle pas pour vous, car vous êtes honnête homme, et je serois ravi de vous rendre service. Mais il y a de certains impertinents au monde qui viennent prendre les gens pour ce qu'ils ne sont pas, et je vous avoue que cela me met en colère.

LÉANDRE. Je vous demande pardon, monsieur, de la liberté que...

SGANARELLE. Vous vous moquez. De quoi est-il question?

LÉANDRE. Vous saurez donc, monsieur, que cette maladie que vous voulez guérir est une feinte maladie. Les médecins ont raisonné là-dessus comme il faut, et ils n'ont pas manqué de dire que cela procédoit, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate, qui du foie; mais il est certain que l'amour en est la véritable cause, et que Lucinde n'a trouvé cette maladie que pour se délivrer d'un mariage dont elle étoit importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voie ensem-  
ble, retirons-nous d'ici, et je vous dirai en marchant ce que je souhaite de vous.

SGANARELLE. Allons, monsieur. Vous m'avez donné pour votre amour une tendresse qui n'est pas concevable, et j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade crèvera, ou bien elle sera à vous.

## ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un lieu voisin de la maison de Géronte.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LÉANDRE, SGANARELLE.

LÉANDRE. Il me semble que je ne suis pas mal ainsi pour un apothicaire; et comme le père ne m'a guère vu, ce changement d'habit et de perruque est assez capable, je crois, de me déguiser à ses yeux.

SGANARELLE. Sans doute.

LÉANDRE. Tout ce que je souhaiterois seroit de savoir cinq ou six grands mots de médecine pour parer mon discours et me donner l'air d'habile homme.

SGANARELLE. Allez, allez, tout cela n'est pas nécessaire ; il suffit de l'habit, et je n'en sais pas plus que vous.

LÉANDRE. Comment !

SGANARELLE. Diable emporte si j'entends rien en médecine ! Vous êtes honnête homme, et je veux bien me confier à vous comme vous vous confiez à moi.

LÉANDRE. Quoi ! vous n'êtes pas effectivement...

SGANARELLE. Non, vous dis-je, ils m'ont fait médecin malgré mes dents. Je ne m'étois jamais mêlé d'être si savant que cela, et toutes mes études n'ont été que jusqu'en sixième. Je ne sais point sur quoi cette imagination leur est venue ; mais, quand j'ai vu qu'à toute force ils vouloient que je fusse médecin, je me suis résolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sauriez croire comment l'erreur s'est répandue, et de quelle façon chacun est endiable à me croire habile homme. On me vient chercher de tous les côtés ; et si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous ; car, soit qu'on fasse bien ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos, et nous taillons comme il nous plaît sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne sauroit gâter un morceau de cuir qu'il n'en paye les pots cassés ; mais ici l'on peut gâter un homme sans qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont point pour nous, et c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin, le bon de cette profession est qu'il y a parmi les morts une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde, et jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué.

LÉANDRE. Il est vrai que les morts sont fort honnêtes gens sur cette matière.

SGANARELLE voyant des hommes qui viennent à lui. Voilà des gens qui ont la mine de me venir consulter. (A Léandre.) Allez toujours m'attendre auprès du logis de votre maîtresse.

## SCÈNE II.

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE.

Monsieu, je venons vous charcher, mon fils Perrin et moi.

- SGANARELLE. Qu'y a-t-il ?
- THIBAUT. Sa pauvre mère, qui a nom Parrette, est dans un lit malade il y a six mois.
- SGANARELLE tendant la main comme pour recevoir de l'argent. Que voulez-vous que j'y fasse ?
- THIBAUT. Je voudrions, monsieur, que vous nous baillissiez queque petite drôlerie pour la garir.
- SGANARELLE. Il faut voir de quoi est-ce qu'elle est malade.
- THIBAUT. Elle est malade d'hypocrisie, monsieur.
- SGANARELLE. D'hypocrisie ?
- THIBAUT. Oui, c'est-à-dire qu'elle est enflée partout ; et l'an dit que c'est quantité de sériosités qu'elle a dans le corps, et que son foie, son ventre ou sa rate, comme vous voudrais l'appeler, au lieu de faire du sang, ne fait plus que de lian. Elle a, de deux jours l'un, la fièvre quotiguienne avec des lassitudes et des douleurs dans les muscles des jambes. On entend dans sa gorge des fleumes qui sont tout prêts à l'étouffer, et parfois il lui prend des syncopes et des conversions que je crayons qu'elle est passée. J'avons dans notre village un apothicaire, révérence parler, qui li a donné je ne sais combien d'histoires ; il m'en coûte plus d'une douzaine de bons écus en lavements, ne v's en déplaie, en apostumes, qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthes et en portions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent miton-mitaine. Il veloit li bailler d'une certaine drogue que l'on appelle du vin amétile ; mais j'ai-z-eu peur franchement que ça l'envoyit à *patres* ; et l'an dit que ces gros médecins tuont je ne sais combien de monde avec cette invention-là.
- SGANARELLE tendant toujours la main. Venons au fait, mon ami, venons au fait.
- THIBAUT. Le fait est, monsieur, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.
- SGANARELLE. Je ne vous entends point du tout.
- PERRIN. Monsieur, ma mère est malade, et v'là deux écus que je vous apportons pour nous bailler queque remède.
- SGANARELLE. Ah ! je vous entends, vous. Voilà un garçon qui parle c'airement, et qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mère est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps ; qu'elle a la fièvre avec des douleurs dans les jambes, et qu'il lui prend parfois des syncopes et des convulsions, c'est-à-dire des évanouissements.
- PERRIN. Eh ! oui, monsieur, c'est justement ça.

- SGANARELLE. J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un père qui ne sait ce qu'il dit. Maintenant vous me demandez un remède ?
- FERRIN. Oui, monsieu.
- SGANARELLE. Un remède pour la guérir ?
- FERRIN. C'est comme je l'entendons.
- SGANARELLE. Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui fassiez prendre.
- FERRIN. Du fromage, monsieu ?
- SGANARELLE. Oui, c'est un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail et des perles, et quantité d'autres choses précieuses.
- FERRIN. Monsieur, je vous sommes bien obligés, et j'allons li faire prendre cela tout à l'heure.
- SGANARELLE. Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

## SCÈNE III.

(Le théâtre change et représente, comme au second acte, une chambre de la maison de Géronte.)

JACQUELINE, SGANARELLE, LUCAS dans le fond du théâtre.

- SGANARELLE. Voici la belle nourrice. Ah ! nourrice de mon cœur, je suis ravi de cette rencontre, et votre vue est la rhubarbe, la casse et le séné qui purgent toute la mélancolie de mon âme.
- JACQUELINE. Par ma figue, monsieu. le médecin, ça est trop bian dit pour moi, et je n'entends rian à tout votre latin.
- SGANARELLE. Devenez malade, nourrice, je vous prie, devenez malade pour l'amour de moi. J'aurois toutes les joies du monde de vous guérir.
- JACQUELINE. Je sis votre servante; j'aime bian mieux qu'an ne me garissc pas.
- SGANARELLE. Que je vous plains, belle nourrice, d'avoir un mari jaloux et fâcheux comme celui que vous avez !
- JACQUELINE. Que velez-vous, monsieu ? C'est pour la pénitence de mes fautes, et là où la chèvre est liée, il faut bian qu'alle y broute.
- SGANARELLE. Comment ! un rustre comme cela ! Un homme qui vous observe toujours et ne veut pas que personne vous parle !
- JACQUELINE. Hélas ! vous n'avez rian vu encore, et ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise humeur.
- SGANARELLE. Est-il possible ? et qu'un homme ait l'âme assez basse pour maltraiter une personne comme vous ?

Ah ! que j'en sais, belle nourrice, et qui ne sont pas loin d'ici, qui se tiendraient heureux de baiser seulement les petits bouts de vos petons. Pourquoi faut-il qu'une personne si bien faite soit tombée en de pareilles mains, et qu'un franc animal, un brutal, un stupide, un sot... Pardonnez-moi, nourrice, si je parle ainsi de votre mari.

JACQUELINE. Eh ! monsieu, je sais bian qu'il mérite tous ces noms-là.

SGANARELLE. Oui, sans doute, nourrice, il les mérite, et il mériteroit encore que vous lui missiez quelque chose sur la tête pour le punir des soupçons qu'il a.

JACQUELINE. Il est bian vrai que, si je n'avois devant les yeux que son intérêt, il pourroit m'obliger à queuque étrange chose.

SGANARELLE. Ma foi ! vous ne feriez pas mal de vous venger de lui avec quelqu'un. C'est un homme, je vous le dis, qui mérite bien cela ; et si j'étois assez heureux, belle nourrice, pour être choisi pour...

(Dans le temps que Sganarelle tend les bras pour embrasser Jacqueline, Lucas passe sa tête par-dessous, et se met entre eux deux. Sganarelle et Jacqueline regardent Lucas, et sortent chacun de leur côté.)

## SCÈNE IV.

GÉRONTE, LUCAS.

GÉRONTE. Holà ! Lucas, n'as-tu point vu ici notre médecin ?  
LUCAS. Et oui, de par tous les diantres, je l'ai vu, et ma

femme aussi.

GÉRONTE. Où est-ce donc qu'il peut être ?

LUCAS. Je ne sais ; mais je voudrois qu'il fût à tous les guèbles !

GÉRONTE. Va-t'en voir un peu ce que fait ma fille.

## SCÈNE V.

SGANARELLE, LÉANDRE, GÉRONTE.

GÉRONTE. Ah ! monsieur, je demandois où vous étiez.

SGANARELLE. Je m'étois amusé dans votre cour à expulser le superflu de la boisson. Comment se porte la malade ?

GÉRONTE. Un peu plus mal depuis votre remède.

SGANARELLE. Tant mieux. C'est signe qu'il opère.

GÉRONTE. Oui ; mais en opérant je crains qu'il ne l'étouffe.

SGANARELLE. Ne vous mettez pas en peine ; j'ai des remèdes qui se moquent de tout, et je l'attends à l'agonie.

GÉRONTE montrant Léandre. Qui est cet homme-là que vous amenez ?

SGANARELLE faisant des signes avec la main pour montrer que c'est un apothicaire. C'est...

GÉRONTE. Quoi ?

SGANARELLE. Celui...

GÉRONTE. Eh ?

SGANARELLE. Qui...

GÉRONTE. Je vous entends.

SGANARELLE. Votre fille en aura besoin.

## SCÈNE VI.

LUCINDE, GÉRONTE, LÉANDRE, JACQUELINE,  
SGANARELLE.

JACQUELINE. Monsieur, v'là votre fille qui veut un peu marcher.

SGANARELLE. Cela lui fera du bien. Allez-vous-en, monsieur l'apothicaire, tâter un peu son pouls, afin que je raisonne tantôt avec vous de sa maladie. (Sganarelle tire Gêronte dans un coin du théâtre, et lui passe un bras sur les épaules pour l'empêcher de tourner la tête du côté où sont Léandre et Lucinde.) Monsieur, c'est une grande et subtile question entre les docteurs de savoir si les femmes sont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les uns disent que non, les autres disent que oui ; et moi je dis que oui et non, d'autant que l'incongruité des humeurs opaques qui se rencontrent au tempérament naturel des femmes étant cause que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune ; et comme le soleil, qui darde ses rayons sur la concavité de la terre, trouve...

LUCINDE à Léandre. Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiment.

GÉRONTE. Voilà ma fille qui parle ! O grande vertu du remède ! O admirable médecin ! Que je vous suis obligé, monsieur, de cette guérison merveilleuse ! et que puis-je faire pour vous après un tel service ?

SGANARELLE se promenant sur le théâtre, et s'éventant avec son chapeau. Voilà une maladie qui m'a donné bien de la peine !

LUCINDE. Oui, mon père, j'ai recouvré la parole ; mais je l'ai recouvrée pour vous dire que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre, et que c'est inutilement que vous voulez me donner Horace.

GÉRONTE. Mais...

- LUCINDE. Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise.
- GÉRONTE. Quoi ?...
- LUCINDE. Vous m'opposerez en vain de belles raisons.
- GÉRONTE. Si...
- LUCINDE. Tous vos discours ne serviront de rien.
- GÉRONTE. Je...
- LUCINDE. C'est une chose où je suis déterminée.
- GÉRONTE. Mais...
- LUCINDE. Il n'est puissance paternelle qui me puisse obliger à me marier malgré moi.
- GÉRONTE. J'ai...
- LUCINDE. Vous avez beau faire tous vos efforts.
- GÉRONTE. Il...
- LUCINDE. Mon cœur ne sauroit se soumettre à cette tyrannie.
- GÉRONTE. La...
- LUCINDE. Et je me jetterai plutôt dans un couvent que d'épouser un homme que je n'aime point.
- GÉRONTE. Mais...
- LUCINDE avec vivacité. Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez le temps. Je n'en ferai rien. Cela est résolu.
- GÉRONTE. Ah ! quelle impétuosité de paroles ! Il n'y a pas moyen d'y résister. (A Sganarelle.) Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.
- SGANARELLE. C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service est de vous rendre sourd si vous voulez.
- GÉRONTE. Je vous remercie. (A Lucinde.) Penses-tu donc ?
- LUCINDE. Non, toutes vos raisons ne gagneront rien sur mon âme.
- GÉRONTE. Tu épouseras Horace dès ce soir.
- LUCINDE. J'épouserai plutôt la mort.
- SGANARELLE à Géronte. Mon Dieu ! arrêtez-vous ; laissez-moi médicamenter cette affaire. C'est une maladie qui la tient, et je sais le remède qu'il faut y apporter.
- GÉRONTE. Seroit-il possible, monsieur, que vous pussiez aussi guérir cette maladie d'esprit ?
- SGANARELLE. Oui, laissez-moi faire ; j'ai des remèdes pour tout, et notre apothicaire nous servira pour cette cure. (A Léandre) Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre est tout à fait contraire aux volontés du père, qu'il n'y a point de temps à perdre, que les humeurs sont fort aigries, et qu'il est nécessaire de trouver promptement un remède à ce mal,

qui pourroit empirer par le retardement. Pour moi, je n'en vois qu'un seul, qui est une prise de fuite purgative que vous mêlerez comme il faut avec deux dragmes de matrimonium en pilules. Peut-être fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remède ; mais comme vous êtes habile homme dans votre métier, c'est à vous de l'y résoudre, et de lui faire avaler la chose du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en lui faire faire un petit tour de jardin afin de préparer les humeurs, tandis que j'entretiendrai ici son père ; mais surtout ne perdez point de temps. Au remède, vite, au remède spécifique !

## SCÈNE VII.

GÉRONTE, SGANARELLE.

GÉRONTE. Quelles drogues, monsieur, sont celles que vous venez de dire ? Il me semble que je ne les ai jamais ouï nommer.

SGANARELLE. Ce sont drogues dont on se sert dans les nécessités urgentes.

GÉRONTE. Avez-vous jamais vu une insolence pareille à la sienne ?

SGANARELLE. Les filles sont quelquefois un peu têtues.

GÉRONTE. Vous ne sauriez croire comme elle est affolée de ce Léandre.

SGANARELLE. La chaleur du sang fait cela dans les jeunes esprits.

GÉRONTE. Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai su tenir toujours ma fille renfermée.

SGANARELLE. Vous avez fait sagement.

GÉRONTE. Et j'ai bien empêché qu'ils n'aient eu communication ensemble.

SGANARELLE. Fort bien.

GÉRONTE. Il seroit arrivé quelque folie si j'avois souffert qu'ils se fussent vus.

SGANARELLE. Sans doute.

GÉRONTE. Et je crois qu'elle auroit été fille à s'en aller avec lui.

SGANARELLE. C'est prudemment raisonné.

GÉRONTE. On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour lui parler.

SGANARELLE. Quel drôle !

GÉRONTE. Mais il perdra son temps.

SGANARELLE. Ah ! ah !

GÉRONTE. Et j'empêcherai bien qu'il ne la voie.

SGANARELLE. Il n'a pas affaire à un sot, et vous savez des rubriques qu'il ne sait pas. Plus fin que vous n'est pas bête.

## SCÈNE VIII.

LUCAS, GÉRONTE, SGANARELLE.

LUCAS. Ah! palsanguenne, monsieu, vaici bian du tinta-marre; votre fille s'en est enfaie avec son Liandre. C'étoit lui qui étoit l'apothicaire, et vlà monsieu le médecin qui a fait cette belle opération-là.

GÉRONTE. Comment! M'assassiner de la façon! Allons, un commissaire, et qu'on empêche qu'il ne sorte. Ah! traître! je vous ferai punir par la justice.

LUCAS. Ah! par ma fi, monsieu le médecin, vous serez pendu; ne bougez de là seulement.

## SCÈNE IX.

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS.

MARTINE à Lucas. Ah! mon Dieu! que j'ai eu de peine à trouver ce logis! Dites-moi un peu des nouvelles du médecin que je vous ai donné.

LUCAS. Le vlà qui va être pendu.

MARTINE. Quoi! mon mari pendu! Hélas! et qu'a-t-il fait pour cela?

LUCAS. Il a fait enlever la fille de notre maître.

MARTINE. Hélas! mon cher mari, est-il bien vrai qu'on te va pendre?

SGANARELLE. Tu vois. Ah!

MARTINE. Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens?

SGANARELLE. Que veux-tu que j'y fasse?

MARTINE. Encore, si tu avois achevé de couper notre bois, je prendrais quelque consolation.

SGANARELLE. Retire-toi de là, tu me fends le cœur.

MARTINE. Non; je veux demeurer pour t'encourager à la mort, et je ne te quitterai point que je ne t'aie vu pendu.

SGANARELLE. Ah!

## SCÈNE X.

GÉRONTE, SGANARELLE, MARTINE.

GÉRONTE à Sganarelle. Le commissaire viendra bientôt, et l'on s'en va vous mettre en un lieu où l'on me répondra de vous.

SGANARELLE à genoux. Hélas! cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton?

GÉRONTE. Non, non, la justice en ordonnera. Mais, que vois-je?

## SCÈNE XI.

GÉRONTE, LÉANDRE, LUCINDE, SGANARELLE, LUCAS,  
MARTINE.

LÉANDRE. Monsieur, je viens faire paroître Léandre à vos yeux et remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite nous deux et de nous aller marier ensemble; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille, et ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai, monsieur, c'est que je viens tout à l'heure de recevoir des lettres par où j'apprends que mon oncle est mort et que je suis héritier de tous ses biens.

GÉRONTE. Monsieur, votre vertu m'est tout à fait considérable, et je vous donne ma fille avec la plus grande joie du monde.

SGANARELLE à part. La médecine l'a échappé belle!

MARTINE. Puisque tu ne seras point pendu, rends-moi grâce d'être médecin; car c'est moi qui t'ai procuré cet honneur.

SGANARELLE. Oui, c'est toi qui m'as procuré je ne sais combien de coups de bâton?

LÉANDRE à Sganarelle. L'effet en est trop beau pour en garder du ressentiment.

SGANARELLE. Soit. (A Martine.) Je te pardonne ces coups de bâton en faveur de la dignité où tu m'as élevé; mais pré-pare-toi désormais à vivre dans un grand respect avec un homme de ma conséquence, et songe que la colère d'un médecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.

VIN DU MÉDECIN MALGRÉ LUI

# TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

---

Molière, par M. Sainte-Beuve. . . . .	4
L'Étourdi, ou les Contre-Temps. . . . .	43
Le Dépit Amoureux. . . . .	100
Les Précieuses Ridicules. . . . .	150
Sganarelle, ou le Cocu imaginaire. . . . .	172
Don Garcie de Navarre, ou le Prince Jaloux. . . . .	192
L'École des Maris. . . . .	239
Les Fâcheux. . . . .	272
L'École des Femmes. . . . .	300
La Critique de l'École des Femmes. . . . .	353
✧ L'Impromptu de Versailles. . . . .	376
✧ Le Mariage Forcé. . . . .	398
✧ Don Juan, ou le Festin de Pierre. . . . .	418
L'Amour médecin. . . . .	467
Le Misanthrope. . . . .	489
✧ Le Médecin malgré lui. . . . .	536

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

---

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.



*SIR JOHN LUBBOCK'S HUNDRED BOOKS*

80

MOLIÈRE



*SIR JOHN LUBBOCK'S HUNDRED BOOKS*

80

ŒUVRES

DE

M O L I È R E

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES

PAR

SAINTE-BEUVE

---

TOME SECOND

---

LONDON

GEORGE ROUTLEDGE AND SONS, LIMITED

BROADWAY, LUDGATE HILL.

MANCHESTER AND NEW YORK

1894

MOLLIERE

# LE SICILIEN

OU

## L'AMOUR PEINTRE

COMÉDIE-BALLET EN UN ACTE

1667

---

### PERSONNAGES.

*PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.*  
DON PÈDRE, gentilhomme sicilien.  
ADRASTE, gentilhomme français,  
amant d'Isidore.  
ISIDORE, Grecque, esclave de don  
Pèdre.  
ZAIDE, jeune esclave.  
UN SÉNATEUR.

HALI, Turc, esclave d'Adraste.  
DEUX LAQUAIS.  
*PERSONNAGES DU BALLET.*  
MUSICIENS.  
ESCLAVE chantant.  
ESCLAVES dansants.  
MAURES et MAURESQUES dansants.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

HALI, MUSICIENS.

HALI aux musiciens. Chut. N'avancez pas davantage, et demeurez dans cet endroit jusqu'à ce que je vous appelle.

### SCÈNE II.

HALI seul.

Il fait noir comme dans un four. Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche, et je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Sotte condition que celle d'un esclave, de ne vivre jamais pour soi et d'être toujours tout entier aux passions d'un maître, de n'être réglé que par ses humeurs, et de se voir réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre ! Le mien me fait ici épouser ses inquiétudes, et, parce qu'il est amoureux, il faut que nuit et jour je n'aie aucun repos. Mais voici des flambeaux, et sans doute c'est lui.

## SCÈNE III.

ADRASTE, DEUX LAQUAIS portant chacun un flambeau. HALI.

ADRASTE. Est-ce toi, Hali?

HALI. Et qui pourroit-ce être que moi? A ces heures de nuit, hors vous et moi, monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir maintenant les rues.

ADRASTE. Aussi ne crois-je pas qu'on puisse voir personne qui sente dans son cœur la peine que je sens. Car enfin, ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime, on a toujours au moins le plaisir de la plainte et la liberté des soupirs; mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir savoir d'une belle si l'amour qu'inspirent ses yeux est pour lui plaire ou lui déplaire, c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes; et c'est où me réduit l'incommode jaloux qui veille, avec tant de souci, sur ma charmante Grecque, et ne fait pas un pas sans la traîner à ses côtés.

HALI. Mais il est en amour plusieurs façons de se parler; et il me semble, à moi, que vos yeux et les siens depuis près de deux mois se sont dit bien des choses.

ADRASTE. Il est vrai qu'elle et moi souvent nous nous sommes parlé des yeux; mais comment reconnoître que, chacun de notre côté, nous ayons comme il faut expliqué ce langage? Et que sais-je, après tout, si elle entend bien tout ce que mes regards lui disent, et si les siens me disent ce que je crois parfois entendre?

HALI. Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre manière.

ADRASTE. As-tu là tes musiciens?

HALI. Oui.

ADRASTE. Fais-les approcher. (Seul.) Je veux jusques au jour les faire ici chanter, et voir si leur musique n'obligera point cette belle à paroître à quelque fenêtre.

## SCÈNE IV.

ADRASTE, HALI, MUSICIENS.

HALI. Les voici. Que chanteront-ils?

ADRASTE. Ce qu'ils jugeront de meilleur.

HALI. Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chantèrent l'autre jour.

ADRASTE. Non. Ce n'est pas ce qu'il me faut.

- HALI. Ah ! monsieur, c'est du beau bécarre.  
 ADRASTE. Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécarre ?  
 HALI. Monsieur, je tiens pour le bécarre. Vous savez que je m'y connois. Le bécarre me charme ; hors du bécarre, plus de salut en harmonie. Écoutez un peu ce trio.  
 ADRASTE. Non. Je veux quelque chose de tendre et de passionné, quelque chose qui m'entretienne dans une douce rêverie.  
 HALI. Je vois bien que vous êtes pour le bémol ; mais il y a moyen de nous contenter l'un et l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine scène d'une petite comédie que je leur ai vu essayer. Ce sont deux bergers amoureux, tout remplis de langueur, qui, sur bémol, viennent séparément faire leurs plaintes dans un bois, puis se découvrent l'un à l'autre la cruauté de leurs maîtresses ; et là-dessus vient un berger joyeux avec un bécarre admirable, qui se moque de leur foiblesse.  
 ADRASTE. J'y consens. Voyons ce que c'est.  
 HALI. Voici tout juste un lieu propre à servir de scène, et voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie.  
 ADRASTE. Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans je fasse cacher les lumières.

## FRAGMENT DE COMÉDIE

Chanté et accompagné par les musiciens qu'Hali a amenés.

## SCÈNE PREMIÈRE.

## PHILÈNE, TIRCIS.

PREMIER MUSICIEN représentant Philène.

Si, du triste récit de mon inquiétude,  
 Je trouble le repos de votre solitude,  
 Rochers, ne soyez point fâchés ;  
 Quand vous saurez l'excès de mes peines secrètes,  
 Tout rochers que vous êtes,  
 Vous en serez touchés.

DEUXIÈME MUSICIEN représentant Tircis.

Les oiseaux réjouis, dès que le jour s'avance,  
 Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts ;  
 Et moi j'y recommence  
 Mes soupirs languissants et mes tristes regrets.

PHILÈNE.

Ah ! mon cher Philène.

TIRCIS.

Ah ! mon cher Tircis.

PHILÈNE.

Que je sens de peine !

Que j'ai de soucis !

TIRCIS. Toujours sourde à mes vœux est l'ingrate Climène.  
 PHILÈNE. Chloris n'a point pour moi de regards adoucis.  
 TOUS DEUX ENSEMBLE. O loi trop inhumaine !  
 Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer,  
 Pourquoi leur laisses-tu le pouvoir de charmer ?

## SCÈNE II.

PHILÈNE, TIRCIS, UN PATRE.

TROISIÈME MUSICIEN représentant un père.

Pauvres amants, quelle erreur  
 D'adorer des inhumaines !  
 Jamais les âmes bien saines  
 Ne se payent de rigueur ;  
 Et les faveurs sont les chaînes  
 Qui doivent lier un cœur.

On voit cent belles ici  
 Auprès de qui je m'empresse ;  
 A leur vouer ma tendresse  
 Je mets mon plus doux souci ;  
 Mais lorsque l'on est tigresse,  
 Ma foi ! je suis tigre aussi.

PHILÈNE ET TIRCIS ensemble.

Heureux, hélas ! qui peut aimer ainsi.

HALL. Monsieur, je viens d'ouïr quelque bruit au dedans.  
 ADRASTE. Qu'on se retire vite, et qu'on éteigne les flambeaux.

## SCÈNE V.

DON PÈDRE, ADRASTE, HALL.

DON PÈDRE, sortant de sa maison en bonnet de nuit et en robe de chambre, avec une épée sous son bras. Il y a quelque temps que j'entends chanter à ma porte, et sans doute cela ne se fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obscurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peuvent être.

ADRASTE. Hali !

HALL. Quoi ?

ADRASTE. N'entends-tu plus rien ?

HALL. Non. (Don Pèdre est derrière eux qui les écoute.)

ADRASTE. Quoi ! tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aimable Grecque ! et ce jaloux maudit, ce traître de Sicilien, me fermera toujours tout accès auprès d'elle !

HALL. Je voudrais, de bon cœur, que le diable l'eût emporté pour la fatigue qu'il nous donne, le fâcheux, le bourreau qu'il est ! Ah ! si nous le tenions ici, que

je prendrais de joie à venger sur son dos tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire.

ADRASTE. Si faut-il bien, pourtant, trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruse, pour attraper notre brutal. J'y suis trop engagé pour en avoir le démenti, et quand j'y devrais employer...

HALI. Monsieur, je ne sais pas ce que cela veut dire, mais la porte est ouverte; et si vous le voulez, j'entrerais doucement pour découvrir d'où cela vient. (Don Pèdre se retire sur sa porte.)

ADRASTE. Oui, fais; mais sans faire de bruit. Je ne m'éloigne pas de toi. Plût au ciel que ce fût la charmante Isidore!

DON PÈDRE donnant un soufflet à Hali. Qui va là?

HALI rendant le soufflet à don Pèdre. Ami.

DON PÈDRE. Holà! Francisque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthélemy! Allons, promptement, mon épée, ma rondache, ma hallebarde, mes pistolets, mes mousquetons, mes fusils. Vite, dépêchez. Allons, tue, point de quartier!

## SCÈNE VI.

ADRASTE, HALI.

ADRASTE. Je n'entends remuer personne. Hali! Hali!

HALI caché dans un coin. Monsieur.

ADRASTE. Où donc te caches-tu?

HALI. Ces gens sont-ils sortis?

ADRASTE. Non. Personne ne bouge.

HALI sortant d'où il étoit caché. S'ils viennent, ils seront frottés.

ADRASTE. Quoi! tous nos soins seront donc inutiles! Et toujours ce fâcheux jaloux se moquera de nos desseins!

HALI. Non. Le courroux du point d'honneur me prend: il ne sera pas dit qu'on triomphe de mon adresse; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obstacles, et je prétends faire éclater les talents que j'ai eus du ciel.

ADRASTE. Je voudrais seulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des sentiments qu'on a pour elle, et savoir les siens là-dessus. Après on peut trouver facilement les moyens...

HALI. Laissez-moi faire seulement. J'en essaierai tant de toutes les manières que quelque chose enfin nous pourra réussir. Allons, le jour paroît; je vais chercher mes gens et venir attendre en ce lieu que notre jaloux sorte.

## SCÈNE VII.

DON PÈDRE, ISIDORE.

ISIDORE. Je ne sais pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin. Cela s'ajuste assez mal, ce me semble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'hui, et ce n'est guère pour avoir le teint frais et les yeux brillants que se lever ainsi dès la pointe du jour.

DON PÈDRE. J'ai une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

ISIDORE. Mais l'affaire que vous avez eût bien pu se passer, je crois, de ma présence; et vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin.

DON PÈDRE. Oui. Mais je suis bien aise de vous voir toujours avec moi. Il n'est pas mal de s'assurer un peu contre les soins des surveillants; et cette nuit encore, on est venu chanter sous nos fenêtres.

ISIDORE. Il est vrai. La musique en étoit admirable.

DON PÈDRE. C'étoit pour vous que cela se faisoit?

ISIDORE. Je le veux croire ainsi, puisque vous me le dites.

DON PÈDRE. Vous savez qui étoit celui qui vous donnoit cette sérénade?

ISIDORE. Non pas; mais qui que ce puisse être, je lui suis obligée.

DON PÈDRE. Obligée?

ISIDORE. Sans doute, puisqu'il cherche à me divertir.

DON PÈDRE. Vous trouvez donc bon qu'il vous aime?

ISIDORE. Fort bon. Cela n'est jamais qu'obligéant.

DON PÈDRE. Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce soin?

ISIDORE. Assurément.

DON PÈDRE. C'est dire fort net ses pensées.

ISIDORE. A quoi bon de dissimuler? Quelque mine qu'on fasse, on est toujours bien aise d'être aimée. Ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoi qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, et l'on n'en voit point de si fière qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux.

DON PÈDRE. Mais si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, savez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement?

- ISIDORE. Je ne sais pas pourquoi cela, et si j'aimois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaisir que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait ? et n'est-ce pas pour s'applaudir que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable ?
- DON PÈDRE. Chacun aime à sa guise, et ce n'est pas là ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve point si belle; et vous m'obligerez de n'affecter point tant de la paroître à d'autres yeux.
- ISIDORE. Quoi! jaloux de ces choses-là?
- DON PÈDRE. Oui, jaloux de ces choses-là, mais jaloux comme un tigre, et, si vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi. Sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on peut vous arracher; et tous les soins qu'on me voit prendre ne sont que pour fermer tout accès aux galants, et m'assurer la possession d'un cœur dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.
- ISIDORE. Certes, voulez-vous que je dise ? vous prenez un mauvais parti, et la possession d'un cœur est fort mal assurée lorsqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, si j'étois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux et l'obliger à veiller nuit et jour celle que je voudrois gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires, et l'on ne tarde guère à profiter du chagrin et de la colère que donnent à l'esprit d'une femme la contrainte et la servitude.
- DON PÈDRE. Si bien donc que si quelqu'un vous en contoît, il vous trouveroit disposée à recevoir ses vœux ?
- ISIDORE. Je ne vous dis rien là-dessus. Mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gêne, et c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons et de les tenir renfermées.
- DON PÈDRE. Vous reconnoissez peu ce que vous me devez, et il me semble qu'une esclave que l'on a affranchie et dont on veut faire sa femme...
- ISIDORE. Quelle obligation vous ai-je, si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude, si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté, et me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle ?
- DON PÈDRE. Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.
- ISIDORE. Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.
- DON PÈDRE. Vous êtes aujourd'hui dans une humeur désobligante, et je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être de vous être levée matin.

## SCÈNE VIII.

DON PÈDRE, ISIDORE, HALI habillé en Turc, faisant plusieurs révérences à don Pèdre.

DON PÈDRE. Trêve aux cérémonies. Que voulez-vous ?

HALI se mettant entre don Pèdre et Isidore. (Il se tourne vers Isidore à chaque parole qu'il dit à don Pèdre, et lui fait des signes pour lui faire connaître le dessein de son maître.) Signor (avec la permission de la signore), je vous dirai (avec la permission de la signore) que je viens vous trouver (avec la permission de la signore) pour vous prier (avec la permission de la signore) de vouloir bien (avec la permission de la signore)...

DON PÈDRE. Avec la permission de la signore, passez un peu de ce côté.

(Don Pèdre se met entre Hali et Isidore.)

HALI. Signor, je suis un virtuose.

DON PÈDRE. Je n'ai rien à donner.

HALI. Ce n'est pas ce que je demande. Mais comme je me mêle un peu de musique et de danse, j'ai instruit quelques esclaves qui voudroient bien trouver un maître qui se plût à ces choses, et comme je sais que vous êtes une personne considérable, je voudrois vous prier de les voir et de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaisent, ou pour leur enseigner quelqu'un de vos amis qui voulût s'en accommoder.

ISIDORE. C'est une chose à voir, et cela nous divertira. Faites-les-nous venir.

HALI. Chala bala... Voici une chanson nouvelle qui est du temps. Ecoutez bien. Chala bala.

## SCÈNE IX.

DON PÈDRE, ISIDORE, HALI, ESCLAVES TURCS.

UN ESCLAVE chantant à Isidore.

D'un cœur ardent, en tous lieux,

Un amant suit une belle;

Mais d'un jaloux odieux

La vigilance éternelle

Fait qu'il ne peut que des yeux

S'entretenir avec elle.

Est-il peine plus cruelle

Pour un cœur bien amoureux ?

(À don Pèdre.)

Chiribirida ouch alla,

Star bon Turca,  
 Non aver danara :  
 Ti voler comprara?  
 Mi servir à ti,  
 Se pagar per mi;  
 Far bona cucina,  
 Mi levar matina,  
 Far boller caldara;  
 Parlara, parlara,  
 Ti voler comprara?

*PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.*

(Danse des esclaves.)

L'ESCLAVE à Isidore. C'est un supplice à tous coups  
 Sous qui cet amant expire;  
 Mais si d'un œil un peu doux  
 La belle voit son martyre,  
 Et consent qu'aux yeux de tous  
 Pour ses attraits il soupire,  
 Il pourroit bientôt se rire  
 De tous les soins du jaloux.

(A don Pèdre.)

Chiribirida ouch alla,  
 Star bon Turca,  
 Non aver danara,  
 Ti voler comprara?  
 Mi servir à ti,  
 Se pagar per mi;  
 Far bona cucina,  
 Mi levar matina,  
 Far boller caldara,  
 Parlara, parlara,  
 Ti voler comprara?

*DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.*

(Les esclaves recommencent leurs danses.)

DON PÈDRE chante. Savez-vous, mes drôles,  
 Que cette chanson  
 Sent pour vos épaules  
 Les coups de bâton?  
 Chiribirida ouch alla;  
 Mi ti non comprara,  
 Ma ti bastonara,  
 Si ti non andara;  
 Andara, andara,  
 O ti bastonara.

Oh! oh! quels égrillards! (A Isidore.) Allons, ren-  
trons ici : j'ai changé de pensée, et puis le temps se  
couvre un peu. (A Hali, qui paroît encore.) Ah! fourbe,  
que je vous y trouve!

HALI.

Eh bien! oui, mon maître l'adore. Il n'a point de  
plus grand désir que de lui montrer son amour, et,  
si elle y consent, il la prendra pour femme.

DON PEDRE.

Oui, oui. Je la lui garde.

HALI.

Nous l'aurons malgré vous.

DON PÈDRE.

Comment! coquin...

HALI.

Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

DON PÈDRE.

Si je prends...

HALI.

Vous avez beau faire la garde; j'en ai juré, elle  
sera à nous.

DON PÈDRE.

Laisse-moi faire, je t'attraperai sans courir.

HALI.

C'est nous qui vous attraperons. Elle sera notre  
femme, la chose est résolue. (Seul.) Il faut que j'y  
périsse ou que j'en vienne à bout.

## SCÈNE X.

ADRASTE, HALI, DEUX LAQUAIS.

HALI.

Monsieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative;  
mais je...

ADRASTE.

Ne te mets point en peine; j'ai trouvé, par hasard,  
tout ce que je voulois, et je vais jouir du bonheur  
de voir chez elle cette belle. Je me suis rencontré  
chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui  
il venoit faire le portrait de cette adorable personne;  
et comme il est depuis longtemps de mes plus inti-  
mes amis, il a voulu servir mes feux, et m'envoie à  
sa place avec un petit mot de lettre pour me faire  
accepter. Tu sais que de tout temps je me suis plu  
à la peinture et que parfois je manie le pinceau,  
contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un  
gentilhomme sache rien faire; ainsi j'aurai la liberté  
de voir cette belle à mon aise. Mais je ne doute pas  
que mon jaloux fâcheux ne soit toujours présent et  
n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir  
ensemble; et, pour te dire vrai, j'ai, par le moyen  
d'une jeune esclave, un stratagème pour tirer cette  
belle Grecque des mains de son jaloux, si je puis  
obtenir d'elle qu'elle y consente.

HALI.

Laissez-moi faire, je veux vous faire un peu de  
jour à la pouvoir entretenir. Il ne sera pas dit que  
je ne serve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-  
vous?

ADRASTE. Tout de ce pas, et j'ai déjà préparé toutes choses.  
 HALI. Je vais, de mon côté, me préparer aussi.  
 ADRASTE seul. Je ne veux point perdre de temps. Holà! Il me tarde que je ne goûte le plaisir de la voir.

## SCÈNE XI.

DON PÈDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

DON PÈDRE. Que cherchez-vous, cavalier, dans cette maison?  
 ADRASTE. J'y cherche le seigneur don Pèdre.  
 DON PÈDRE. Vous l'avez devant vous.  
 ADRASTE. Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre.  
 DON PÈDRE. « Je vous envoie au lieu de moi, pour le portrait  
 » que vous savez, ce gentilhomme françois, qui,  
 » comme curieux d'obliger les honnêtes gens, a bien  
 » voulu prendre ce soin sur la proposition que je lui  
 » en ai faite. Il est, sans contredit, le premier homme  
 » du monde pour ces sortes d'ouvrages, et j'ai cru  
 » que je ne vous pouvois rendre un service plus  
 » agréable que de vous l'envoyer, dans le dessein que  
 » vous avez d'avoir un portrait achevé de la personne  
 » que vous aimez. Gardez-vous bien surtout de lui  
 » parler d'aucune récompense; car c'est un homme  
 » qui s'en offenserait, et qui ne fait les choses que  
 » pour la gloire et pour la réputation. »  
 Seigneur François, c'est une grande grâce que vous me voulez faire, et je vous suis fort obligé.  
 ADRASTE. Toute mon ambition est de rendre service aux gens de nom et de mérite.  
 DON PÈDRE. Je vais faire venir la personne dont il s'agit.

## SCÈNE XII.

ISIDORE, DON PÈDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

DON PÈDRE à Isidore. Voici un gentilhomme que Damon nous envoie, qui se veut bien donner la peine de vous peindre. (A Adraste, qui embrasse Isidore en la saluant.) Holà! seigneur François, cette façon de saluer n'est point d'usage en ce pays.  
 ADRASTE. C'est la manière de France.  
 DON PÈDRE. La manière de France est bonne pour vos femmes; mais, pour les nôtres, elle est un peu trop familière.  
 ISIDORE. Je reçois cet honneur avec beaucoup de joie. L'aventure me surprend fort, et, pour dire le vrai, je ne m'attendois pas d'avoir un peintre si illustre.  
 ADRASTE. Il n'y a personne, sans doute, qui ne tînt à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai

pas grande habileté ; mais le sujet ici ne fournit que trop de lui-même, et il y a moyen de faire quelque chose de beau sur un original fait comme celui-là.

ISIDORE. L'original est peu de chose ; mais l'adresse du peintre en saura couvrir les défauts.

ADRASTE. Le peintre n'y en voit aucun, et tout ce qu'il souhaite est d'en pouvoir représenter les grâces aux yeux de tout le monde aussi grandes qu'il les peut voir.

ISIDORE. Si votre pinceau flatte autant que votre langue, vous allez me faire un portrait qui ne me ressemblera pas.

ADRASTE. Le ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puisse flatter.

ISIDORE. Le ciel, quoi que vous en disiez, ne...

DON PÈDRE. Finissons cela, de grâce. Laissons les compliments et songeons au portrait.

ADRASTE aux laquais. Allons, apportez tout. (On apporte tout ce qu'il faut pour peindre Isidore.)

ISIDORE à Adraste. Où voulez-vous que je me place ?

ADRASTE. Ici. Voici le lieu le plus avantageux et qui reçoit le mieux les vues favorables de la lumière que nous cherchons.

ISIDORE après s'être assise. Suis-je bien ainsi ?

ADRASTE. Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un peu plus de ce côté-là. Le corps tourné ainsi. La tête un peu levée, afin que la beauté du col paroisse. Ceci un peu plus découvert. (Il découvre un peu plus sa gorge.) Bon. La, un peu davantage ; encore tant soit peu.

DON PÈDRE à Isidore. Il y a bien de la peine à vous mettre ; ne sauriez-vous vous tenir comme il faut ?

ISIDORE. Ce sont ici des choses toutes neuves pour moi, et c'est à monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRASTE assis. Voilà qui va le mieux du monde, et vous vous tenez à merveille. (La faisant tourner un peu vers lui.) Comme cela, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

DON PÈDRE. Fort bien.

ADRASTE. Un peu plus de ce côté. Vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie ; vos regards attachés aux miens.

ISIDORE. Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en se faisant peindre, des portraits qui ne sont point elles, et ne sont point satisfaites du peintre s'il ne les fait toujours plus belles que le jour. Il faudroit, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes ; car toutes demandent les mêmes choses, un teint tout de lis et de roses, un nez bien fait, une petite bouche et de grands yeux vifs bien fendus, et sur-

tout le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large. Pour moi, je vous demande un portrait qui soit moi et qui n'oblige point à demander qui c'est.

ADRASTE. Il seroit malaisé qu'on demandât cela du vôtre, et vous avez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceurs et de charmes, et qu'on court de risque à les peindre!

DON PÈDRE. Le nez me semble un peu trop gros.

ADRASTE. J'ai lu, je ne sais où, qu'Apelles peignit autrefois une maîtresse d'Alexandre d'une merveilleuse beauté, et qu'il en devint, la peignant, si éperdument amoureux, qu'il fut près d'en perdre la vie; de sorte qu'Alexandre, par générosité, lui céda l'objet de ses vœux. (A don Pèdre.) Je pourrais faire ici ce qu'Apelles fit autrefois; mais vous ne feriez pas, peut-être, ce que fit Alexandre? (Don Pèdre fait la grimace.)

ISIDORE à don Pèdre. Tout cela sent la nation, et toujours messieurs les François ont un fonds de galanterie qui se répand partout.

ADRASTE. On ne se trompe guère à ces sortes de choses, et vous avez l'esprit trop éclairé pour ne pas voir de quelle source partent les choses qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre seroit ici, et que ce seroit votre amant, je ne pourrais m'empêcher de vous dire que je n'ai rien vu de si beau que ce que je vois maintenant, et que...

DON PÈDRE. Seigneur François, vous ne devriez pas, ce me semble, parler; cela vous détourne de votre ouvrage.

ADRASTE. Ah! point du tout. J'ai toujours coutume de parler quand je peins, et il est besoin, dans ces choses, d'un peu de conversation pour réveiller l'esprit et tenir les visages dans la gaieté nécessaire aux personnes que l'on veut peindre.

## SCÈNE XIII.

HALI vêtu en Espagnol, DON PÈDRE, ADRASTE, ISIDORE.

DON PÈDRE. Que veut cet homme-là? et qui laisse monter les gens sans nous en venir avertir?

HALI à don Pèdre. J'entre ici librement; mais, entre cavaliers, telle liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous?

DON PÈDRE. Non, seigneur.

HALI. Je suis don Gilles d'Avalos, et l'histoire d'Espagne

vous doit avoir instruit de mon mérite.

DON PÈDRE. Souhaitez-vous quelque chose de moi?

- HALL. Oui, un conseil sur un fait d'honneur. Je sais qu'en ces matières il est malaisé de trouver un cavalier plus consommé que vous; mais je vous demande pour grâce que nous nous tirions à l'écart.
- DON PÈDRE. Non voilà assez loin.
- ADRASTE à don Pèdre qui le surprend parlant bas à Isidore. Elle a les yeux bleus.
- HALI tirant don Pèdre pour l'éloigner d'Adraste et d'Isidore. Seigneur, j'ai reçu un soufflet. Vous savez ce qu'est un soufflet, lorsqu'il se donne à main ouverte sur le beau milieu de la joue. J'ai ce soufflet fort sur le cœur, et je suis dans l'incertitude si, pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme ou bien le faire assassiner.
- DON PÈDRE. Assassiner, c'est le plus court chemin. Quel est votre ennemi?
- HALI. Parlons bas, s'il vous plaît. (Hali tient don Pèdre, en lui parlant, de façon qu'il ne peut voir Adraste.)
- ADRASTE aux genoux d'Isidore pendant que don Pèdre et Hali parlent bas ensemble. Oui, charmante Isidore, mes regards vous le disent depuis plus de deux mois, et vous les avez entendus. Je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, et je n'ai point d'autre pensée, d'autre but, d'autre passion que d'être à vous toute ma vie.
- ISIDORE. Je ne sais si vous dites vrai, mais vous persuadez.
- ADRASTE. Mais vous persuadé-je jusqu'à vous inspirer quelque peu de bonté pour moi?
- ISIDORE. Je ne crains que d'en trop avoir.
- ADRASTE. En aurez-vous assez pour consentir, belle Isidore, au dessein que je vous ai dit?
- ISIDORE. Je ne puis encore vous le dire.
- ADRASTE. Qu'attendez-vous pour cela?
- ISIDORE. À me résoudre.
- ADRASTE. Ah! quand on aime bien on se résout bientôt.
- ISIDORE. Eh bien! allez, oui, j'y consens.
- ADRASTE. Mais consentez-vous, dites-moi, que ce soit dès ce moment même?
- ISIDORE. Lorsqu'on est une fois résolu sur la chose, s'arrête-t-on sur le temps?
- DON PÈDRE à Hali. Voilà mon sentiment, et je vous baise les mains.
- HALI. Seigneur, quand vous aurez reçu quelque soufflet, je suis aussi homme de conseil, et je pourrai vous rendre la pareille.
- DON PÈDRE. Je vous laisse aller sans vous reconduire; mais entre cavaliers cette liberté est permise.
- ADRASTE à Isidore. Non, il n'est rien qui puisse effacer de mon cœur les tendres témoignages... (A don Pèdre, apercevant Adraste

qui parle de près à Isidore.) Je regardois ce petit trou qu'elle a au côté du menton, et je croyois d'abord que ce fût une tache. Mais c'est assez pour aujourd'hui, nous finirons une autre fois. (A don Pèdre qui veut voir le portrait.) Non, ne regardez rien encore; faites serrer cela, je vous prie; (à Isidore.) et vous, je vous conjure de ne vous relâcher point et de garder un esprit gai pour le dessein que j'ai d'achever notre ouvrage.

ISIDORE. Je conserverai pour cela toute la gaieté qu'il faut.

## SCÈNE XIV.

DON PÈDRE, ISIDORE.

ISIDORE. Qu'en dites-vous? Ce gentilhomme me paroît le plus civil du monde, et l'on doit demeurer d'accord que les François ont quelque chose en eux de poli, de galant, que n'ont point les autres nations.

DON PÈDRE. Oui; mais ils ont cela de mauvais qu'ils s'émancipent un peu trop, et s'attachent, en étourdis, à conter des fleurettes à tout ce qu'ils rencontrent.

ISIDORE. C'est qu'ils savent qu'on plaît aux dames par ces choses.

DON PÈDRE. Oui; mais s'ils plaisent aux dames, ils déplaisent fort aux messieurs, et l'on n'est point bien aise de voir sur sa moustache cajoler hardiment sa femme ou sa maîtresse.

ISIDORE. Ce qu'ils en font n'est que par jeu.

## SCÈNE XV.

ZAIDE, DON PÈDRE, ISIDORE.

ZAÏDE. Ah! seigneur cavalier, sauvez-moi, s'il vous plaît, des mains d'un mari furieux dont je suis poursuivie. Sa jalousie est incroyable et passe dans ses mouvements tout ce qu'on peut imaginer. Il va jusqu'à vouloir que je sois toujours voilée, et, pour m'avoir trouvée le visage un peu découvert, il a mis l'épée à la main et m'a réduite à me jeter chez vous pour vous demander votre appui contre son injustice. Mais je le vois paroître. De grâce, seigneur cavalier, sauvez-moi de sa fureur.

DON PÈDRE à Zaïde lui montrant Isidore. Entrez là dedans avec elle et n'appréhendez rien.

## SCÈNE XVI.

ADRASTE, DON PÈDRE.

DON PÈDRE. Eh quoi! seigneur, c'est vous? Tant de jalousie pour un François! Je pensois qu'il n'y eût que nous qui en fussions capables.

ADRASTE. Les François excellent toujours dans toutes les choses qu'ils font, et quand nous nous mêlons d'être jaloux, nous le sommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infâme croit avoir trouvé chez vous un assuré refuge; mais vous êtes trop raisonnable pour blâmer mon ressentiment. Laissez-moi, je vous prie, la traiter comme elle mérite.

DON PÈDRE. Ah! de grâce, arrêtez. L'offense est trop petite pour un courroux si grand.

ADRASTE. La grandeur d'une telle offense n'est pas dans l'importance des choses que l'on fait; elle est à transgresser les ordres qu'on nous donne, et sur de pareilles matières, ce qui n'est qu'une bagatelle devient fort criminel lorsqu'il est défendu.

DON PÈDRE. De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a été sans dessein, et je vous prie enfin de vous remettre bien ensemble.

ADRASTE. Eh quoi! vous prenez son parti, vous qui êtes si délicat sur ces sortes de choses!

DON PÈDRE. Oui, je prends son parti, et si vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colère et vous vous reconciliez tous deux. C'est une grâce que je vous demande, et je la recevrai comme un essai de l'amitié que je veux qui soit entre nous.

ADRASTE. Il ne m'est pas permis, à ces conditions, de vous rien refuser. Je ferai ce que vous voudrez.

## SCÈNE XVII.

ZAÏDE, DON PÈDRE, ADRASTE dans un coin du théâtre.

DON PÈDRE à Zaïde. Holà! venez. Vous n'avez qu'à me suivre, et j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.

ZAÏDE. Je vous suis obligée plus qu'on ne sauroit croire; mais je m'en vais prendre mon voile; je n'ai garde, sans lui, de paroître à ses yeux.

## SCÈNE XVIII.

DON PÈDRE, ADRASTE.

DON PÈDRE. La voici qui s'en va venir, et son âme, je vous assure, a paru toute réjouie lorsque je lui ai dit que j'avois raccommo<sup>dé</sup> tout.

## SCÈNE XIX.

ISIDORE sous le voile de Zaïde, ADRASTE, DON PÈDRE.

DON PÈDRE à Adraste. Puisque vous m'avez bien voulu abandonner votre ressentiment, trouvez bon qu'en ce lieu je vous fasse toucher dans la main l'un de l'autre, et que tous deux je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union.

ADRASTE. Oui, je vous promets que, pour l'amour de vous, je m'en vais avec elle vivre le mieux du monde.

DON PÈDRE. Vous m'obligez sensiblement, et j'en garderai la mémoire.

ADRASTE. Je vous donne ma parole, seigneur don Pèdre, qu'à votre considération je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible.

DON PÈDRE. C'est trop de grâce que vous me faites. (Seul.) Il est bon de pacifier et d'adoucir toutes les choses. Holà ! Isidore, venez.

## SCÈNE XX.

ZAÏDE, DON PÈDRE.

DON PÈDRE. Comment ! que veut dire cela ?

ZAÏDE sans se voir. Ce que cela veut dire ? Qu'un jaloux est un monstre haï de tout le monde, qu'il n'y a personne qui ne soit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre intérêt ; que toutes les serrures et les verrous du monde ne retiennent point les personnes, et que c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur et par la complaisance ; qu'Isidore est entre les mains du cavalier qu'elle aime et que vous êtes pris pour dupe.

DON PÈDRE. Don Pèdre souffrira cette injure mortelle ? Non, non : j'ai trop de cœur, et je vais demander l'appui de la justice pour pousser le perfide à bout. C'est ici le logis d'un sénateur. Holà !

## SCÈNE XXI.

UN SÉNATEUR, DON PÈDRE.

LE SÉNATEUR. Serviteur, seigneur don Pèdre. Que vous venez à propos!

DON PÈDRE. Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SÉNATEUR. J'ai fait une mascarade la plus belle du monde.

DON PÈDRE. Un traître de François m'a joué une pièce.

LE SÉNATEUR. Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vu de si beau.

DON PÈDRE. Il m'a enlevé une fille que j'avois affranchie.

LE SÉNATEUR. Ce sont gens vêtus en Maures, qui dansent admirablement.

DON PÈDRE. Vous voyez si c'est une injure qui se doit souffrir.

LE SÉNATEUR. Les habits merveilleux et qui sont faits exprès.

DON PÈDRE. Je vous demande l'appui de la justice contre cette action.

LE SÉNATEUR. Je veux que vous voyiez cela. On la va répéter pour en donner le divertissement au peuple.

DON PÈDRE. Comment! de quoi parlez-vous là?

LE SÉNATEUR. Je parle de ma mascarade.

DON PÈDRE. Je vous parle de mon affaire.

LE SÉNATEUR. Je ne veux point, aujourd'hui, d'autres affaires que de plaisir. Allons, messieurs, venez. Voyons si cela ira bien.

DON PÈDRE. La peste soit du fou avec sa mascarade!

LE SÉNATEUR. Diantre soit le fâcheux avec son affaire!

## SCÈNE XXII.

UN SÉNATEUR, TROUPE DE DANSEURS.

ENTRÉE DE BALLET.

(Plusieurs danseurs, vêtus en Maures, dansent devant le sénateur et finissent la comédie.)

FIN DU SICILIEN.

# LE TARTUFE

OU

## L'IMPOSTEUR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES

1667

### PRÉFACE.

Voici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été longtemps persécutée, et les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étoient plus puissants en France que tous ceux que j'ai joués jusqu'ici. Les marquis, les précieuses, les cocus et les médecins, ont souffert doucement qu'on les ait représentés, et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux; mais les hypocrites n'ont point entendu raillerie; ils se sont effarouchés d'abord et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauroient me pardonner, et ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés; ils sont trop politiques pour cela et savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur âme. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu, et le *Tartufe*, dans leur bouche, est une pièce qui offense la piété. Elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies; les gestes même y sont criminels; et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droite ou à gauche, y cachent des mystères qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage.

J'ai en beau la soumettre aux lumières de mes amis et à la censure de tout le monde; les corrections que j'y ai pu faire, le jugement du roi et de la reine qui l'ont vue, l'approbation des grands princes et de messieurs les ministres qui l'ont honorée publiquement de leur présence, le témoignage des gens de bien qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre, et tous les jours encore ils font crier en public des réclés indiscrets qui me disent des injures pieusement et me damnent par charité.

Je me soucierois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'étoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte et de jeter dans leur parti de véritables gens de bien dont ils préviennent la bonne foi, et qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux partout me justifier sur la conduite de ma comédie; et je les conjure de tout mon cœur de ne point condamner les choses avant que de les voir, de se défaire de toute prévention et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra, sans doute, que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révéler; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que me demandoit la délicatesse de la matière, et que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a